

LE FIGARO HISTOIRE

NUMÉRO 7 – AVRIL/MAI 2013 – BIMESTRIEL

7
NUMÉRO

LES ÉTAPES DE LA CONQUÊTE
OMBRES ET LUMIÈRES DE LA COLONISATION
DANS LES SABLES DE TOMBOUCTOU
SAVORGNAN DE BRAZZA, GENTLEMAN EXPLORATEUR

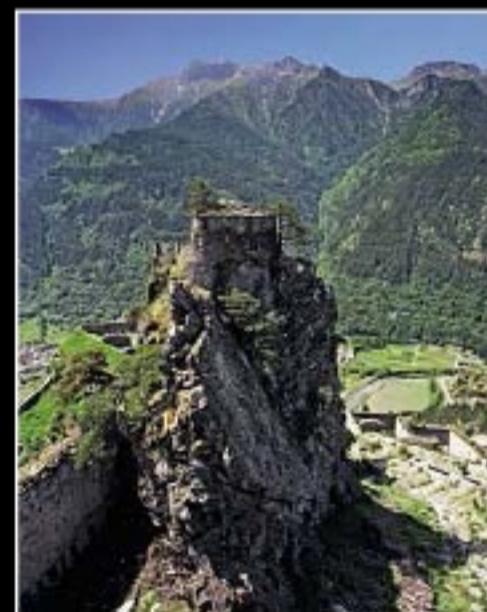


Quand
l'Afrique
était
française

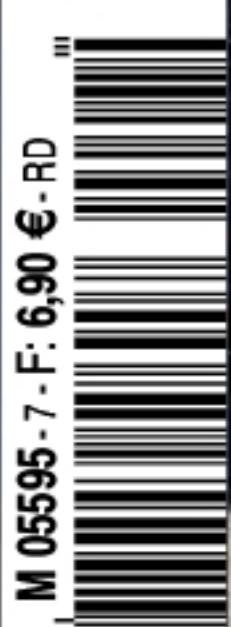
LES BORGIA
NE MEURENT
JAMAIS



VIVRE OU
MOURIR À
FENESTRELLE



LE TRÉSOR
DU SAINT-
SÉPULCRE





CITROËN DS5 HYBRIDE & DIESEL

200 CH 4X4 88 G DE CO₂ 3,4 L/100 KM

Soyez réalistes. Demandez l'impossible.



CITROËN DS5

À PARTIR DE

299 €/MOIS¹ ENTRETIEN 4 ANS INCLUS

APRÈS UN 1^{ER} LOYER DE 6 800 € EN LOCATION LONGUE
DURÉE DE 48 MOIS ET 60 000 KM SOUS CONDITION DE REPRISE

Des lignes hors du commun, des performances technologiques inédites et une élégance rare, Citroën DS5 est conçue pour repousser les limites de l'expérience automobile. Pour preuve, sa remarquable technologie Full Hybrid Diesel, avec 200 ch⁽¹⁾ et quatre roues motrices, crée l'exploit d'émettre seulement 88 g de CO₂/km. Basculez dans un monde nouveau avec Citroën DS5.

CRÉATIVE TECHNOLOGIE



Modèle présenté : Citroën DS5 Hybrid4 Airdream Sport Chic avec peinture Blanc Nacré et jantes alliage 17". (Location Longue Durée avec entretien inclus de 48 mois et 60 000 km : 47 loyers de 549 € après un 1^{er} loyer de 9 400 €, déduction faite de 1 000 € pour la reprise de votre ancien véhicule). (1) La puissance de 200 ch est disponible en mode sport, en cumulant la puissance des deux motorisations jusqu'à 120 km/h.* Exemple pour la LLD sur 48 mois et 60 000 km d'une Citroën DS5 e-HDi 115 Airdream Chic, hors option ; soit 47 loyers de 299 €, après un 1^{er} loyer de 6 800 €, déduction faite de 3 500 € pour la reprise de votre ancien véhicule. Contrat d'entretien inclus au prix de 26 €/mois pour 48 mois et 60 000 km (au 1^{er} des deux termes échu) comprenant l'entretien périodique et l'assistance du véhicule 24 h/24, 7 j/7 (conditions générales du contrat d'entretien disponibles dans le réseau Citroën). Montants TTC et hors prestations facultatives. Offre non cumulable, valable jusqu'au 30/04/13, réservée aux particuliers, dans le réseau Citroën participant, et sous réserve d'acceptation du dossier par CREDIPAR/Citroën Financement, locataire gérant de CLV, SA au capital de 107 300 016 €, n° 317 425 981 RCS Nanterre, 12, avenue André-Malraux, 92300 Levallois-Perret. Full Hybrid = Totalement hybride.

CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE CITROËN DS5 : DE 3,4 À 7,3 L/100 KM ET DE 88 À 169 G/KM.

EDITORIAL

Par Michel De Jaeghere



© BLANDINE TOP.

OUT OF AFRICA

Peu d'idéaux ont suscité, depuis deux siècles, une adhésion si unanime. La colonisation de l'Afrique était apparue comme un devoir sacré aux pères fondateurs de la III^e République. Elle avait été célébrée par Gambetta comme la condition même du rayonnement de la France après son humiliante défaite face à la Prusse, avant d'être défendue comme un impératif moral par Jules Ferry. Les «races supérieures» ne devaient-elles pas «civiliser les races inférieures»? C'était l'autre versant d'une politique qui visait, au même moment, à arracher la conscience des enfants de France à l'obscurantisme ecclésias-tique. Sa promotion avait valu à Paul Leroy-Beaulieu un poste à l'Ecole libre des sciences politiques, une chaire au Collège de France, un fauteuil à l'Institut. Son principe ne souffrait pas de discussion pour les gouvernements conservateurs du Royaume-Uni, non plus qu'il n'avait soulevé d'objections outre-Rhin, parmi les théoriciens de l'impérialisme à casque à pointe. Il avait lancé les nations européennes dans une course de vitesse qui tenait, plus que de la guerre traditionnelle, du noble art de la compétition sportive. Le roi des Belges lui-même y avait trouvé l'occasion de faire entrer son pays dans l'histoire en se taillant un «empire». Le Portugal n'était pas en reste avec son rêve immense : réunir ses comptoirs d'Angola à ceux du Mozambique!

Le projet avait emporté l'adhésion de l'Eglise qui voyait là un puissant moyen de faire reculer l'esclavage, l'islam et l'animisme pour répandre l'Evangile, comme celle de la franc-maçonnerie, qui s'impliqua en première ligne parmi ses administrateurs pour favoriser la diffusion des Lumières et former, chez les indigènes, de nouvelles élites.

Nous n'en sommes plus là aujourd'hui. Au contraire : quelques lignes ajoutées à une loi de circonstance, invitant les auteurs des programmes scolaires à «reconnaitre le rôle positif de la présence française outre-mer», ont suffi en janvier 2005 à mettre le feu aux poudres, susciter l'une de ces polémiques en forme de psychodrame que le monde entier, dit-on, nous envie. Le président Bouteflika a dénoncé le texte comme un mauvais coup porté à l'amitié franco-algérienne. Pour l'avoir laissé adopter sans un cri, Jean-Marc Ayrault a cru devoir s'excuser d'un instant de défaillance

républicaine. Bernard-Henri Lévy y avait senti «*un parfum de bond en arrière*», ce qui témoignait d'une belle audace conceptuelle, en même temps que d'un certain raffinement olfactif.

Un drapeau, trois couleurs : le rêve s'est évanoui et l'exposition coloniale de 1931, à Paris, nous paraît relever d'un passé si lointain qu'on a peine à imaginer que «*le temps béni des colonies*» et la vocation impériale de la France aient pu recueillir, il y a moins d'un siècle, l'assentiment de tout un peuple. Les élégantes parcouraient alors à dos de chameau le bois de Vincennes, pour s'y émerveiller de constructions en terre battue inspirées des mosquées de Tombouctou, s'étonner des formes audacieuses d'un art nègre qui avait miraculeusement préparé la révolution des arts décoratifs. Il ne reste guère qu'un témoin – un peu honteux – de cette folie : notre palais de la Porte Dorée, musée des Colonies devenu celui de la France d'outre-mer puis encore des Arts africains et océaniens avant d'être significativement transformé, en 2007, en Cité nationale de l'histoire de l'immigration, pour l'édification des enfants des écoles qu'on traîne à sa visite.

La colonisation fait toujours l'unanimité : dorénavant contre elle. Elle fait partie des pages sombres de notre histoire, de celles dont on n'a jamais cessé de nous inviter à faire une repentance collective. Parce qu'au nom d'une mission prétendument civilisatrice, s'étaient manifestées d'obscures aspirations impérialistes.

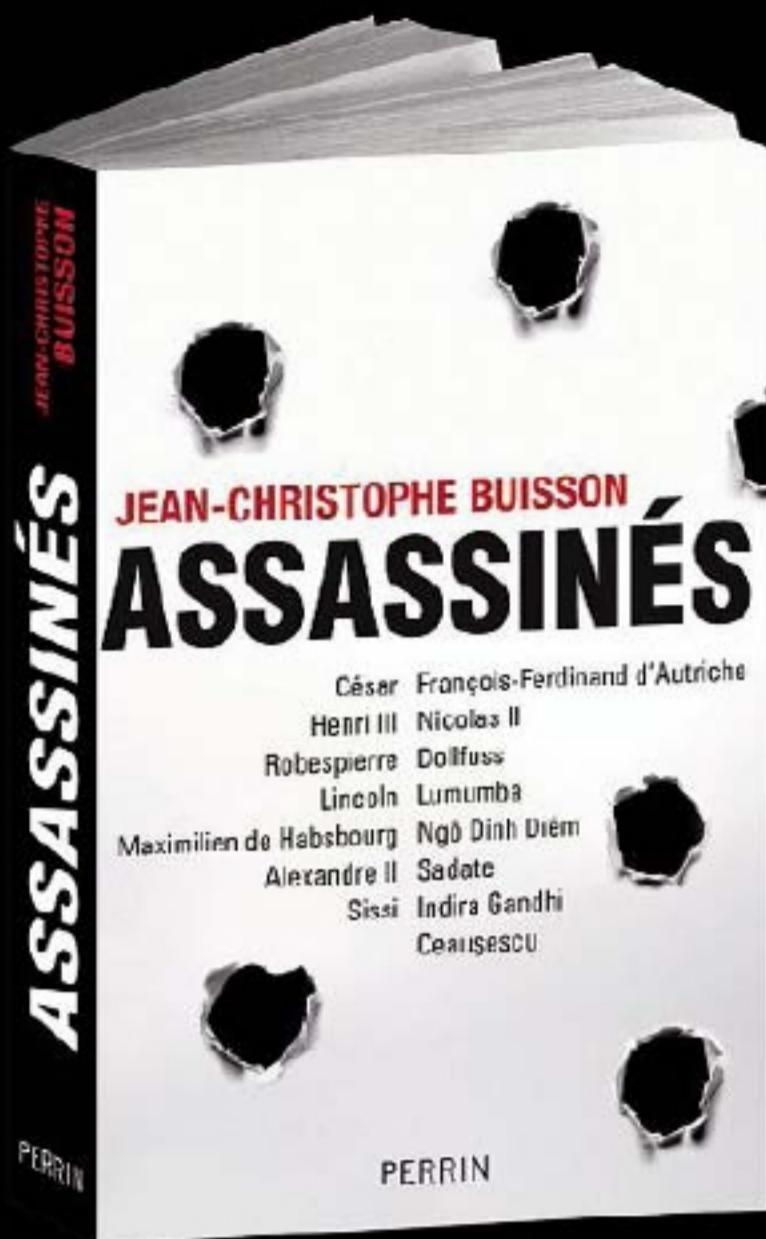
Les Français ont répudié sans retour de telles nostalgies. Ce qui recueille leur adhésion, c'est désormais l'intervention de notre armée au Mali (75 % d'opinions favorables, selon un sondage réalisé par BVA pour *Le Parisien* en janvier 2013). On le conçoit sans peine : elle vise à mettre fin au désordre dans une société que son immaturité politique avait conduit à osciller entre la tyrannie et l'anarchie ; à interdire les rezous par lesquels des irréguliers venus du désert terrorisent les populations sédentaires du sud du pays. Plus prosaïquement, à sécuriser une zone dont les richesses minières peuvent se révéler décisives pour notre approvisionnement énergétique. A mettre hors de combat les irréductibles qui ont levé contre l'Occident l'étendard de la guerre sainte. L'étrange est que ces raisons étaient précisément celles qui avaient présidé, il y a cent trente ans, à la colonisation de l'Afrique. *✓*

3
HISTOIRE

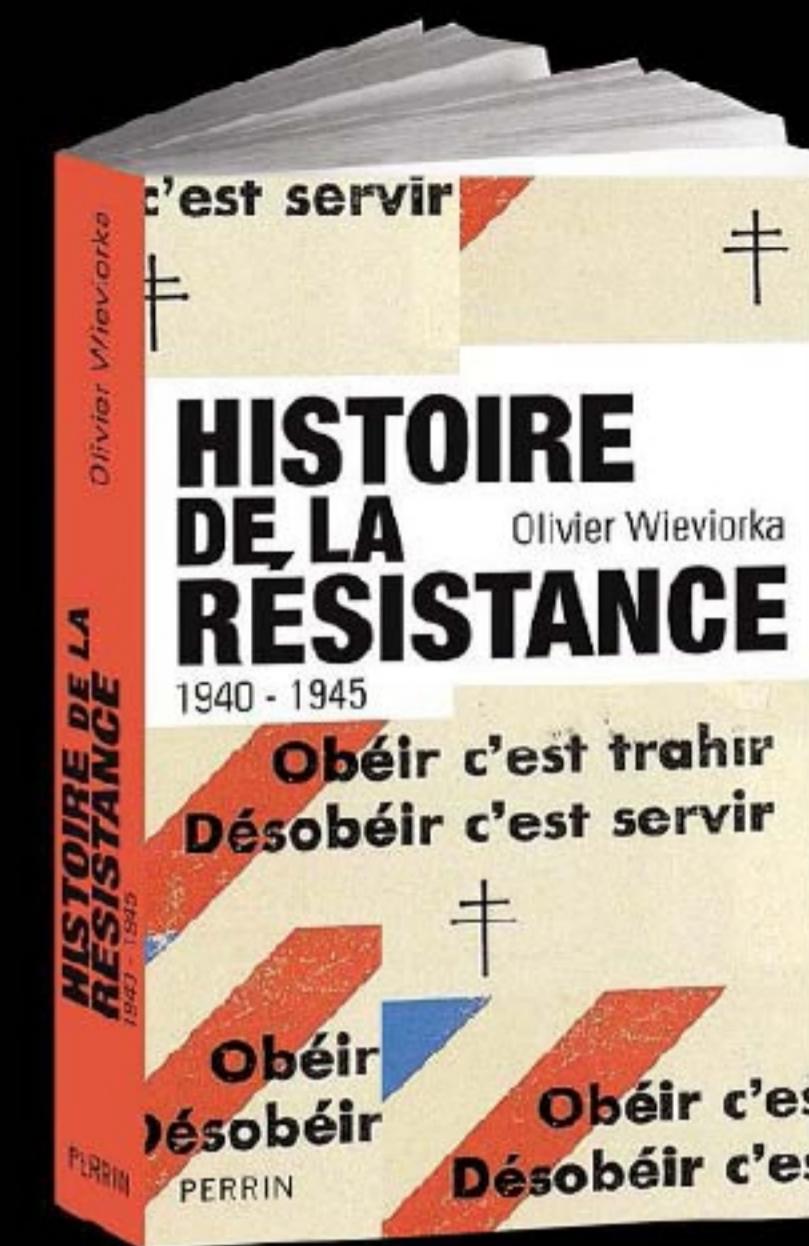
LE FIGARO HISTOIRE

CONSEIL SCIENTIFIQUE. Président : Jean Tulard, de l'Institut. Membres : Jean-Pierre Babelon, de l'Institut; Marie-Françoise Baslez, professeur d'histoire ancienne à l'université de Paris-IV Sorbonne; Simone Bertière, historienne, maître de conférences honoraire à l'université de Bordeaux-III et à l'ENS Sèvres; Jean-Paul Bled, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université de Paris-IV Sorbonne; Jacques-Olivier Boudon, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris-IV Sorbonne; Maurizio De Luca, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican; Jacques Heers (†), professeur émérite (histoire médiévale) à l'université de Paris-IV Sorbonne; Nicolaï Alexandrovitch Kopanev, directeur de la bibliothèque Voltaire à Saint-Pétersbourg; Eric Mension-Rigau, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université de Paris-IV Sorbonne; Arnold Nesselrath, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican; Dimitrios Pandermalis, professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes; Jean-Christian Petitfils, historien, docteur d'Etat en sciences politiques; Jean-Robert Pitte, de l'Institut, ancien président de l'université de Paris-IV Sorbonne, délégué à l'information et à l'orientation auprès du Premier ministre; Giandomenico Romanelli, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges; Jean Sévillia, journaliste et historien.

ASSASSINÉS



21 €
368 pages
Disponible
en numérique



25 €
576 pages
Disponible
en numérique

ASSASSINÉS

« Ça se lit comme un roman, mais tout est vrai, documenté, c'est un vrai écrivain, habité, c'est génial ! »
GÉRARD COLLARD, FRANCE INFO

« Passionnant. » CHARLES DANTZIG, FRANCE CULTURE

« 15 excellents récits. » JEAN-MAURICE DE MONTRÉMY, LE JDD

« Un livre haletant. » FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN, LE POINT

« Une mort violente est souvent un brevet d'immortalité, comme l'illustre avec brio Jean-Christophe Buisson. »
GRÉGOIRE KAUFFMANN, L'EXPRESS

« Captivant. » LAURENT LEMIRE, LE NOUVEL OBSERVATEUR

« Buisson n'a pas seulement le sens du récit et l'art du portrait, il a aussi le goût de la précision et le sens de la pédagogie. »
VINCENT TRÉMOLET DE VILLERS, LE FIGARO HISTOIRE

HISTOIRE DE LA RÉSISTANCE

« Une grande synthèse, complète et fouillée. »
JEAN BIRNBAUM, LE MONDE DES LIVRES

« La première approche globale, à la fois synthétique et minutieuse, exigeante et accessible. »
ALAIN DUHAMEL, LE POINT

« Un ouvrage de synthèse très complet sur l'organisation et les idées des réseaux intérieurs français, où des questions naguère taboues sont abordées sans fard. »
JEAN SÉVILLIA, LE FIGARO HISTOIRE

« Fruit de cinq années de travail, cette grande synthèse consacrée à la Résistance française durant la Seconde Guerre mondiale est appelée à devenir l'ouvrage de référence sur le sujet. »
JEAN-PIERRE RIoux, LA CROIX

PERRIN, LE MEILLEUR DE L'HISTOIRE

Au Sommaire



ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

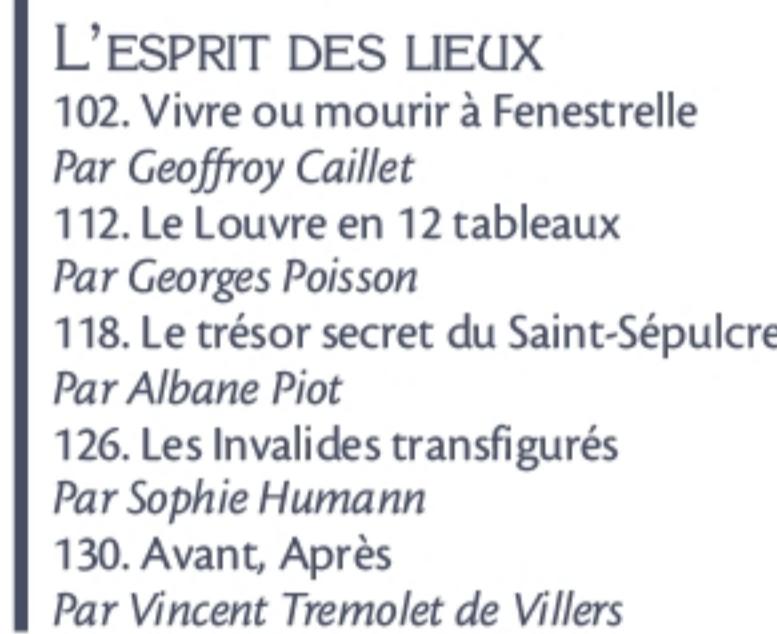
8. Les Borgia pour les nuls
Par Marie-Amélie Brocard
18. Lunettes noires pour fumée blanche
Par Jean-Louis Thiériot
20. Le soleil noir de la victoire
Entretien avec Keith Lowe. Propos recueillis par Jean-Louis Thiériot
26. Cinquante nuances de gris
Par Jean Sévillia
28. Côté livres
34. Expositions *Par Albane Piot*
36. Médecin de l'histoire
Par Lucille Saint Jean
38. Accusé Richard III, levez-vous!
Par Marie Zawisza
40. Courrier
41. Le piment voyageur
Par Jean-Robert Pitte, de l'Institut

EN COUVERTURE



EN COUVERTURE

44. A la conquête de l'Afrique noire. *Par Marc Michel*
52. Lignes de fracture *Par Aymeric Chauprade*
58. La colonisation en 6 questions *Par Daniel Lefèuvre*
68. Dans les sables de Tombouctou *Par Geoffroy Caillet*
76. Savorgnan de Brazza, gentleman explorateur *Par Jean-Louis Thiériot*
80. Saga Africa *Par Thibaut Dary*
88. L'aventure africaine de la France *Par Albane Piot*
96. Tiens, voilà la coloniale
98. Bibliothèque coloniale



L'ESPRIT DES LIEUX

102. Vivre ou mourir à Fenestrelle
Par Geoffroy Caillet
112. Le Louvre en 12 tableaux
Par Georges Poisson
118. Le trésor secret du Saint-Sépulcre
Par Albane Piot
126. Les Invalides transfigurés
Par Sophie Humann
130. Avant, Après
Par Vincent Tremolet de Villers



Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris.

Président **Serge Dassault**. Directeur Général, Directeur de la publication **Marc Feuillée**. Directeur des rédactions **Alexis Brézet**.

LE FIGARO HISTOIRE. Directeur de la rédaction **Michel De Jaeghere**. Rédacteur en chef **Vincent Tremolet de Villers**.

Grand reporter **Isabelle Schmitz**. Enquêtes **Albane Piot**. Chef de studio **Françoise Grandclaude**.

Secrétariat de rédaction **Caroline Lécharny-Maratray**. Rédacteur photo **Carole Brochart**.

Editeur **Sofia Bengana**. Editeur adjoint **Robert Mergui**. Chef de produit **Emilie Bagault**. Directeur de la production **Sylvain Couderc**.

Chefs de fabrication **Philippe Jauneau et Patricia Mossé-Barbaux**. Responsable de la communication **Olivia Hesse**.

LE FIGARO HISTOIRE. Commission paritaire : 0614 K 91376. ISSN : 2259-2733. Édité par la Société du Figaro.

Rédaction 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire **Figaro Médias**.

Président-directeur général **Pierre Conte**. 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.

Photogravure **Key Graphic**. Imprimé par **Roto France**, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes (France). Mars 2013.

Imprimé en France/Printed in France. Abonnement un an (6 numéros) : 29 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures. *Le Figaro Histoire* est disponible sur iPhone et iPad.

Ce numéro a été réalisé avec la collaboration de **Marc Michel**, **Daniel Lefèuvre**, **Aymeric Chauprade**, **Geoffroy Caillet**, **Jean-Louis Thiériot**, **Thibaut Dary**, **Jean Sévillia**, **Jean-Robert Pitte**, **Marie-Amélie Brocard**, **Lucille Saint Jean**, **Marie Zawisza**, **Georges Poisson**, **Sophie Humann**, **Philippe Maxence**, **Blandine Huk**, secrétaire de rédaction, **Agnès Mainville**, maquettiste, **Maria Varnier**, iconographe, **Camille de La Motte**, **Alexis Maître**, fabrication. EN COUVERTURE. PHOTOS : *La Jonction du Tchad*, par André Herviault, vers 1930, Paris, Musée du Quai Branly (détail) : © Jean-Gilles Berizzi/DROITS RÉSERVÉS/RMN-GRAND PALAIS. © Michael Driscoll/ATLANTIQUE PRODUCTIONS/CANAL+. © Angelo Morelli. © Marie-Armelle Beaulieu/CTS.



Le Figaro Histoire
est imprimé dans le respect
de l'environnement.

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

© THE ART ARCHIVE/LAURIE PLATT WINFREY. © ARTOTHEK/LA COLLECTION. © AISA/LEEMAGE. © FRANÇOIS JAY/MUSÉE DES BEAUX-ARTS, DIJON.

8 LES BORGIA POUR LES NULS

LA DEUXIÈME SAISON DE LA SÉRIE DE CANAL+ CONSACRÉE À LA FAMILLE BORGIA UTILISE L'HISTOIRE SULFUREUSE ET FASCINANTE DU PAPE ALEXANDRE VI POUR NOURRIR UN RÉQUISITOIRE MANICHÉEN ET ANACHRONIQUE CONTRE L'ÉGLISE.



20 ENTRETIEN AVEC KEITH LOWE

DANS UN OUVRAGE TERRIBLE ET PASSIONNANT, L'HISTORIEN KEITH LOWE MONTRÉ COMMENT LA BRUTALISATION DES SOCIÉTÉS QUI FUT L'UNE DES CARACTÉRISTIQUES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE A SURVÉCU À LA CHUTE DU REICH. VENGEANCES, GUERRES CIVILES, ÉPURATIONS ETHNIQUES, L'EUROPE DE L'IMMÉDIAT APRÈS-GUERRE FUT, SELON L'HISTORIEN, UN CONTINENT BARBARE.

34 LARMES D'ALBÂTRE

LE MUSÉE DE CLUNY EXPOSE
LES PLEURANTS DU TOMBEAU
DU DUC DE BOURGOGNE
JEAN SANS PEUR. UNE PROCESSION
FUNÈBRE QUI TÉMOIGNE
DU RAFFINEMENT ET DE LA
PROFONDEUR SPIRITUELLE
DE LA FRANCE AU XV^E SIÈCLE.



ET AUSSI

LUNETTES NOIRES POUR FUMÉE BLANCHE
CINQUANTE NUANCES DE GRIS
CÔTÉ LIVRES
MÉDECIN DE L'HISTOIRE
ACCUSÉ RICHARD III, LEVEZ-VOUS!
UNE RÉPONSE DE MARC FERRO
LA NOUVELLE CHRONIQUE GASTRONOMIQUE
DE JEAN-ROBERT PITTE

Le destin de cette famille avait, de fait, de quoi fasciner. L'Italie de la Renaissance, avec ses princes, ses conjurations, ses ambitions rivales, offre un cadre où la beauté des villes et des paysages se conjugue avec celle des costumes, les merveilles de l'art avec la violence des passions. Avec deux représentants parvenus jusqu'à la papauté, un *condottiere*, une beauté fatale, les Borgia

À L'AFFICHE
Par Marie-Amélie Brocard

Les Borgia pour les Nuls

Après le succès de leur première saison, les Borgia reviennent en force sur Canal+. Sur une toile de fond inspirée de leur légende noire, l'histoire n'est qu'un prétexte pour un réquisitoire contre l'Eglise.

N'ayez pas foi en eux.» Telle était la formule qui barrait, il y a deux ans les affiches de promotion de la série télévisée consacrée à la célèbre famille Borgia. Mais peut-on avoir foi dans une telle reconstitution de cette page certes peu glorieuse de l'histoire de l'Eglise ?

Le succès a été au rendez-vous : 1,6 million de téléspectateurs pour le premier épisode et plus d'un million pour les suivants. Un record. Depuis le 18 mars 2013, la série a effectué son grand retour et sévit tous les lundis à 20 h 50. Une troisième saison est d'ores et déjà en préparation.

Rien d'étonnant à ce que la télévision se soit emparée du sujet. La littérature l'avait fait avant elle, à commencer par Machiavel, qui avait pris César pour modèle du *Prince*. Lucrèce avait eu les honneurs d'une pièce de Victor Hugo et d'un opéra de Donizetti. Le cinéma (Abel Gance, Christian-Jaque) avait suivi avec enthousiasme, de même que la bande dessinée.

Le destin de cette famille avait, de fait, de quoi fasciner. L'Italie de la Renaissance, avec ses princes, ses conjurations, ses ambitions rivales, offre un cadre où la beauté des villes et des paysages se conjugue avec celle des costumes, les merveilles de l'art avec la violence des passions. Avec deux représentants parvenus jusqu'à la papauté, un *condottiere*, une beauté fatale, les Borgia

semblent s'être ingénier à composer le plus ébouriffant des scénarios. Sexe, crimes, morts mystérieuses, scandales, religion, politique, tout y est.

Originaire de Valence en Espagne – c'est souvent aux yeux des Italiens leur plus grand péché et peut-être la raison pour laquelle rien ne fut pardonné aux « Catalans » –, la famille était arrivée à Rome en 1442 avec Alonso de Borja. L'Eglise est alors affaiblie par les conséquences du Grand Schisme, qui ne s'est achevé que vingt-cinq ans plus tôt, en 1417. On avait connu jusqu'à trois papes ! Partisan de ceux d'Avignon, l'évêque de Valence avait pourtant

contribué à obtenir en 1429 l'abdication du dernier de leurs successeurs, réfugié en Espagne : Clément VIII. C'est fort de ce succès qu'il arrive en Italie. Celle-ci est divisée en principautés qui s'opposent ou s'allient au gré des guerres intestines, des interventions étrangères, des retournements d'alliance. Au cœur de la péninsule, les Etats pontificaux figurent parmi les plus considérables d'entre elles. Ils suscitent de ce fait les convoitises des grandes familles italiennes qui s'efforcent de pousser leurs représentants à la papauté. Orsini et Colonna s'affrontent, les armes à la main jusque dans les rues d'une ville hérissée de tours de défense. Ces

SAGRADA FAMILIA

Ci-contre : *Un verre de vin avec César Borgia*, par John Collier, 1893 (Colchester and Ipswich Museums). Page de droite : les acteurs Isolda Dychauk (Lucrèce Borgia), Mark Ryder (César Borgia) et John Doman (Rodrigo Borgia), dans la série télévisée de Tom Fontana proposée par Canal+.





rivalités profitent en 1455 au cardinal Borgia (son nom a été latinisé à l'occasion de son entrée au Sacré Collège en 1444). Sa neutralité le conduit par surprise sur le trône de saint Pierre : à 77 ans, Calixte III est apparu aux factions adverses comme le pape de transition sur lequel s'entendre pour éviter de concéder à un rival un succès.

C'est compter sans son neveu Rodrigo. Celui-ci va en effet profiter de la situation pour s'imposer. Elevé à 24 ans au cardinalat (il est alors courant que le pape appuie son pouvoir sur des membres de sa famille, auquel il confie des responsabilités, sans pour autant que ces cardinaux-neveux soient nécessairement prêtres), le voici introduit dans les arcanes du Vatican, nommé vice-chancelier, charge qu'il parviendra à conserver sous les papes suivants malgré le nombre grandissant d'ennemis qu'il se fait. Peu soucieux d'accorder ses mœurs aux ambitions qui l'ont poussé à embrasser une carrière ecclésiastique (il finira par être ordonné prêtre en 1468), il multiplie les aventures, a trois premiers enfants de femmes inconnues, avant de s'engager en 1470 dans une relation de quinze ans avec une Italienne, Vannozza Catanei, qui lui en donnera quatre, César, Juan (dans la série Juan est l'aîné), Lucrèce et Goffredo. Il la délaissera par la suite pour la belle Giulia Farnèse qui participera à la formation intellectuelle de sa fille. En 1492, au terme d'un conclave fortement suspect de simonie (Rodrigo a, semble-t-il, acheté la majorité des électeurs du Sacré Collège à un prix plus élevé que ses adversaires), il accède à la dignité pontificale.

Sa conduite n'en devient pas pour autant exemplaire. Il installe sa maîtresse et sa fille dans le palais voisin du palais apostolique, organise des fêtes où le luxe rivalise avec la débauche. On lui attribue la responsabilité de la disparition d'un certain nombre de ses adversaires (même si la plupart du temps, rien n'est prouvé).

En 1497, son fils Juan est assassiné. L'affaire ne sera jamais élucidée, mais des rumeurs circulent. On prétend que c'est le frère de la victime, César, qui a été l'instigateur du meurtre. Les historiens infirmeront ou

© FOTO SERVIZIO FOTOGRAFICO DEL MUSEI VATICANI. © MICHAEL DRISCOLL/ATLANTIQUE PRODUCTIONS/CANAL+.



confirmeront alternativement cette hypothèse, mais les légendes ont la vie plus dure que les analyses rationnelles.

Le paradoxe est que ce pape débauché, qui semblait souvent plus soucieux de l'avenir de sa famille que du bien commun de l'Eglise, se révélera comme un fin politique et un remarquable homme d'Etat, qui saura faire face avec sang-froid à l'invasion de Rome par les Français et consolider ses Etats par la conquête de la Romagne. Il n'eut de cesse de maintenir l'indépendance de l'Eglise dans le chaudron des rivalités italiennes. Sur le plan doctrinal, il fut d'une rigueur intransigeante. Diplomate virtuose, il sut s'imposer comme arbitre entre l'Espagne et le Portugal pour le partage du

Nouveau Monde tout en encourageant l'évangélisation des Indiens. Loin de l'homme fruste et ignare dont ses détracteurs ont voulu laisser l'image, il confia à Pinturicchio la décoration de l'appartement pontifical : une enfilade de salles au sujet desquelles l'historien britannique Evelyn Marc Phillips déclara, lors de leur réouverture en 1897 : «Il n'est peut-être pas à Rome un autre endroit où l'on se sente plus intimement transporté au cœur même de la vie de la Renaissance.»

Si les prémisses de la légende noire apparaissent dès le vivant d'Alexandre VI, l'opinion fut d'abord partagée, comme le souligne l'historien Guy Le Thiec dans *Les Borgia. Enquête historique* (Tallandier, 2011).



MYSTÈRE A gauche : *La Résurrection du Christ*, détail d'Alexandre VI, par Pinturicchio, fresque, 1492-1494 (Palais du Vatican, appartements Borgia). Ci-dessus : le pape Alexandre VI interprété par John Doman dans *Borgia* sur Canal+.

Savonarole fustigeait certes, de Florence, les orgies de la cour romaine. Mais sa république théocratique ne laissa pas elle-même que de bons souvenirs. Des chefs-d'œuvre de l'art y avaient été brûlés dans une ambiance d'attente fiévreuse de l'apocalypse. Jules II, qui avait succédé au Borgia après l'intermède de Pie III, frappa son souvenir d'une sorte de *damnatio memoriae*. Mais il avait été de tout temps son rival et son adversaire. Ce n'est que quelques décennies plus tard, sous la plume des écrivains acquis à la Réforme et sous l'influence de Martin Luther que naîtrait l'idée d'un pape faustien, ayant acheté son élection au prix d'un pacte avec le diable, forgeant ainsi la légende d'un pape antéchrist.

Que reste-t-il de ce destin hors norme dans la série que consacre Canal+ à la famille pontificale ?

La première saison retracait l'ascension de Rodrigo Borgia jusqu'au trône et les efforts déployés par le nouveau pape pour placer à des postes clés les membres de sa famille. Alexandre VI fait de son fils Juan le duc de Gandie, possible prétendant, par son mariage princier, à la succession de la couronne d'Espagne. Il fait entrer le cadet, César, simple séminariste, au collège des cardinaux avec l'espoir de le voir lui succéder dans la charge pontificale, alors que l'intéressé n'aspire lui-même qu'à devenir prince séculier. Lucrèce est fiancée à deux reprises avant d'être mariée à un troisième prétendant qu'elle quittera par la suite pour répondre aux exigences politiques de son père. Le plus jeune fils, Goffredo, est uni à la famille princière de Naples, et marié à l'âge de 11 ans.

La famille de la maîtresse du pape, Giulia Farnèse, profite également de ses largesses : son frère Alessandro entre au Sacré Collège en même temps que César. Unie ou se déchirant, la famille Borgia traverse ainsi la guerre qui oppose le pape aux Français, alliés au cardinal Della Rovere, grand ennemi du pape, jusqu'à la mort mystérieuse de Juan.

La saison 2 reprend huit mois après la mort de Juan. Elle met en scène une famille au bord du gouffre. Accablé de douleur, Alexandre VI n'est plus désormais qu'un pantin entre les mains du consistoire. Lucrèce cache une grossesse illégitime, après l'assassinat de son amant Perotto par son frère César ; elle se bat contre son père pour garder son enfant, tandis que César n'a lui-même plus qu'une idée en tête, être libéré de sa charge ecclésiastique pour montrer enfin au monde ce dont il est capable. Ensemble, ils doivent faire face aux complots des cardinaux tandis qu'à Florence, Savonarole tonne en chaire contre les turpitudes du souverain pontife.

Manipulations, chantages, pots-de-vin, meurtres : tous les moyens sont bons aux personnages qui gravitent entre les murs du Vatican pour arriver à leurs fins. Le tout dans une orgie de violence et de sexe trash.

PETIT CATÉCHISME

Si la religion est le plus souvent la grande absente de cette série sur l'Eglise, il arrive malgré tout que Tom Fontana tente de badigeonner son œuvre d'un léger vernis. On ne saurait trop lui recommander, pour les saisons suivantes, d'engager comme conseiller religieux un enfant préparant sa première communion. Passons sur l'utilisation du terme « dogme », pour désigner la plupart du temps une règle incontournable autant qu'arbitraire. César, alors qu'il célèbre un simulacre de messe (selon les textes du missel de Paul VI), admet : « *Je sais que je ne suis pas encore prêtre et que je n'ai pas le pouvoir mystique de changer l'eau en vin comme l'a fait le Christ.* » A la mort d'Innocent VIII, les messes de requiem sont célébrées en ornements sacerdotaux flamboyants. Pour baptiser le fils de Lucrèce une simple bénédiction semble suffire. Gacet craint que la semaine sainte soit l'occasion pour Savonarole d'établir un parallèle : « *Vous deviendrez Hérode séduit par Salomé.* » Après tout, confondre saint Jean-Baptiste et le Christ, n'est qu'un détail ! Mais pouvait-on attendre mieux d'un show qui résume ainsi la foi catholique dans la bouche désabusée du pape : « *Les anciens avaient de nombreux dieux, tous cruels. L'homme a fait preuve de sagesse en les réunissant en un seul Etre suprême. Et il a fait preuve de folie en aimant Dieu.* »

«L'Italie sous les Borgia a connu trente ans de terreur, de meurtres, de carnage... Mais ça a donné Michel-Ange, Vinci et la Renaissance.

La Suisse a connu la fraternité, cinq cents ans de démocratie et de paix. Et ça a donné quoi?... Le coucou!» Orson Welles

La question des Borgia est particulièrement complexe. Il est incontestable qu'ils furent, comme on l'a vu, loin d'être des enfants de chœur. Méritaient-ils pourtant plus que d'autres de rester dans les mémoires comme «*l'abomination de la désolation*»?

Face à tant de rivalités, d'ambitions contrariées, de complots, tenter de gouverner l'Eglise, Rome et les Etats pontificaux ne pouvait manquer de susciter à celui qui s'y risquait toutes sortes d'ennemis. Or, ce sont ces ennemis qui se sont chargés d'écrire pour la postérité l'histoire des Borgia. Dans un livre qui reste une référence en la matière, *The Borgias. The Rise and Fall of a Renaissance Dynasty*, l'historien britannique Michael Mallett a tenté de faire le tri des sources, et la part de ce qui relève, chez elles, du pamphlet, de ce qui peut être utilisé comme un document historique. «*Si leurs vices furent plus exemplaires que*

leurs vertus, remarque-t-il, il demeure vrai, malgré tout, que c'est par calomnie que leurs ennemis les ont combattus, calomnie qui a permis de déformer l'image de leurs actions depuis lors.» Les contemporains dont les relations furent utilisées par la suite comme s'ils avaient été désintéressés et sincères, n'écrivaient le plus souvent que sur commande, pour servir ou plaire à un prince ou parti hostile.

Un témoignage domine le sujet : celui de Johannes Burckard. Cérémoniaire du pape, il tint un journal qui devait être, à l'origine, un manuel sur les cérémonies et se transforma en compte rendu des turpitudes et scandales dont la cour d'Alexandre VI était le théâtre. Le travail de ce témoin oculaire omniprésent est resté comme une preuve accablante des ignominies perpétrées par Borgia. C'est lui qui a nourri, au long des siècles, l'image de la cour romaine, jusqu'à son lointain homonyme, l'historien allemand

Jakob Burckhardt et sa fameuse *Civilisation de la Renaissance en Italie* (1860) qui fit longtemps autorité.

Or, si on ne doit, bien entendu, pas rejeter en bloc tout ce qu'a pu consigner le cérémoniaire du pape, on ne peut pour autant oublier de prendre en compte le fait que, comme l'a démontré il y a un demi-siècle Franz Wasner dans «*Eine unbekannte Handschrift des Diarium Burckardi*», in *Historisches Jahrbuch*, c'est parce qu'il était brouillé avec Alexandre VI que le cérémoniaire a entrepris de dénoncer ses faits et gestes en donnant de la cour vaticane une image détestable. Il ne s'agit donc en rien d'une «*source impartiale*», comme le prétend abusivement une réédition récente des éditions Tallandier.

Borgia va cependant très au-delà. Soucieux de donner à leur série télévisée le plus de relief possible, les auteurs ont fait le choix de prendre pour argent comptant



PRINCESSE DES ARTS ET DES LETTRES

A gauche : *Portrait d'une courtisane en Flore* dit aussi *Portrait de Lucrèce Borgia*, par Bartolomeo Veneto, vers 1520-1525 (Francfort-sur-le-Main, musée du Städel). Ci-dessous : Isolda Dychauk dans le rôle d'une Lucrèce Borgia se comportant comme une dinde dans la série *Borgia* présentée par Canal+.





GRAND FAUVE Ci-dessus : Mark Ryder, l'interprète de César Borgia dans la série de Canal+. A droite : César Borgia, anonyme, (Trieste, Miramar Museum). Grand fauve de la Renaissance, le fils illégitime d'Alexandre VI, décrit par son contemporain l'évêque de Modène comme un « *grand esprit, très remarquable, et d'un caractère exquis* », est enfermé par la caméra de Tom Fontana dans une surenchère de violence gratuite.



PHOTOS : © MICHAEL DRISCOLL/ATLANTIQUE PRODUCTIONS/CANAL+ © THE ART ARCHIVE/MIRAMARE MUSEUM TRIESTE/COLLECTION DAGLI ORTI.

l'intégralité des légendes et des rumeurs qui ont pu courir sur le compte des Borgia. Et d'en inventer d'autres quand il le fallait.

En dépit du fatigant parti pris de multiplier les scènes de sexe, qui donne au film le caractère répétitif d'une leçon d'anatomie, on ne peut certes lui dénier certaines qualités artistiques. On y assiste ainsi aux débuts de la Renaissance avec les chantiers du Vatican, la réalisation des appartements du pape, la découverte de la Domus Aurea. On y croise Pinturicchio, Michel-Ange, Vinci, le poète Pietro Bembo. On y entend quelques belles pièces de grégorien. Au prix d'un léger jeu avec les âges, Tom Fontana a eu l'idée judicieuse de réunir dans le même séminaire et de faire naître une profonde amitié entre César et Alessandro Farnèse pour donner un vrai rôle au futur Paul III. Le fameux cérémoniaire Burckard, témoin vigilant, n'est pas oublié. On explore les rivalités entre les différentes familles italiennes face auxquelles Alexandre VI, « prince de la paix », essaye de répondre par une politique de pacification et d'union, même si cette politique est souvent présentée comme servant prioritairement ses intérêts familiaux.

Mais la caricature reste constante, les libertés prises avec ce qu'on sait de l'histoire, permanentes.

Les épisodes sont jalonnés d'exécutions plus sanglantes les unes que les autres alors qu'Ivan Cloulas souligne au contraire que « *la sollicitude du pape le porte à privilégier la prévention plutôt que la répression* », instaurant « *quatre charges de juges de paix pour éteindre les différends avant qu'ils ne viennent en justice* » (*Les Borgia*, Hachette Pluriel). Alexandre VI est lui-même présenté comme l'instigateur de l'assassinat de Orso Orsini, dit Monoculus, le mari de sa maîtresse Giulia Farnèse, qu'il aurait agressée. Rien n'est vrai dans cette anecdote : ni l'agression de Giulia, ni l'assassinat d'Orsini.

La place donnée à la maîtresse du pape est par ailleurs prépondérante ; elle manipule en permanence son monde, tirant les ficelles et faisant ce qu'elle veut du souverain pontife. Un sommet est atteint quand pour reconquérir celui qui s'est éloigné d'elle, après l'assassinat de son fils, elle s'offre à lui dans la chapelle Sixtine... et que ça marche !

La vérité est pourtant que Giulia Farnèse fut certes la maîtresse du pape, mais qu'elle rejoignit son mari un an et demi après

l'accession de Rodrigo au trône de Pierre et qu'elle n'était plus à Rome depuis longtemps quand se sont déroulés la majorité des événements que relate la série.

Son mari ne mourut, quant à lui, que sept ans après la séparation de sa femme et d'Alexandre VI.

César, qu'Andrea Bocciano, évêque de Modène qui l'avait côtoyé, a décrit comme « *un personnage d'un grand esprit, très remarquable, et d'un caractère exquis ; ses façons sont celles d'un potentat, il a l'humeur sereine et pleine de gaieté, il respire la joie* », et qui fut, quoi qu'il en soit, selon Ivan Cloulas, « *le modèle le plus extraordinaire des grands fauves de la Renaissance (...), intelligent et rusé, ambitieux et totalement dépourvu de scrupules* », accumulant dans les cinq années qui suivirent sa réduction à l'état laïc, titres, conquêtes, et une puissance telle qu'il devint l'un des personnages les plus emblématiques de la Renaissance italienne, semble devant la caméra un pantin enfermé dans une surenchère de violence gratuite. Ici, il découpe le doigt du jeune Marcantonio Colonna ; là, il abandonne sur la montagne son propre fils ; ailleurs, il étouffe une sorcière qui vient de guérir sa mère mais n'a pu sauver son



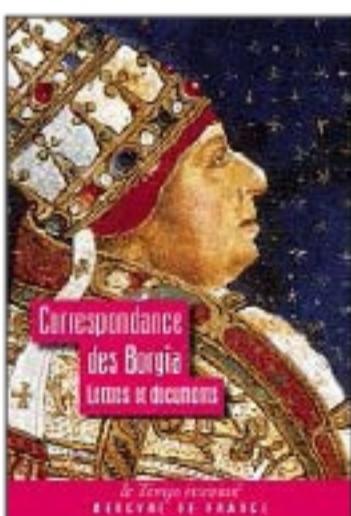
BELLE AMIE Ci-contre : la salle des Saints de l'appartement Borgia, au Vatican, décorée par Pinturicchio, vers 1492-1494.

En bas : *Portrait d'une dame avec une licorne ou Giulia Farnèse*, par Raphaël, vers 1505 (Rome, Galleria Borghese).



LES BORGIA AU PIED DE LA LETTRE

La famille d'Alexandre VI n'a pas été seulement pour l'Eglise un motif de scandale. Elle a été un précieux instrument diplomatique, qui a permis au pape de nouer, par une habile politique de mariage de ses enfants, de fructueuses alliances avec les princes italiens et l'Espagne. Ce n'est pas cette seule histoire que raconte pourtant cette anthologie, à travers un choix de lettres miraculeusement conservées



du pape, de César, de Lucrèce ou de Giulia Farnèse : celle aussi des rapports entre Rodrigo Borgia et ses proches. S'y dévoile une étrange tendresse, un savoureux

mélange de sincérité et d'ambition féroce, d'amour paternel et d'absence de scrupules. L'ensemble culmine avec la lettre où le pape menace d'excommunication sa maîtresse si elle ne quitte pas immédiatement son mari !

Correspondance des Borgia, lettres et documents traduits et commentés par Guy Le Thiec, Mercure de France, «Le Temps retrouvé», 276 pages, 21,50 €.

petit frère; une autre fois, il fait empoisonner par son beau-frère un cardinal qui s'oppose à sa réduction à l'état laïc (celle-ci ne rencontra en réalité aucune opposition).

Juan, de son côté, bat une épouse enceinte qu'il traîne avec lui pour la faire finalement assassiner quand elle tente de s'enfuir avec l'aide de Lucrèce. Or, la véritable Maria Henriquez, qui n'avait pas quitté l'Espagne quand son mari avait rejoint le Vatican, lui a bel et bien survécu, se retirant dans un couvent après l'assassinat de son époux. C'est d'ailleurs de leur fils que naîtra finalement le Borgia qui réhabilitera sa famille : saint François Borgia.

La première saison s'achevait en outre sur une découverte : celle de la culpabilité de Juan dans l'assassinat de son demi-frère Pedro Luis. Le hic est que Pedro Luis n'est pas mort assassiné, et que Juan n'était âgé, à sa mort, que de 12 ans.

Lucrèce Borgia n'est pas en reste : célèbre pour sa beauté autant que pour ses mœurs légères, mais désormais exonérée des multiples crimes et méfaits qui lui ont été imputés par la légende noire, elle est demeurée, aux yeux des historiens, comme une princesse qui a su s'entourer à Ferrare d'une cour favorisant les arts et les lettres, animant l'un des plus brillants foyers artistiques d'Italie.

Quand elle ne se contente pas, à l'écran, de se comporter comme une dinde, elle tente d'empoisonner Giovanni Sforza son époux devenu indésirable : un mari qu'elle a pourtant en réalité mis en garde contre une tentative d'assassinat fomenté contre lui, lui laissant ainsi la possibilité de s'enfuir.

La même Lucrèce (13 ans) assassine, dans la série, son frère Juan après que celui-ci lui a révélé ses crimes, ses remords et son



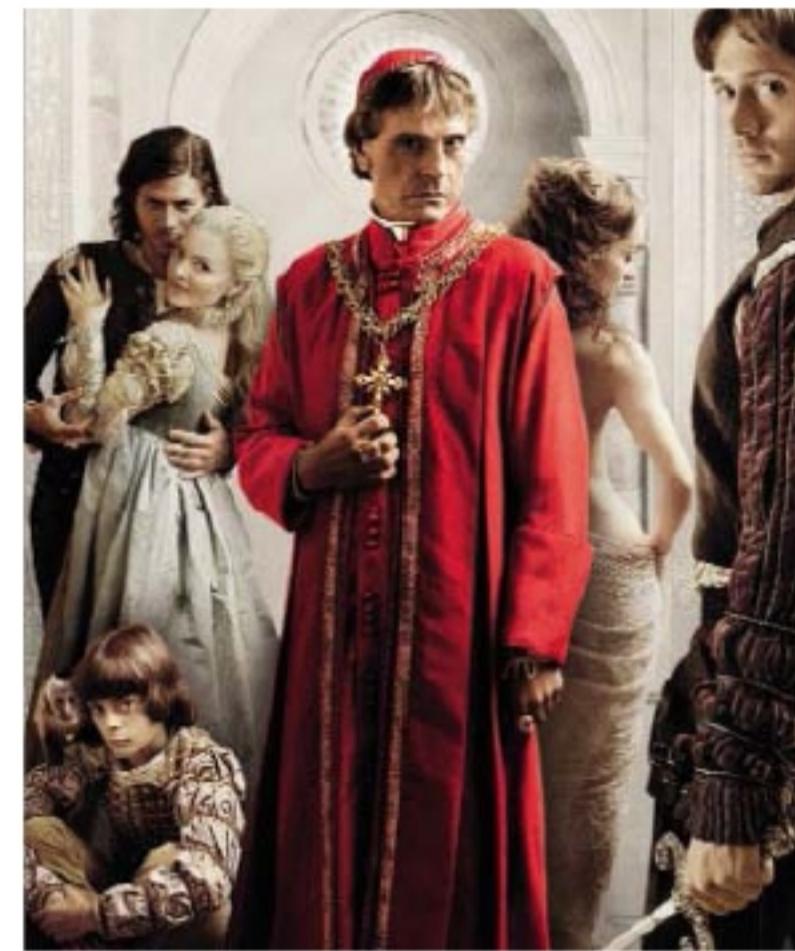
© PHOTOSCALA, FLORENCE. © WWW.BRIDGE-MANART.COM.



THE BORGIAS MADE IN USA

Quelque temps avant la série de Canal+, en 2011, était diffusée outre-Atlantique, sur Showtime, une autre série retracant l'histoire de la scandaleuse famille papale. Une deuxième saison a été programmée en 2012, et la troisième est prévue pour avril 2013. D'une esthétique bien plus soignée, avec des costumes et des décors somptueux – mais parfois anachroniques –, moins violente et bien moins crue que sa concurrente, *The Borgias* est à bien des égards plus agréable à regarder. Elle n'a en revanche rien à lui envier en termes de libertés prises avec l'Histoire.

The Borgias, par Nell Jordan.



© ARCHIVES DU 7^{ÈME} ART/BORGIAS PRODUCTIONS

intention de se confesser le lendemain, parce qu'elle «ne voulait pas que Juan aille au paradis». A l'adresse du spectateur qui pourrait s'étonner d'un crime qui ne lui est attribué par aucun témoignage contemporain, elle explique : «Moi aussi, je suis une Borgia.»

On ne pouvait enfin passer à côté de l'accusation d'inceste. César et Lucrèce entretiennent donc bien évidemment une relation qui n'a rien de fraternel. Une imputation qui ne semble avoir été fondée que sur les calomnies du premier mari de Lucrèce, Giovanni Sforza, furieux d'avoir été accusé d'impuissance pour obtenir l'annulation de son mariage.

Tom Fontana ne prend pas seulement de libertés avec les faits, mais avec les dates. A partir de l'élection du pape, la saison 1 regroupe en un an des événements qui se sont en réalité déroulés sur cinq, ceux-ci en côtoyant d'autres qui respectent les dates réelles de sorte que la chronologie est souvent tout à fait fantaisiste. Il en résulte une intrigue confuse, dont le fil n'est pas toujours évident à suivre. Il en découle surtout une véritable incohérence dans les réactions et attitudes des héros à qui l'on prête, à l'âge de 13 ans, des sentiments qui devraient être les leurs à 19 (le phénomène étant accentué par le fait que Lucrèce qui est supposée avoir 13 ans à la fin de la saison 1 et tout

juste 14 dans la saison 2 est jouée par une actrice qui a elle-même entre 18 et 20 ans). Des passions s'affolent en quelques semaines quand elles sont le résultat de plusieurs années de ressentiment. Quelques mois suffisent à transformer César, adolescent torturé, violent et impulsif, passant de l'hystérie à la pleurnicherie, en ce jeune stratège militaire et fin politique que célébrera Machiavel. Il rencontre d'ailleurs celui-ci dans la saison 2, dix ans plus tôt que dans la réalité, alors qu'il est chargé par son père de régler le cas Savonarole. Arrivé le dimanche des Rameaux, il fait exécuter le moine florentin avant Pâques. L'efficacité de César est aussi expéditive qu'imaginaire puisqu'il n'a jamais été chargé de l'affaire et n'a sans doute jamais rencontré Savonarole.

Au-delà de ces libertés, le grand vice des *Borgia made in Canal+* est sans doute de pécher par anachronisme.

Cela se manifeste par l'oubli du contexte historique. Reprocher ainsi aux *Borgia* un gouvernement entaché de clientélisme, favoritisme familial et démonstrations de luxe, c'est oublier que ces méthodes étaient partagées par tous les princes et souverains, dans une Renaissance pourtant unanimement célébrée pour son humanisme. «Il paraît hors de doute que ni la cour pontificale ni, pour la plupart, celle des cardinaux

n'offrent alors des modèles de vie simple, modeste, marquée du souci de la pauvreté ou même de l'économie, remarque Jacques Heers dans *La Cour pontificale au temps des Borgia et des Médicis* (Hachette, 1986). Ces princes de l'Eglise se comportent, à des degrés divers, manifestent des choix et des goûts variés comme tous les princes de leur temps.»

Tel avait été le prix à payer pour la restauration du prestige du siège romain après l'exil d'Avignon et la transformation de l'Etat pontifical en une principauté capable d'assurer l'indépendance de l'Eglise face aux puissances temporelles, le paradoxe étant que parmi les rares pontifes qui menèrent, par exception, une vie dépouillée de tout faste, figure justement Calixte III, le premier pape Borgia.

Cela se confirme plus encore par une faiblesse qui est l'un des grands défauts des productions télévisées à prétention historique, et qui est ici portée à son paroxysme : prêter à leurs protagonistes des sentiments et des pensées caractéristiques du XX^e voire du XXI^e siècle.

Face à la mort de son ami Djem, César, séminariste en avance sur son temps, regrette ainsi de ne pas connaître «les prières musulmanes pour recommander [son] âme à Allah». Et il n'a pas besoin d'attendre Vatican II pour regretter d'avoir à



«bénir les fidèles en latin alors que les mots ne veulent rien dire pour [lui]»... Quelques épisodes plus tard il n'en lira pas moins du grec ancien dans le texte!

Féministe avant l'heure, Lucrèce regrette la séparation hommes femmes à table. Mariée à 13 ans, elle se plaint d'avoir passé «trois mois de nuits sans sexe». Quant à leur mère Vannozza, elle cite Nietzsche pour réconforter son fils : «Tout ce qui ne te tue pas te rend plus fort.»

Le fond du problème est plus encore que les turpitudes, bien réelles, de la famille Borgia, viennent appuyer un réquisitoire qui vise souvent moins les intéressés que l'Eglise catholique elle-même. La plupart des comportements des Borgia n'ont au fond rien de bien répréhensible au regard des valeurs de notre société permissive. Quel téléspectateur de Canal+ serait scandalisé par le spectacle d'une vie sexuelle débridée qui correspond, de fait, au modèle que propose aujourd'hui l'idéal libertaire? Mais il vient ici appuyer un procès en hypocrisie : ce qui suscite le scandale, c'est qu'ayant adopté les mœurs des protagonistes d'un film X, ces hommes d'Eglise aient continué de prôner, pour les autres, la morale catholique.

Si le Rodrigo Borgia de la série n'est pas un ange, le spectateur prend conscience, au fur et à mesure qu'il avance dans les couloirs du Vatican, qu'il n'est qu'une canaille parmi bien d'autres. L'ensemble du collège des cardinaux est corrompu. Le chantage et la manipulation sont les seuls modes de gouvernement que connaît l'Eglise. Réduite à sa dimension politique, celle-ci n'est plus que le théâtre de luttes internes pour le pouvoir. Toute dignité est refusée aux ecclésiastiques. La vulgarité est constante. Pas un épisode sans jurons. Les cardinaux s'insultent en se traitant de «fils de pute», les jeunes séminaristes se saluent d'un cordial «salut mes couilles!», et Giulia Farnèse, agressée, tente d'interrompre une audience pontificale en hurlant à travers le palais apostolique : «Putain de merde!»

Parce qu'il ose tout, Fontana n'a pas peur de montrer une scène où les cardinaux Borgia et Della Rovere, tous deux futurs

© MICHAEL DRISCOLL/ATLANTIQUE PRODUCTIONS/CANAL+.



DAMNATIO MEMORIAE Ci-dessus : l'acteur John Doman, dans le rôle du pape Alexandre VI, dans la série de Tom Fontana diffusée sur Canal+. Dès le vivant d'Alexandre VI, les prémisses d'une légende noire apparaissent à son sujet. Mais c'est surtout sous la plume d'écrivains acquis à la Réforme que naquit l'idée d'un pontife faustien, ayant pactisé avec le diable, forgeant ainsi la légende d'un pape antéchrist.

papes, se battent jusqu'à se rouler par terre dans la chambre d'Innocent VIII à l'agonie. A l'issue du vote du conclave qui voit sa consécration, Rodrigo se lève de sa chaise, les bras en V, s'exclamant : «Je suis paaaape!»

Dans leur lutte entre leur foi et leurs passions, les accès de mysticisme des héros sont toujours excessifs, voire l'effet de délire. Quand le plafond de la chambre pontificale lui tombe dessus, sous l'effet du choc et surtout de la drogue avec laquelle il se soigne, Alexandre VI parle en différentes langues avec la certitude que l'Esprit saint se manifeste en lui. César passe au fil des épisodes d'un mysticisme exalté à un scepticisme affiché. Durant un accès de fièvre, Lucrèce est convaincue d'avoir eu une apparition de sainte Pétronille; elle veut dès lors renoncer au mariage pour entrer au couvent; plus tard, elle ira s'y réfugier pour fuir son père et regrettera de ne pas avoir reçu les stigmates pour avoir une confirmation de sa vocation; en leur absence, elle renonce à l'habit; c'est, à peine défrôquée, pour se donner à son amant dans la chapelle du monastère...

Tout crédit est, ainsi, insidieusement refusé aux principes que défend aujourd'hui l'Eglise. Si l'annulation du mariage de Lucrèce a en effet été le fruit d'une manœuvre douteuse du pape, l'utilisation à outrance du terme «divorce» et les réclamations de la jeune femme à ce sujet donnent le sentiment d'une pratique établie. Le célibat des prêtres est bien sûr mis à mal par l'existence indéniable pour nombre d'entre eux de concubines. Mais c'est une vie conjugale que mènent ceux-ci : Giulia se réjouit d'ailleurs de voir Rodrigo devenir pape puisque cela leur permettra, croit-elle, de se marier, puisque saint Pierre lui-même l'était. A l'argument, le cardinal Borgia ne sait trop que répondre : il se contente donc de faire observer à sa maîtresse que ce sera peut-être difficile puisqu'elle est déjà mariée elle-même!

Quand on vient annoncer au pape la naissance de sa fille au milieu d'une audience, l'événement donne lieu à de charmantes scènes de famille au sein du palais apostolique : on s'attend presque à voir Rodrigo se lever la nuit pour changer



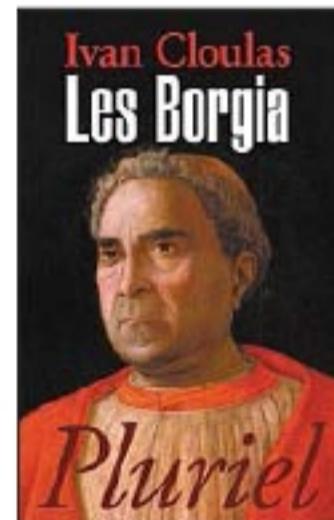
les couches du bébé qui dort près de leur lit dans la chambre que le pape partage avec Giulia, qui s'est elle-même occupée de la décoration...

L'homosexualité n'est évidemment pas absente. Durant la première saison, revient régulièrement, sous forme de bruits de couloirs ou d'insultes, le soupçon de sodomie à l'encontre du grand rival du pape, Giuliano Della Rovere, futur Jules II. La saison 2 concrétisera ce soupçon par le baiser qu'il donne à son amant Flores accompagné d'un romantique : «*Je voulais te goûter une dernière fois*», au cours d'un épisode qui met justement en scène l'exécution peu ragoûtante d'un sodomite par là où il avait péché tandis que la foule crie : «*Jésus! Jésus!*»

Les affiches de promotion de la série nous avaient avertis. On se souvient de celles de la première saison sous forme de vitrail, en particulier celle qui représentait Lucrèce, auréolée et visage virginal, dans une position qui ne pouvait même plus être qualifiée de suggestive. Celles de la saison 2 préfèrent détourner l'image du Christ pour illustrer les vices borgiesques : une épée couverte de sang ornée du Christ, un calice dans lequel une main verse du poison, un crucifix manipulé comme une marionnette. Le ton est donné. Nul ne pourra prétendre avoir été trompé sur la marchandise.

DU CÔTÉ DE L'HISTOIRE

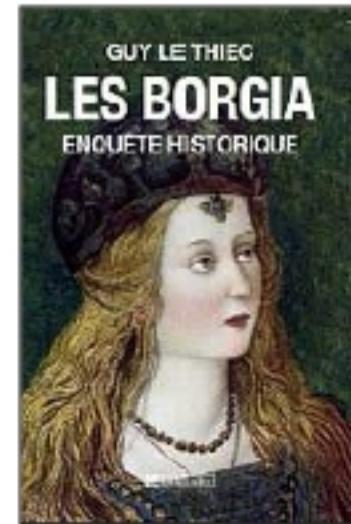
Deux ouvrages de référence sur le sujet ne sont malheureusement disponibles que chez les bouquinistes : *The Borgias. The Rise and Fall of a Renaissance Dynasty*, de Michael Mallett, se concentre sur Alexandre VI, en revenant aux sources. *La Cour pontificale au temps des Borgia et des Médicis*, de Jacques Heers, permettra de remettre l'histoire de cette famille dans le contexte qui était le sien grâce à une peinture passionnante de l'univers dans lequel elle a évolué.



Ivan Cloulas
Les Borgia

Borgia sous le nom de Calixte III, il suit ensuite la destinée du neveu ambitieux Rodrigo, devenu pape sous le nom d'Alexandre VI, et de ces deux plus célèbres enfants, l'inquiétant César et la belle Lucrèce, avant de rappeler que cette famille fut aussi engendrer un saint, François de Borgia, duc de Gandie, arrière-petit-fils du pape. On regrettera cependant que l'auteur sacrifie parfois à la facilité de la légende.

Hachette Pluriel, 544 pages, 10,20 €.



GUY LE THIEC
LES BORGIA
ENQUÊTE HISTORIQUE

n'en est pas moins une solution efficace pour une première approche, mise

Les Borgia

Ivan Cloulas

C'est à l'ensemble du clan Borgia que s'intéresse Ivan Cloulas. Partant d'Espagne avec Alonso de Borja, le premier pape

et la belle Lucrèce, avant de rappeler que cette famille fut aussi engendrer un saint, François de Borgia, duc de Gandie, arrière-petit-fils du pape. On regrettera cependant que l'auteur sacrifie parfois à la facilité de la légende.

Hachette Pluriel, 544 pages, 10,20 €.

Les Borgia. Enquête historique

Guy Le Thiec

S'il ne révolutionne pas ce qu'on connaît de l'histoire des Borgia, l'ouvrage de Guy Le Thiec

en scène avec une réelle vivacité, en tâchant de s'éloigner des préjugés et des calomnies. Il présente surtout l'intérêt de revenir sur la manière dont s'est écrite la légende dans les décennies qui ont suivi la mort du pape Alexandre VI.

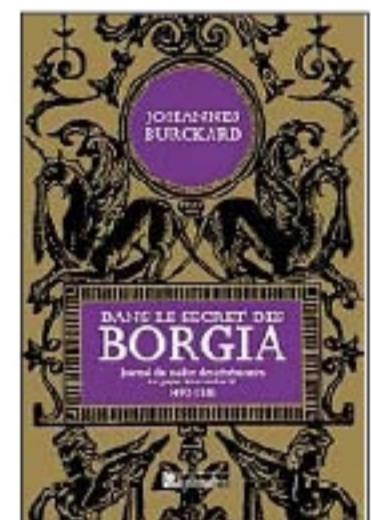
Tallandier, 256 pages, 18,90 €.

Dans le secret des Borgia.

Johannes Burckard
Commenté par Ivan Cloulas et Vito Castiglione Minischetti

Avec le journal du cérémoniaire d'Alexandre VI, écrit par un témoin privilégié de l'intimité et des frasques du pape, le lecteur effectue une plongée dans la Rome licencieuse de la Renaissance au moyen d'un document sans équivalent sur la vie de la famille Borgia. On regrettera cependant que celui-ci soit présenté sans le recul que justifierait l'hostilité que nourrissait son auteur à l'égard du pape.

Tallandier, 528 pages, 24,90 €.



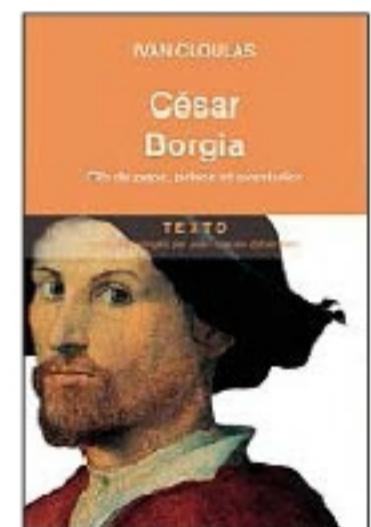
César Borgia

Ivan Cloulas

Qu'est-il besoin de faire travailler son imagination pour écrire des romans quand la vie de César Borgia vaut toutes les aventures jamais inventées ?

Tour à tour cardinal, prince, conquérant, meurtrier, il connut un destin hors du commun. Entré dans la légende, il a été célébré par Machiavel qui en fit le modèle du réalisme politique.

Tallandier, « Texto », 288 pages, 10 €.





© SANDRINE ROUDEIX.

LUNETTES NOIRES POUR FUMÉE BLANCHE

L'histoire des conclaves en offre maints exemples : l'assistance de l'Esprit saint laisse entière la liberté des cardinaux, et le jeu des passions humaines.

La *vox populi* proclame généralement que la désignation du souverain pontife est l'œuvre du Saint-Esprit. Au regard de la théologie catholique, c'est de mauvaise doctrine. L'Esprit saint assiste certes les cardinaux électeurs. Mais il laisse à chacun une liberté entière. Les passions humaines, trop humaines, conservent donc leur part. L'histoire des conclaves, dont Yves Chiron vient de dresser une chronique aussi vivante que documentée, montre combien l'esprit du « siècle » s'y exprime.

Il est vrai que les interventions directes du Saint-Esprit sont assez rares... La légende de l'Eglise n'en reconnaît qu'une, lors de la désignation du pape Fabien le 10 janvier 236. Ce jour-là, à en croire l'historien Eusèbe de Césarée, « *tous les frères étant assemblés pour l'élection de celui qui devait recevoir l'épiscopat [de Rome] (...) ; personne ne pensait à Fabien qui était présent. Cependant, tout à coup, une colombe descendit du ciel et se reposa sur sa tête (...). Sur quoi, tout le peuple, comme mû par un esprit divin, d'un seul élan et d'une seule âme, cria qu'il était digne, et sans aucun délai, on s'empara de lui et on le plaça sur le siège épiscopal.* »

En dehors de ce cas d'école, il fallut régulièrement remettre de l'ordre dans les bizarries de certaines élections. L'Eglise était tirailée entre les exigences du patriciat de Rome, les ingérences du pouvoir impérial, et le goût de certains dignitaires de l'Eglise pour la brigue, le népotisme ou la simonie. A la mort de Paul I^e en 767, l'aristocratie romaine fit un coup de force et imposa un dénommé Constantin, laïc de son état. Un an plus tard, il fut destitué. La sanction fut terrible. Le voilà « *traîné à travers Rome à califourchon sur un âne ; un tribunal ecclésiastique, réuni le 6 août 768 au Latran, déclara son élection illégale parce qu'il était laïc ; on devait encore lui crever les yeux* ». En 897, feu le pape Formose n'eut pas plus de chance lorsqu'on eut connaissance des manœuvres qui avaient présidé à son élection. A l'initiative de son successeur Etienne VI, son cadavre fut exhumé. Au terme d'un synode de trois jours, il fut condamné, amputé des deux doigts qui lui servaient à bénir, et sa dépouille fut jetée dans le Tibre.

Avec le temps, les mœurs s'adoucirent. Restent des fables qui ont la vie dure. A la fin du Moyen Age, s'est répandue la légende de la papesse Jeanne qui aurait été élue vers 855-857 en se travestissant

en homme. Dans sa lutte contre Rome, la Réforme a usé et abusé de ce mythe. Un ouvrage de Luther, *Image de la papauté*, illustré par Lucas Cranach, a contribué à diffuser la rumeur d'un « âne-pape » ayant un corps de femme. On allait jusqu'à dire que l'un des sièges de porphyre sur lesquels siégeait le souverain pontife avait un orifice circulaire en son centre pour permettre de vérifier, après l'élection, que l'impétrant « *habet duos testiculos et benn pendentes* ». Depuis lors, les historiens ont démontré que tout cela était imaginaire. La chronologie des papes rend impossible une telle fable. Elle résulte vraisemblablement d'une confusion avec Marozie, maîtresse de Serge III, femme de tête et d'énergie considérée par tous comme une « vice-papesse ».

En revanche, il est bien établi que des chrétiens exaspérés forcèrent parfois la main de cardinaux peu enclins à s'accorder. Régulièrement, les conclaves s'éternisaient. Certains donnaient lieu à des élections contestées. La conséquence ultime pouvait être la désignation de deux papes par des conclaves concurrents, voire de trois, comme ce fut le cas à la fin du grand schisme d'Occident qui défigura la chrétienté de 1378 à 1417. Pour y remédier, les fidèles n'hésitèrent pas à enfermer les princes de l'Eglise jusqu'à ce qu'ils s'accordassent. Ainsi, en 1268, à la mort de Clément IV, il fallut près de trois ans pour lui trouver un successeur. Ce fut la plus grande vacance du Saint-Siège. Selon la tradition, pour en sortir, « *les autorités viterboises [la ville où se tenait le conclave], après plusieurs mois d'attente vaine, enfermèrent les électeurs dans le palais épiscopal, puis en firent murer tous les accès, et enfin réduisirent les cardinaux au pain et à l'eau* ». La légende prétend que, cela ne suffisant pas, les autorités enlevèrent le toit et laissèrent les cardinaux siéger à ciel ouvert. La réalité est un peu moins romanesque. Fin mai 1270, un coup de vent avait emporté la toiture de la salle d'audience. La municipalité tardant à procéder aux réparations, les conclavestes élevèrent une vigoureuse protestation et menacèrent de frapper la ville d'interdit ecclésiastique si les travaux n'étaient pas immédiatement engagés... Moins anecdotique, et plus constant dans l'histoire est le « droit d'exclusivité » que l'empereur du Saint Empire romain germanique, le roi



LES SUCCESSEURS DE PIERRE A gauche : *Le Pape Formose et Etienne VI*, par Jean-Paul Laurens, 1870 (Nantes, musée des Beaux-Arts). A droite : première apparition du pape François, nouvellement élu, à la loggia des bénédicitions, le 13 mars 2013.

de France et le roi d'Espagne s'arrogèrent pour la désignation du successeur de Pierre. En dépit de toutes les bulles pontificales interdisant l'immixtion du pouvoir politique, ces puissants souverains s'autorisèrent à publier des listes officieuses de candidats qu'ils soutenaient et des listes plus officielles de candidats qu'ils frappaient d'exclusivité. Maximilien d'Autriche alla plus loin encore. Devenu veuf, il se piqua, en 1511, de se faire lui-même élire pape pour succéder à Jules II. Pour ce faire, il proclama sa volonté de rester chaste et abstinent «*en ne hantant plus jamais femme nue*» afin qu'après la mort du souverain pontife «*nous puissions être assurés de recevoir la papauté, devenir prêtre et après être saint*». Mais la Providence veillait. Maximilien mourut avant d'avoir pu réaliser son dessein.

Si ce cas est exceptionnel, les exclusives (que l'Eglise ne définit jamais comme un droit, mais dont elle tint compte avec une «*tolérance prudente*»), elles, furent légion. Entre 1700 et 1903, période durant laquelle se sont déroulés quinze conclaves, l'Espagne et la France ont usé chacune quatre fois de leur «droit de veto», l'Autriche presque deux fois plus. La III^e République elle-même, habitée pourtant par un laïcisme qui allait conduire à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, n'a pas souhaité s'en dessaisir. Lors de l'élection de Léon XIII en 1878, le ministre français des Affaires étrangères, Waddington, rappelait par écrit que la France «*ne croit avoir perdu aucun des priviléges qui lui ont été légués par une longue tradition historique (...).* Ces prérogatives constituent un dépôt qu'il ne nous appartient pas d'abandonner (...)». Le ministre avait même chargé l'archevêque de Rouen, le cardinal de Bonnechose, de porter l'exclusive de la France contre le cardinal Bilio si celui-ci risquait d'être élu.

C'est en 1903 que le droit de veto a été utilisé pour la dernière fois. Léon XIII venait de mourir. L'heure était aux tensions internationales, Triple-Alliance contre Triple-Entente. Le conclave s'était ouvert le 1^{er} août. On s'acheminait tranquillement vers l'élection du secrétaire d'Etat, le cardinal Rampolla. A chaque fois, c'était lui qui obtenait le plus de voix. Soudain, le 2 août au soir,

pris parti pour les Croates contre la Hongrie et pour la Russie contre l'Autriche en Pologne. Aux dires de certains, il aurait même été franc-maçon. Mais pour le Saint-Siège, ce fut l'intervention de trop. Pie X, qui devait pourtant peut-être au droit d'exclusivité de s'être assis sur le trône de Pierre, proclama en 1904 la constitution *Commissum nobis* qui mettait un terme définitif au droit de veto car il est en opposition avec «*cette entière liberté dans l'élection du souverain Pasteur*» qui est nécessaire à l'Eglise.

Les immixtions directes des puissances de ce monde ont sans doute diminué depuis, laissant place aux pressions des médias. Demeurent les faiblesses humaines. La plume incomparable de Chateaubriand, ambassadeur à Rome en 1829 lors de l'élection de Pie VIII, en avait dressé un cruel tableau : «*Il faut que j'agisse sur un corps invisible renfermé dans une prison dont les abords sont strictement gardés. (...) les passions caduques d'une cinquantaine de vieillards ne m'offrent aucune prise sur elles. J'ai à combattre la bêtise dans les uns, l'ignorance du siècle dans les autres; le fanatisme dans ceux-ci, l'astuce et la duplicité dans ceux-là; dans presque tous l'ambition, les intérêts, les haines politiques (...); tous les quarts d'heure des rapports contradictoires me plongent dans de nouvelles perplexités.*»

Aussi surprenant que cela puisse paraître aujourd'hui, cela n'a jamais gêné dans sa foi l'auteur du *Génie du christianisme*. Il savait que si l'Eglise est sainte, elle est faite de pécheurs. Hier comme aujourd'hui et jusqu'à la consommation des temps. *✓*

ENTRETIEN AVEC KEITH LOWE

Propos recueillis par Jean-Louis Thiériot

Le soleil noir de la Victoire

Vengeances, guerres civiles, épurations ethniques.

De 1945 à 1950, l'après-guerre a été marqué en Europe par une succession de tragédies. Un historien britannique en propose une synthèse saisissante.





© ULLSTEIN BILD/AKG-IMAGES. © BRUNO KLEIN/EDITIONS PERRIN

Votre dernier ouvrage est consacré à ce que vousappelez « l'Europe barbare », c'est-à-dire l'Europe déchirée de 1945 à 1950. Vous vous étiez fait connaître par une monographie à succès sur le bombardement de Hambourg. Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire ce livre ?

Les Européens ont généralement une bonne connaissance de la Seconde Guerre mondiale. La richesse bibliographique est considérable. En revanche, ce qui s'est passé après est presque totalement oublié. Les drames qui ont suivi la guerre dans les pays occupés ou en Allemagne sont occultés. Ils font seulement partie des différentes histoires nationales dans lesquelles ils ont une grande dimension symbolique là où les souffrances ont été les plus vives : en Pologne, en Grèce, dans les pays Baltes ou dans l'ancienne Yougoslavie. Mais il n'existe pas de vision d'ensemble permettant d'appréhender le drame vécu par tout un continent. Le but de ce livre était de réunir des fragments épars pour offrir un panorama complet.

Une telle synthèse suppose de traiter des vaincus et des vainqueurs. L'une des originalités de votre travail est d'avoir adopté tous les points de vue. Vous semble-t-il que l'historiographie pèche sur ce point ?

La recherche est confrontée à deux difficultés majeures. La première est de parvenir à s'extraire des mythologies nationales. Vue de l'université de Manchester, où j'enseigne actuellement, la guerre s'achève en 1945 par une victoire. Ensuite, ce sont les défilés de la victoire sur Hyde Park et la reconstruction d'un pays affaibli par la guerre mais toujours fort de son intégrité. En France, c'est la même liesse symbolisée par le défilé sur les Champs-Elysées du général De Gaulle après la libération de Paris. C'est un réel effort intellectuel de percevoir que, pour la



BERLIN ANNÉE ZÉRO A gauche : un homme coupe un arbre dans le parc de Tiergarten en plein centre de Berlin, en 1946. Au fond, le Reichstag détruit. Ci-dessus : l'historien britannique Keith Lowe, auteur de *L'Europe barbare*.

plus grande partie du continent, y compris pour les pays théoriquement libérés par « l'Armée rouge », le drame continue jusqu'à la fin de la décennie. L'autre difficulté est d'être capable de rendre compte des tragédies qui ont ensanglé « l'Europe barbare » sans donner l'impression d'atténuer ou de relativiser le caractère criminel de l'entreprise nazie. J'ai découvert un certain nombre de cas de vengeances particulièrement cruelles de détenus juifs des camps de concentration, exercées non seulement sur leurs bourreaux – les gardiens des camps – mais aussi sur des Allemands massacrés au hasard. Ces horreurs-là, qui n'ont évidemment rien à voir avec la barbarie du système concentrationnaire nazi, ont souvent été pudiquement cachées. Faut-il pour autant les taire ? Dans un autre ordre d'idées, le comportement des soldats américains a parfois été loin d'être exemplaire. La maltraitance des prisonniers ou le viol de civils fut malheureusement aussi une réalité. Dans leur grande majorité les GI



ont été héroïques, mais il existe des taches noires. D'une certaine manière, *L'Europe barbare* est une opération vérité.

Cette Europe barbare s'articule autour de quatre thèmes : l'héritage de la guerre, le temps des vengeances, le temps du nettoyage ethnique et la guerre civile. Quel est l'héritage de la guerre ?

En dehors de pays relativement épargnés comme la Grande-Bretagne ou la France, l'Europe de 1945 est un immense chaos. De Varsovie à Berlin en passant par Belgrade, les villes sont en ruine. L'électricité ne fonctionne plus. Les institutions ont disparu. Il n'y a plus ni police, ni fonctionnaires, ni système sanitaire organisé. J'ai interviewé un Polonais qui m'a raconté le voyage halluciné qu'il a effectué de Varsovie jusqu'à l'ouest de l'Allemagne pour se mettre sous la protection des troupes américaines. C'était un caravansérail de populations mêlées qui cherchaient un refuge. Tous étaient taraudés par la faim. Ce réfugié m'a raconté que chaque nuit il rêvait de purée. La pire expérience qu'il fit fut de tomber, dans la région de



PHOTO VERDEAU/ADOC-PHOTOS. © AKG-IMAGES.

Dresde, sur un hôpital abandonné. Les médecins et les infirmières avaient fui. Ne restaient là que les malades et les mourants, sans aide et sans soins. Pour moi, cet hôpital vide est emblématique de l'Europe d'après-guerre : un monde détruit, tout entier livré à lui-même.

Indépendamment des destructions, l'Europe d'après-guerre est le champ clos d'innombrables vengeances qui vont des sévices sur les prisonniers de guerre allemands à la lutte contre « l'ennemi intérieur » collaborateur. L'application de la loi du talion semble avoir été le dénominateur commun de l'Europe après 1945. Pourquoi ?

Dans l'Europe à l'heure allemande, en dehors de quelques individualités d'exception, la collaboration, à un degré ou à un autre, était pour la plupart une question de survie. Lorsque les autorités allemandes du Gouvernement général de Pologne ont procédé à un recensement de la population afin de déterminer ceux qui pouvaient revendiquer des origines



allemandes, les Polonais, dont on sait pourtant à quel point ils sont par tradition anti-Allemands, se sont précipités pour rechercher et au besoin s'inventer une ascendance germanique. Ils avaient bien compris que, dans l'hypothèse d'une victoire allemande, c'était un gage de survie. Autant dire qu'à côté des collaborateurs notoires, c'était souvent toute une population qui pouvait être frappée par les vengeurs autoproclamés.

Estimez-vous, qu'il y a une singularité française ?

Non, les Français n'ont été ni meilleurs ni pires. Vues d'Angleterre, les femmes tondues de la libération de Paris ou d'ailleurs n'ont pas eu un sort pire que celui réservé aux femmes de Milan ou aux fidèles de la république de Salo. Ce qui est peut-être un peu plus fort, en France et en Italie, c'est le rôle du parti communiste. Si en accord avec le général De Gaulle et l'Union soviétique, les dirigeants avaient renoncé à une prise de pouvoir immédiate, ce n'était pas le cas des militants. Imprégnée par l'idéologie de la lutte des classes, dans certaines régions, la base s'est livrée à une chasse aux élites effrénée



VAINCUS Ci-dessus : des prisonniers de guerre allemands, dans un camp près de Sinzig, dans l'ouest de l'Allemagne, en 1945. En bas : une femme accusée de collaboration avec les Allemands est tondue dans une rue de Paris, en août 1944.

pour des raisons exclusivement sociales, sans faits de collaboration avérés. Le prix payé par l'aristocratie dans le sud de la France en est un exemple frappant. Des hommes comme Pierre de Castelbajac à Toulouse, Henri Reille-Soult à Vienne ou Christian de Lorgeril à Carcassonne ont payé le prix du sang simplement pour avoir été des « ci-devant » conservateurs.

Un autre phénomène que vous relevez est le lien entre collaboration et minorités ethniques. Ce fut la porte ouverte à un nettoyage ethnique dont vous tracez un tableau saisissant.

Bien souvent, la géographie de la collaboration correspondait à des réalités ethniques. En Pologne, la minorité ukrainienne opprimée avait fait le choix de l'occupant. En Ukraine, c'était les Tatars, en Yougoslavie, les Croates. Cette réalité

a contribué à l'épuration ethnique qui allait être l'une des marques de fabrique de l'immédiat après-guerre. Ce fut, par exemple, le cas en Pologne, où la minorité ukrainienne a été condamnée à fuir soit vers l'ouest soit vers l'est. En 1947, les autorités polonaises ont lancé l'opération « Vistule » dont l'objectif était de regrouper les Ukrainiens sur le territoire de Prusse-Orientale avec « un taux de dispersion minimum ». Les massacres réciproques furent nombreux. Les partisans ukrainiens en Volhynie et en Galicie auraient fait périr environ 90000 Polonais. De son côté, l'Union soviétique, désireuse d'avoir une population « ethniquement pure », a renvoyé près de 1,2 million de Polonais de l'autre côté de la frontière. En Croatie, l'épuration a fait plus de 60000 morts. En Ukraine, près de 100 000. Cette tragédie s'est prolongée durablement après la fin des hostilités et a marqué au fer rouge l'imaginaire de la Mitteleuropa. A l'ouest, on l'ignore à peu près totalement.

En revanche, ne vous semble-t-il pas que l'expulsion des populations civiles allemandes est de notoriété publique ?

Elle n'est pas si bien connue que cela. On a en tête l'expulsion des Allemands de Pologne et de Prusse-Orientale dans la foulée de la marche de l'Armée rouge et de la restauration de l'Etat polonais. On pense à celle des Sudètes, mais on oublie les minorités allemandes d'autres pays : Yougoslavie, Roumanie ou Hongrie. On ignore surtout qu'implicitement les vainqueurs se sont accordés pour créer une zone de peuplement homogène allemande sur la base de critères exclusivement ethniques. Entre 1945 et 1949, ce sont plus de 11 730 000 civils allemands qui ont été chassés et regroupés dans ce qu'on a appelé alors « le foyer » du Reich. Toutes les puissances y ont contribué. Les Britanniques ont ainsi monté une opération pour accueillir des millions de réfugiés nommée « Operation Swallow »

(opération hirondelle). D'une certaine manière, à ce moment-là, les vainqueurs avaient succombé à la vision ethnisante du vaincu.

Les populations ont eu à affronter également les affres de la guerre civile. On connaît bien celles de Grèce ou de Roumanie. Mais vous évoquez un autre conflit armé, totalement oublié, celui des « Frères de la forêt » dans les pays Baltes. De quoi s'agit-il ?

C'est la singularité du drame des pays Baltes. Pour eux, 1945 n'est pas la fin de la guerre mais la continuation d'un processus qui avait commencé en 1939 avec l'invasion de leurs pays par la Russie qui avait les mains libres grâce à la signature du pacte germano-soviétique. La guerre avait commencé par l'occupation soviétique, elle s'était poursuivie par l'occupation allemande, elle s'achevait par une nouvelle occupation soviétique.

A partir de 1944, connue sous le nom de révolte des « Frères de la forêt », une véritable insurrection armée s'est répandue comme une traînée de poudre dans les campagnes et les forêts de Lituanie, d'Estonie et de Lettonie. Entre 100 000 et 200 000 hommes se sont réfugiés dans la clandestinité. Accusés d'avoir été d'anciens collaborateurs, ils n'ont pas été soutenus par les puissances occidentales. Ils ont été défaites dans des batailles restées célèbres comme celle de Kalniskès. Les affrontements ont duré jusqu'en 1950, accompagnés par une féroce répression contre les civils. Les atrocités commises par le NKVD, l'ancêtre du KGB, n'ont rien à envier à celle de la Gestapo. Des populations entières ont été déportées vers la Sibérie. Pour la seule année 1948, 40 000 personnes furent déportées de Lituanie, 43 000 de Lettonie. Si au début des années 1950, la victoire soviétique pouvait être considérée comme acquise,



RUINES

Ci-contre : deux enfants contemplent les décombres de leur ville, Saint-Lô, dans la Manche, en octobre 1945. Page de droite : un couple âgé dans le centre-ville de Viareggio, en Italie, en 1945.

certains continuaient à se battre envers et contre tout. En 1965, deux groupes de combattants lituaniens furent encore arrêtés par la police. Le dernier partisan lituanien, Stasys Guiga fut abrité par une villageoise pendant trente ans et réussit à échapper à la prison jusqu'à sa mort en 1986.

Qu'est-ce qui, selon vous, a mis un terme à cette barbarie dans l'Europe d'après-guerre ?

Paradoxalement, la guerre froide. La nécessité d'organiser de manière cohérente l'affrontement bloc contre bloc a mis un terme à la violence tous azimuts. A l'est, elle a obligé le bloc soviétique à donner de lui-même une image plus avenante qui, par définition, supposait de faire cesser les horreurs d'après 1945. Il fallait entretenir le mythe selon lequel le peuple tout entier adhérât aux républiques populaires. A l'ouest, le plan Marshall permettait de répondre par la prospérité américaine aux tentatives séditieuses et aux éventuelles sirènes du pays des soviets. Rien ne dit que sans les exigences de la guerre froide, l'Allemagne de l'Ouest aurait pu sortir aussi facilement de

l'état de déréliction dans lequel l'avait plongée la chute du III^e Reich.

Pourtant, vous semblez penser que cette « Europe barbare » a façonné la seconde moitié du XX^e siècle.

On a trop négligé les conséquences de l'immédiat après-guerre. De tels bouleversements s'inscrivent dans l'ADN des peuples. L'histoire de la République fédérale d'Allemagne serait incompréhensible si l'on ne tenait pas compte du poids politique des *Vertriebenen*, les expulsés de l'Est. De même aujourd'hui, les tensions entre les pays Baltes et la Russie sur la question de la place de la langue russe sont la conséquence directe de l'aura mythique acquise par la résistance patriotique des « Frères de la forêt ». L'Europe doit faire sa place aux tragédies d'après-guerre pour comprendre les passions secrètes qui l'anime encore. « L'Europe barbare » doit aussi être replacée dans une perspective plus vaste. Elle n'est qu'un des épisodes de la « guerre civile européenne » qui a commencé en 1914 ou en 1917 avec la révolution russe et qui ne s'est achevée qu'en 1989 avec la chute du mur de Berlin. Elle en est l'une des composantes tragiques.

Quelles leçons en tirer pour l'Europe d'aujourd'hui ?

L'historien doit toujours se montrer modeste pour le présent et l'avenir. Son champ d'action est le passé. On peut tout faire dire à l'histoire. Malgré tout, trois leçons peut-être. La première est la nécessité d'une quête apaisée de la réalité historique. Pour bâtir la « maison commune européenne », il n'est pas possible de mettre sous le boisseau des tragédies qui ont touché tant d'hommes. L'intérêt de ce livre est de montrer que tous, à un titre ou à un autre, ont été à la fois bourreaux et victimes. En Europe, nul n'est tout à fait innocent. L'esprit de réconciliation peut naître de cette culpabilité reconnue et partagée. Au contraire, le silence prolongé peut ouvrir la voie à de nouveaux affrontements. La tragédie yougoslave après la fin du communisme en est l'exemple le plus accablant. La deuxième leçon est l'ardent impératif de créer des institutions européennes fortes. La barbarie a prospéré sur le naufrage général des Etats et les administrations. La troisième, enfin, est une invitation à l'espérance. Après les horreurs de l'après-guerre, qui aurait parié sur une réconciliation germano-polonaise ? Elle est pourtant bien réelle. Malgré les tragédies, les peuples ont dépassé leurs blessures mutuelles. Les horreurs de « l'Europe barbare » nous disent que le pire n'est jamais sûr et que les capacités de résilience sont infinies. 

L'EUROPE BARBARE

Keith Lowe



Perrin
492 pages
25 €





© JOHN FOLEY/OPALE.

Le 7 juillet 1944, Georges Mandel est assassiné en forêt de Fontainebleau. Ministre de la III^e République, arrêté en 1940, acquitté au procès de Riom en 1942, déporté ensuite par les Allemands qui l'ont rapatrié le 4 juillet 1944, l'homme a été remis aux représentants du gouvernement Laval, puis tué par les miliciens qui devaient le conduire à Vichy. Un acte commis en représailles du meurtre de Philippe Henriot, secrétaire d'Etat à l'Information de Vichy, tué à Paris, le 28 juin 1944, par un groupe de résistants.

Depuis la Libération, cette version des faits est partout admise. Un partisan de la Résistance tué par les collaborateurs et un collaborateur tué par les résistants, quoi de plus logique au demeurant ?

Sauf que cette thèse n'a jamais reposé sur des preuves, et que rares sont les historiens qui ont rouvert le dossier. François Delpla s'y était essayé dans *Qui a tué Georges Mandel ?* (L'Archipel, 2008). Aujourd'hui, c'est Jean-Marc Berlière, assisté de François Le Goarant de Tromelin, qui reprend le sujet dans *Liaisons dangereuses. Miliciens, truands, résistants. Paris, 1944*.

Qu'a découvert Berlière ? Que le milicien Jean Mansuy, assassin présumé de Mandel, était chargé de la sécurité d'Henriot. Or il était absent lorsque celui-ci a été tué. Le même Mansuy, après la mort de Mandel, liquidera Pierre Démoulin, l'un des assassins d'Henriot. Et lui-même disparaîtra dans des conditions troubles. Le 26 août 1944, Paris venant d'être libéré, Mansuy se trouve en effet à l'hôtel de ville où arrive le général De Gaulle ! Identifié comme milicien, il est arrêté par des FFI, mais se défend en se présentant comme... résistant. Il est néanmoins exécuté, comme s'il fallait à tout prix empêcher qu'il ne parle, et son corps anonyme est déposé, nu, à l'Hôtel-Dieu.

Le milicien Mansuy, petit truand, souteneur et trafiquant du marché noir, menait en réalité double jeu en entretenant des rapports avec la Résistance, et sans doute triple jeu, puisqu'il était vraisemblablement un agent de la Gestapo. Selon Berlière, ce sont d'ailleurs les Allemands, et non les chefs de la milice, qui lui ont donné l'ordre de tuer Mandel. A partir de ce drame, le chercheur met en lumière tout un milieu interlope qui, en 1944, navigue entre résistance et collaboration, tout en ayant des intérêts communs

CINQUANTE NUANCES DE GRIS

La fréquentation des archives inexploitées de l'Occupation a permis à Jean-Marc Berlière de remettre en question bien des légendes.

Il éclaire aujourd'hui d'un nouveau jour l'assassinat de Georges Mandel.

ou rivaux dans l'univers du trafic, de la délinquance et de la prostitution. De quoi écorner quelques légendes...

Lauteur, il est vrai, n'en est pas à son coup d'essai. Agrégé d'histoire, professeur émérite à l'université de Bourgogne, Jean-Marc Berlière est un spécialiste de l'histoire des polices en France. Une passion qui lui est venue de manière paradoxale. En 1968, à 20 ans, il milite chez les anarchistes. Etudiant en histoire, il entreprend une maîtrise sur les grèves de 1919-1920 – mouvement social qui, en échouant, radicalisera une partie des grévistes et les orientera vers le parti communiste naissant. Afin de rédiger son mémoire, Berlière plonge dans les archives de la police et s'aperçoit qu'elles sont inexploitées. Quand vient le temps de sa thèse de doctorat, l'historien choisit de travailler sur la police de la III^e République. Devenu universitaire, il étend le sujet à l'Occupation et à la guerre d'Algérie, et publie sur la question des livres qui sont le fruit de centaines d'heures passées dans les archives.

Dans les années 1990, Jean-Marc Berlière rencontre Franck Liaigre, alors professeur dans l'enseignement secondaire, dans le cadre d'une enquête sur la police des années 1930 à 1950. Les deux hommes sympathisent et décident d'écrire ensemble.

En 2004, ils publient *Le Sang des communistes. Les bataillons de la jeunesse dans la lutte armée* (Fayard). L'ouvrage étudie les attentats commis par les communistes contre l'armée allemande, à l'été et l'automne de 1941, et la répression exercée par l'occupant.

Le sujet impose une remise en perspective. Berlière et Liaigre rappellent donc que le PCF avait approuvé, en août 1939, le pacte germano-soviétique, ce qui avait conduit le gouvernement français, alors dirigé par le radical Edouard Daladier, à prononcer sa dissolution et à poursuivre ses élus, ainsi qu'à interdire *L'Humanité*. Pendant la « drôle de guerre », Maurice Thorez, le secrétaire général du parti, déserte son régiment et rejoint l'URSS. Le PCF



REPRÉSAILLES A gauche : les obsèques nationales de Philippe Henriot à Notre-Dame de Paris, le 1^{er} juillet 1944. Il avait été abattu trois jours plus tôt par des résistants. A droite : Georges Mandel. Il sera assassiné en représailles, le 7 juillet 1944, sur ordre des Allemands.

clandestin, au même moment, lance des diatribes contre «*la guerre impérialiste*» et «*pour la paix*», sans un mot contre les Allemands. Dès le 20 juin 1940, six jours après l'entrée de la Wehrmacht dans Paris, les communistes négocient avec eux la réparation de *L'Humanité*. L'affaire échoue, mais le journal communiste, imprimé en secret, invite à fraterniser avec les soldats allemands et vitupère De Gaulle «*qui essaye de persuader le peuple de France qu'il doit poursuivre la guerre pour le compte des banquiers de la City*». Ce n'est qu'en 1941, quand le Reich attaque l'URSS, que la ligne du PCF vire à 180°. Les communistes entrent alors dans la Résistance, mais avec leurs méthodes et leurs organisations qui, jusqu'à la fin de la guerre, resteront jalousement autonomes.

C'est ici que Berlière et Liaigre apportent des éléments originaux, tirés des archives. En juin 1940, en appelant à s'entendre avec les Allemands, le PCF avait incité ses adhérents à œuvrer à visage découvert. Cela avait permis à la police française de repérer ses militants qui seraient arrêtés par centaines, en octobre 1940, lorsque Vichy lancerait la répression contre les communistes. En 1941, lorsque la direction du PCF opte pour la lutte armée contre l'occupant, ce sont des jeunes gens sans passé militant et sans expérience qui passent à l'action, pratiquant des attentats aveugles qui dépassent parfois la volonté de leurs dirigeants, tandis que les anciens militants, en prison depuis plusieurs mois, sont des victimes toutes désignées quand les Allemands exigent du gouvernement de Vichy qu'il lui livre des otages. Ce sera le cas de dix des vingt-sept fusillés de Châteaubriant. D'après Jean-Marc Berlière et Franck Liaigre, les militants communistes de base, au fond, ont été manipulés et sacrifiés par leur propre direction.

En 2007, les deux historiens reviennent à la charge en faisant paraître *Liquer les traîtres. La face cachée du PCF, 1941-1943* (Robert Laffont). L'ouvrage retrace l'histoire du « détachement Valmy », la police politique interne du PCF clandestin. Ce groupe, destiné à châtier les « traîtres » et les « renégats », organisa notamment, en 1941, l'assassinat de Marcel Gitton, ancien numéro trois du parti, un des rares hauts responsables communistes à avoir refusé, deux ans auparavant, le pacte germano-soviétique. Mort, il ne risquait plus de parler.

En 2008, Franck Liaigre publie de son côté, avec un autre historien, Sylvain Boulouque, *Les Listes noires du PCF* (Calmann-Lévy). Dans ce livre, les auteurs analysent les mécanismes d'autoépuration du PCF qui, dans la période étudiée, a exclu plus de 2 300 militants, qualifiés de «*provocateurs, escrocs et traîtres*».

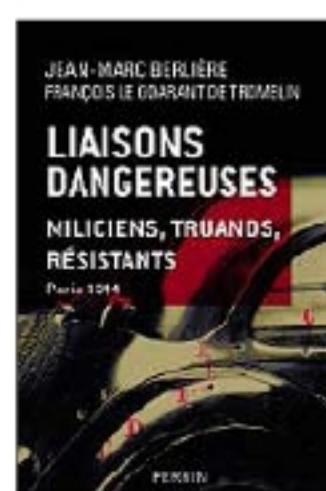
En 2009, Jean-Marc Berlière et Franck Liaigre bousculent de nouveau un tabou dans *L'Affaire Guy Môquet*, ouvrage au sous-titre explicite : *Enquête sur une mystification officielle* (Larousse). Môquet, rappellent-ils, jeune communiste fusillé par les Allemands en tant qu'otage, en octobre 1941, avait été arrêté par la police française, en octobre 1940, à un moment où le PCF soutenait sans sourciller le pacte germano-soviétique. Tout en s'inclinant devant le courage de Guy Môquet face à la mort, les deux historiens montrent par conséquent qu'il ne peut être considéré comme un résistant.

En 2012, enfin, Jean-Marc Berlière et Franck Liaigre publient *Ainsi finissent les salauds. Séquestrations et exécutions clandestines dans Paris libéré* (Robert Laffont). Une enquête sur l'Institut dentaire de l'avenue de Choisy, à Paris, prison secrète où plus de 200 personnes furent incarcérées et torturées, en août et septembre 1944, par des membres des FTP, la branche armée du parti communiste dans la Résistance.

Jean-Marc Berlière ne cherche pas par principe à discréditer qui que ce soit, pas même le parti communiste. Ce chercheur inlassable veut simplement établir la vérité des faits, et par là faire ressortir la complexité de l'Histoire. «*La Résistance ? Un idéal magnifique*, assure-t-il. *Mais derrière, il y a eu beaucoup d'affaires de sexe, d'argent et de pouvoir. Faire parler les archives de l'Occupation, c'est exhumer peu de blanc ou de noir, mais plutôt du gris dans toutes les nuances. Contrairement aux idées reçues sur la période, les héros n'étaient pas forcément des héros, les victimes pas forcément des salauds.*»

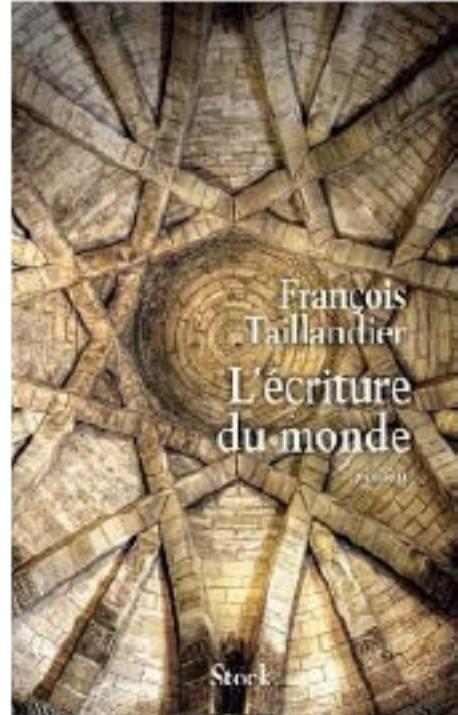
LIAISONS DANGEREUSES

Jean-Marc Berlière et François Le Goarant de Tromelin



Perrin
384 pages
23 €

Par Michel De Jaeghere, Albane Piot, Jean-Robert Pitte,
Jean-Louis Voisin, Philippe Maxence,
Isabelle Schmitz, Frédéric Valloire et Camille de La Motte



Les jours d'après

Dans *L'Écriture du monde*, François Taillandier fait revivre les siècles obscurs qui ont suivi l'effondrement de l'Empire romain d'Occident.



Comment faire jaillir la lumière quand il y a une éclipse? Maintenir la civilisation, la beauté, le goût du vrai, la culture en des temps obscurs, voués au choc des armes et à la barbarie? Telle est la préoccupation, l'angoisse qui anime les protagonistes du roman que François Taillandier vient de consacrer à l'exploration des siècles de fer qui suivirent la disparition de l'Empire romain d'Occident.

Cent cinquante ans à peine séparent la déposition de Romulus Augustule de l'entrée de Mahomet dans La Mecque, en 630 ap. J.-C. La période reste mal connue. Dans le sillage des travaux de Peter Brown sur l'Antiquité tardive, elle a fait l'objet, depuis quelques années, d'une réhabilitation ambiguë, tant la volonté de nier les décadences pour mettre sur un pied d'égalité les cultures peut parfois conduire à des lectures anachroniques. Les sources, lacunaires, ménagent ces vastes zones d'ombre qui ont été, de tout temps, propices aux controverses. Elles le sont également au roman historique. François Taillandier ne s'y est pas engouffré pour raconter, pourtant, des aventures imaginaires; on ne trouvera pas ici (ou à peine esquissées) de chevauchées, d'histoires d'amour, de cavalcades. Son récit serré, exigeant, est mis au service d'une ambition tout autre : celle de conduire une méditation sur les civilisations et sur l'histoire, le destin des empires et le rôle des œuvres de l'esprit.

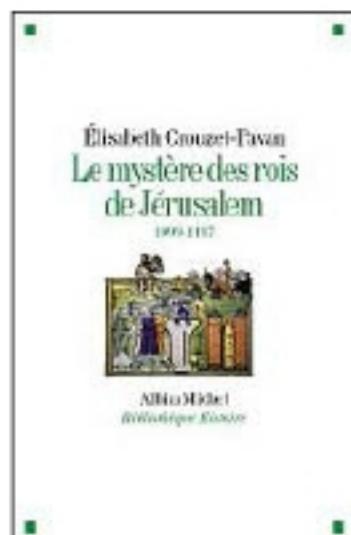
Dans les décombres de l'ancien monde, il fait revivre quelques-unes des figures qui ont tenté de maintenir la flamme de la connaissance et les bienfaits de la paix devant la montée des ténèbres. Latin de vieille souche, Cassiodore passe, à Ravenne, au service du roi ostrogoth Théodoric dans l'espoir de civiliser les Barbares, de leur faire adopter, prolonger les mœurs et la culture romaines. Ses entreprises seront anéanties par les jeux de pouvoir et par la guerre. Retiré de la vie politique, il consacrera ses dernières années à la fondation d'un étrange monastère, voué à la préservation, à la copie et à la transmission des manuscrits

porteurs de la culture antique. Tandis que Justinien lance depuis Constantinople une reconquête qui se révélera, elle aussi, éphémère, Benoît fonde sur le mont Cassin le couvent d'où rayonnera, aux siècles suivants, l'Europe monastique. Jeune princesse venue du Norique, Théolinda tente de transformer les principautés lombardes en un royaume d'Italie. A Rome, Grégoire le Grand étend à tout l'Occident chrétien

l'autorité du siège apostolique.

Servi par une écriture automnale, dont la mélancolie sourd de la seule musique, François Taillandier met en scène leurs tâtonnements dans les soubresauts d'un monde devenu chaotique. Le miracle est qu'à l'heure où l'autofiction, l'insignifiance marquent une grande partie de notre production littéraire, il parvient à faire de leurs débats intérieurs, de leurs déchirements intimes, l'essentiel de sa trame romanesque sans rien perdre de la tension dramatique. Qu'il réussit, par là, à donner une résonance étrangement actuelle aux épisodes de cette histoire lointaine, inconnue. Comment rester fidèle à sa patrie quand celle-ci paraît avoir irrémédiablement disparu? Quelle part faire aux difficultés du siècle, quand on a la promesse de la vie éternelle, quel crédit donner à la politique? Quelle place réservier à l'héritage de la sagesse profane quand le dernier mot revient à la Parole du Christ? Telles sont quelques-unes des questions que se posent les héros de ce roman méditatif. Il culmine avec les pages véritablement inspirées que François Taillandier consacre à la méditation de l'évêque d'Hispalis devant l'image du Bon Pasteur. Celle d'un chrétien en proie au doute, mais résolu à ne pas faire partager sa déception, sa solitude, à ne pas détruire en son prochain ce qui paraît mort en lui. «Ce n'est pas parce qu'un homme est dans l'ombre qu'il doit appeler l'ombre à couvrir toute la terre», dit-il. C'est résumer en une formule lapidaire le propos même de ce beau livre. *MDe*

L'Écriture du monde, par François Taillandier, Stock, 286 pages, 19 €.



Le Mystère des rois de Jérusalem Elisabeth Crouzet-Pavan

Ils ont porté la couronne des rois là où le Christ lui-même avait porté la couronne d'épines. Dans un livre précis, documenté, référencé, Elisabeth Crouzet-Pavan fait revivre le temps où Jérusalem était une terre chrétienne, depuis l'arrivée des croisés conduits par Godefroy de Bouillon en 1099 jusqu'à la prise de la ville par Saladin en 1187. En remettant dans leur contexte avec beaucoup de rigueur les sources dont on dispose, elle analyse le rôle et l'influence des chroniqueurs dans l'historiographie des croisades et peint un portrait nuancé de ces hommes hors du commun. AP

Albin Michel, 380 pages, 26 €.



Jeanne d'Arc en son siècle. Olivier Bouzy

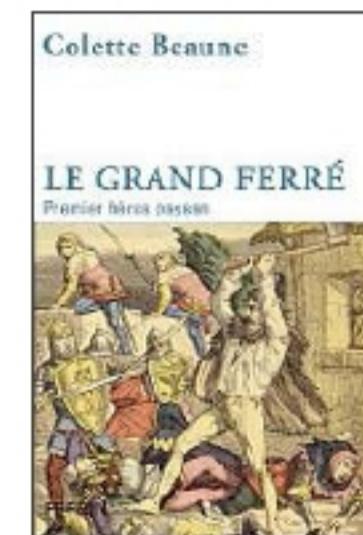
«Il faut cesser de considérer Jeanne d'Arc comme une apparition hors normes et regarder tout ce qui l'ancre dans son siècle.» C'est sur ce postulat que s'est fondé Olivier Bouzy pour envisager le cas de la Pucelle, en tentant

de se départir des légendes de la sainte de vitrail et des vues rétrospectives qui font fi de la complexité d'une époque. Docteur en histoire médiévale, le directeur scientifique du Centre Jeanne-d'Arc à Orléans analyse l'épopée tragique de la jeune fille de Domrémy. Il confronte ainsi à sa fine connaissance de la guerre de Cent Ans les 218 documents qui citent Jeanne d'Arc et les interprétations qu'ils susciteront jusqu'à aujourd'hui, en soulignant les contradictions ou les incohérences. Le personnage de Jeanne n'en sort pas démythifié mais plus humain, son histoire non moins extraordinaire mais moins merveilleuse, son procès non moins inique mais moins caricatural. Une enquête passionnante. IS

Fayard, 320 pages, 20 €.

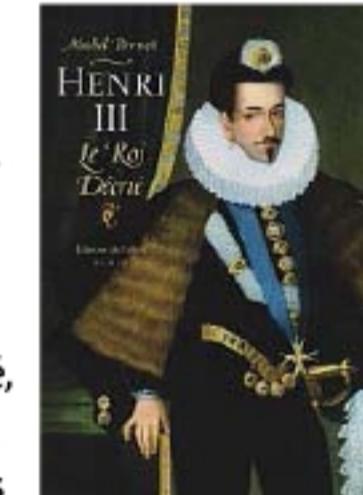
Le Grand Ferré. Colette Beaune

Le Grand Ferré fait partie de ces héros populaires dont l'histoire est transmise de génération en génération, chuchotée le soir au coin du feu par les anciens du village, que les enfants écoutent avec avidité. Au milieu du XIV^e siècle, cet hercule habité d'une force légendaire sauva son village des Anglais à deux reprises, maniant une hache si lourde «*qu'aucun homme ne pouvait la soulever au-delà de ses épaules à deux mains*». Puis, assoiffé par le combat, il but l'eau trop froide d'une fontaine, qui lui donna de la fièvre et le foudroya. «*Qui a fait boire le Grand Ferré?*» dit aujourd'hui le proverbe. L'image de ce défenseur des pauvres fut reprise maintes fois par les politiciens depuis la Révolution, et cet Obélix discret devint un symbole national. Colette Beaune restaure ici son identité première et en fait, comme Jeanne d'Arc, une «*force qui va, la voix de tous les obscurs, de tous les invisibles et de tous les anonymes*». CdLM Perrin, 396 pages, 23 €.



Henri III. Le roi décrié. Michel Pernot

Presque autant que l'entrée du bon roi Henri IV dans Paris, l'oisiveté d'Henri III entouré de ses mignons appartient à l'imagerie populaire. Retrouver la vérité de l'homme derrière cette piètre figure de roi débauché, telle est la mission que s'est donnée Michel Pernot dans ce livre novateur et inspiré. Henri III apparaît sous sa plume dans toute sa déconcertante personnalité : imbu de sa haute dignité, porté sur les tenues extravagantes, entouré d'une garde rapprochée de jeunes gens certes bien mis et parfumés dont les libelles protestants insinuèrent les pratiques homosexuelles, jamais prouvées, mais qui s'illustrèrent aussi sur les champs de bataille et dans les duels. Avec cela, le jeune Henri III se montre soucieux de ses devoirs de roi, désireux de rénover la noblesse et d'établir la paix civile. L'originale conclusion de l'historien est de voir en Henri III un souverain «*maniériste*», qui «*convoqua tous les arts au service du prestige monarchique*», et qui, en s'alliant à Henri de Navarre pour combattre la Ligue, se sacrifia pour consolider l'Etat et l'avenir de ses sujets. IS

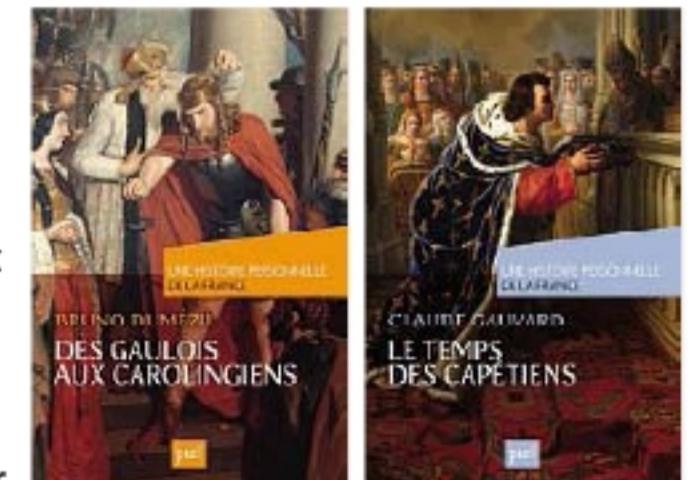


29
HISTOIRE

L'histoire de France à la hussarde

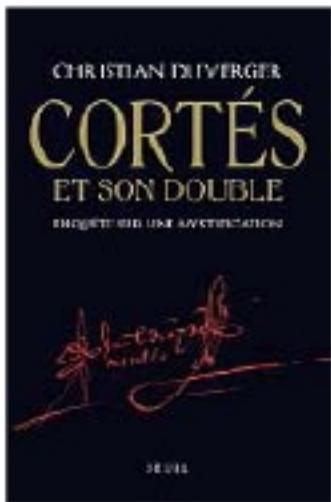
L'exercice est périlleux mais ne manque pas de panache : raconter l'histoire de France à la hussarde, s'appuyer sur une chronologie stricte, donner au récit une touche personnelle, emporter le simple curieux, être irréprochable pour le spécialiste ! Pari gagné, les deux premiers volumes de cette nouvelle histoire de France remplissent leur cahier des charges. Le premier souligne le legs de l'Antiquité en Gaule, dissipe les clichés sur l'époque mérovingienne, brosse un superbe tableau du système carolingien, «*un monde d'aristocrates n'attendant que la mort du vieux lion [Charlemagne] pour s'entre-déchirer*». Le second conduit du «*roi des Francs*», maître d'un peuple, au «*roi de France*», incarné dans un royaume enraciné dans une terre avec des «*frontières*» et où, selon l'adage qui court à partir de 1250, le roi est empereur chez lui. Entre-temps, une continuité dynastique qui s'inscrit dans les faits, le droit, la pierre et même dans l'écriture d'une histoire relatée avec virtuosité. JLV

Des Gaulois au Carolingiens, par Bruno Dumézil et *Le Temps des Capétiens*, par Claude Gauvard.



Puf, 230 pages et 194 pages, 14 € chacun.

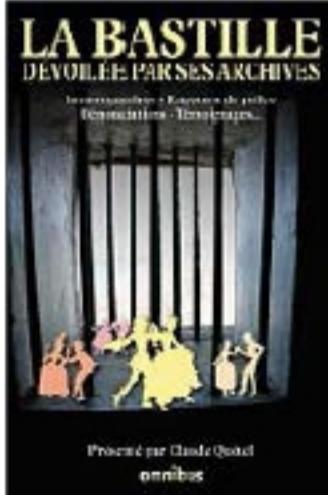




Cortés et son double. **Christian Duverger**

C'est un sommet de la littérature du Siècle d'or. *L'Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne*, publiée à Madrid en 1632, surpassé toutes les autres chroniques par son récit palpitant, «le bruit des batailles photographiées avec une précision parfois clinique», sa hauteur de vue. Historien et archéologue spécialiste du monde méso-américain, Christian Duverger se penche ici sur Bernal Díaz del Castillo, son auteur. Avec une hypothèse renversante : et si le chroniqueur soldat qui a décrit la conquête avec autant de souffle ne faisait qu'un avec le maître de l'expédition, soucieux de redorer son blason, des décennies après les faits ? Duverger relève plusieurs indices : homme du rang devenu proche de Cortés, Díaz del Castillo ne cesse de répéter qu'il est «*un sot sans culture*», mais cela ne l'empêche pas de semer ci et là des «*pépites d'érudition*», de mettre en perspective le discours de son capitaine sur Marius et Sylla; de rapporter par le menu les échanges entre Moctezuma et Cortés, de dire qu'il a assisté aux entretiens avec Charles Quint. L'hypothèse est séduisante, mais les preuves avancées peinent à remettre en cause la paternité de ce texte dont la Real Academia Española vient de publier, après vingt ans d'études, une superbe édition critique. Sans aucune allusion à l'hypothèse Cortés. *IS*

Editions du Seuil, 310 pages, 21 €.

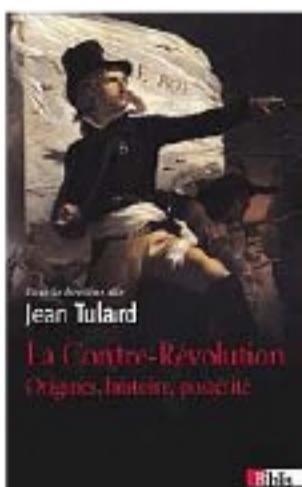


La Bastille dévoilée par ses archives. **Présenté par Claude Quétel**

Les archives de la Bastille avaient été rassemblées, au XVIII^e siècle, dans 21 volumes réunissant plus d'un siècle d'«ordres du Roi» et 54 recueils de courriers officiels relatifs aux procès de ceux qui y avaient été emprisonnés. Dispersées après le 14 Juillet, elles ont été patiemment reconstituées au XIX^e siècle. Auteur d'une histoire de la Bastille (2006) et d'une passionnante étude des lettres de cachet (2011), Claude Quétel nous en offre ici un florilège, assorti de précieuses notices explicatives. On y suit, au fil des jours, l'arrestation et le procès de Fouquet, les folies des convulsionnaires, les frasques de Lauzun.

On y croise le marquis de Sade et Voltaire, le cardinal de Rohan et le Masque de fer, des espions, des débauchés, des escrocs. Loin de toute sécheresse documentaire, l'anthologie paraît composer le plus formidable des romans épistolaire. *MDej*

Omnibus, 1044 pages, 29 €.



La Contre-Révolution

Sous la direction de Jean Tulard

La Révolution n'a pas trouvé devant elle que les Vendéens et les Chouans. Elle fut combattue aussi par des parlementaires, des intellectuels, des activistes. La Contre-Révolution eut sa presse, bientôt clandestine, ses réseaux, ses complots, ses compagnons de route. Jean Tulard s'est entouré des meilleurs spécialistes de la période – Jean-Paul Beraud, Guillaume de Bertier de Sauvigny, Jean-Christian Petitfils, Ghislain de Diesbach, André Cabanis, Yves Chiron – pour en décrire les composantes, les actions, les doctrines et brosser le tableau d'ensemble d'une nébuleuse qui devait accoucher de l'une des plus fécondes écoles de pensée des XIX^e et XX^e siècles. *MDej*

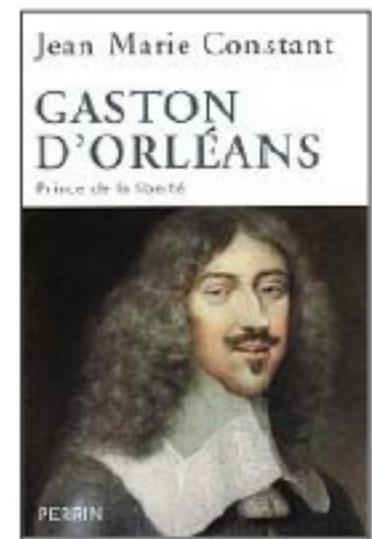
CNRS éditions, «Biblis», 534 pages, 12 €.

1812, la campagne de Russie.

Sous la direction de Marie-Pierre Rey et Thierry Lentz

Regroupant les contributions au colloque international sur la campagne de Russie, qui s'est tenu en avril dernier sous l'égide de la Fondation Napoléon, cette approche symphonique offre une vision éclairante de l'expédition impériale qui mena les troupes de Napoléon I^{er} jusqu'à Moscou, avant le tragique reflux qui a tant marqué les mémoires. Dans son introduction, Jean Tulard fait bien ressortir le caractère trompeur de l'année 1812, pendant laquelle l'Empereur peut se croire invincible alors que déjà son œuvre se lézarde et que la guerre se revêt des couleurs du nationalisme. S'il est impossible de donner un aperçu de la trentaine de contributions, soulignons celle de Thierry Lentz sur l'utilisation de la campagne de 1812 par Staline et par Hitler ou l'intéressante intervention de Natalia Griffon de Pleineville sur les Français au service de la Russie. Mais il s'agit là de quelques aperçus de cet ouvrage à plusieurs voix. *PM*

Perrin, 382 pages, 23,90 €.



Gaston d'Orléans.

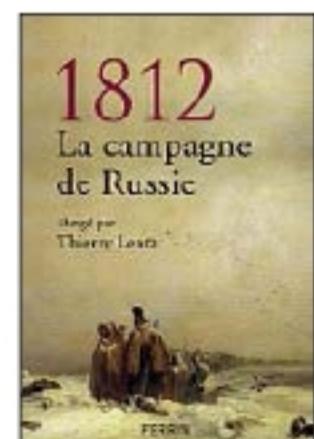
Prince de la liberté

Jean-Marie Constant

Grand oublié de

l'histoire, victime de la propagande adverse du cardinal de Retz et de la jalousie de son frère Louis XIII pour son naturel rieur, son intelligence et son panache, le fils préféré de Marie de Médicis fut toute sa vie tenu à l'écart du pouvoir. «*Il n'est pas moins respecté en France que s'il eût été roi*», écrivait pourtant Madame de Motteville, proche d'Anne d'Autriche. Dans cette passionnante biographie, Jean-Marie Constant remet en cause l'historiographie traditionnelle, qui a déprécié l'attitude brouillonne de Gaston d'Orléans et adopté le regard de Richelieu sur «*sa trop facile Altesse*». Président de la Société d'études du XVII^e siècle, l'historien voit au contraire dans sa destinée contrariée la marque de sa constante volonté de liberté, manifestée par son refus d'être un pion dans le jeu de sa mère ou un guerrier de second rang, et par l'expression de son attachement aux pouvoirs intermédiaires et au peuple, face à la monarchie absolue imposée par le cardinal rouge. *IS*

Perrin, 444 pages, 24 €.



LES 10^{ÈMES} JOURNÉES DE L'HISTOIRE DE L'EUROPE

HISTOIRE CULTURELLE DE L'EUROPE de l'an 1000 à nos jours

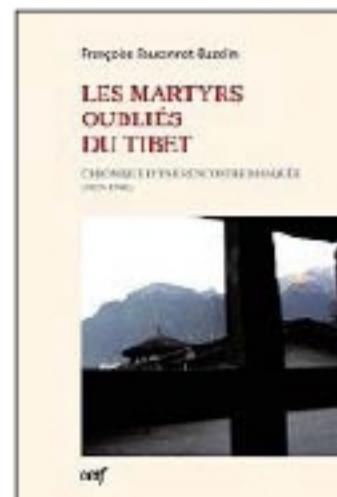
Les Martyrs oubliés du Tibet

Françoise Fauconnet-Buzelin

« Une carrière magnifique m'attend, et au bout de la carrière, le martyre peut-être! »

En 1848, les prêtres de la « mission Tibet » quittent la France pour aller « porter le flambeau de la foi à ces populations encore plongées dans l'ombre de la mort ». Installés peu à peu dans la région des Marches, sur un territoire à la frontière du Tibet qu'ils ont acquis à la Chine, les missionnaires subissent l'hostilité des lamas qui entendent conserver le système féodal qu'ils ont imposé à ces populations. Celles-ci optent en effet assez vite pour la foi chrétienne et la tutelle plus juste et plus humaine qui l'accompagne. Dans un Tibet loin de l'image tolérante, pacifiste et détachée de tous biens matériels qu'on lui prête en Occident, Françoise Fauconnet-Buzelin rend hommage à huit missionnaires français, qui, entre 1864 et 1940, furent assassinés par des moines tibétains. Leur abondante correspondance révèle leur existence quotidienne, les contingences temporelles dans lesquelles ils sont pris, leurs angoisses, leurs doutes, et leur persévérance jusqu'à la mort. *CdM*

Edition du Cerf, 656 pages, 47 €.



JEAN-PAUL
ARON

LE MANGEUR
DU XIX^{ÈME} SIÈCLE



Le Mangeur du XIX^{ÈME} siècle

Jean-Paul Aron

L'essai remarquable de Jean-Paul Aron, édité pour la première fois en 1973, reparaît enfin. L'auteur, prématûrement disparu en 1988, aura été l'un des meilleurs historiens de son époque. On retiendra en particulier son livre incisif intitulé *Les Modernes* qui éclaire et égratigne sans ménagement la vie intellectuelle et culturelle de la France dans les décennies de l'après-guerre, ses réelles innovations, mais aussi ses tics, ses modes, ses postures. Dans *Le Mangeur du XIX^{ÈME} siècle*, il met en scène les hommes et leur sensibilité, plutôt que les aliments, leur production et leur mise en œuvre culinaire comme dans la plupart des livres consacrés à l'histoire de l'alimentation ordinaire ou d'exception. C'est une histoire du goût dans laquelle les faits précis et même quantifiés sont replacés dans leur contexte social : des pages très vivantes qui se lisent avec gourmandise. *J-RP*

Les Belles Lettres, « Le Goût des idées », 346 pages, 14,50 €.

CENTRE MALESHERBES-SORBONNE - 75017 PARIS
vendredi 31 mai et samedi 1^{er} juin 2013 : 10H00 - 20H00



La leçon de Musique
François Boucher (attribué à)

Plus de 30 conférences d'Histoire,
d'Histoire de l'Art et d'Histoire de la Musique,
assurées par les plus grands historiens

PRIX DU LIVRE D'HISTOIRE DE L'EUROPE

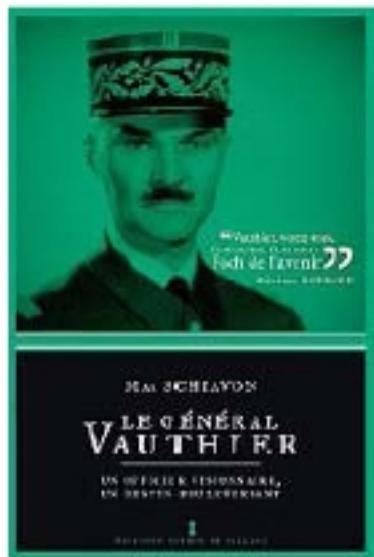
SALON EUROPÉEN DU LIVRE D'HISTOIRE

PROGRAMME DÉTAILLÉ SUR :

<http://association.histoire.free.fr>

INSCRIPTIONS : +33 (0)1 48 75 13 16

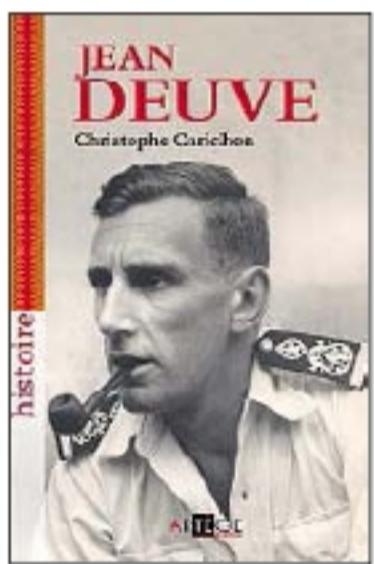




Le Général Vauthier. **Max Schiavon**

La destinée d'un génie peut être tragique. C'est de bout en bout le cas de celle du général Paul Vauthier (1885-1979) que Max Schiavon retrace dans cette biographie qui déstabilise bien des idées reçues. Officier d'artillerie, valeureux combattant de la Première Guerre mondiale, Paul Vauthier devrait être salué aujourd'hui comme un précurseur de l'aviation moderne et de son utilisation dans les conflits. Pourtant, après avoir connu les geôles allemandes, Vauthier subira l'épuration avant d'être réhabilité. Son crime ? Proche du maréchal Pétain avant guerre, il avait secoué le conformisme de trop de généraux, militant avec ardeur pour la naissance d'une aviation autonome et d'un commandement unique, faisant adhérer le vainqueur de Verdun à ses vues. Intègre et doté d'une prodigieuse force de travail, Paul Vauthier a eu le sort de tous les prophètes. Plutôt que de combattre le mal, on a préféré le faire taire, laissant aux Allemands le soin de mettre ses recommandations en pratique. Il était temps que cette figure réapparaisse dans le champ de l'histoire. **PM**

Pierre de Taillac, 298 pages, 25 €.



Jean Deuve. **Christophe Carichon**

Fils d'un officier de marine, issu d'une famille profondément catholique, Jean Deuve ne semblait pas prédestiné à jouer avec les secrets et la clandestinité au sein du SDECE (Service de documentation extérieure et de contre-espionnage). La folie hitlérienne a joué le rôle de détonateur, déviant l'existence du jeune homme vers l'engagement discret pour la France. C'est en 1944 que sa trajectoire bifurque définitivement. Parachuté en Indochine, derrière les lignes japonaises, il organise des maquis qui continueront ensuite la lutte contre le Viêt-minh. As

du renseignement, Deuve est mis à la disposition du Laos pour l'organisation de sa police et de la contre-subversion. Il quittera ce pays en 1964, un pistolet sur la tempe. Jeune historien talentueux, Christophe Carichon a voulu mettre la lumière sur cet homme de l'ombre, en montrant les ressorts profonds de son existence. Un pari réussi ! **PM**

Artège, 304 pages, 18,90 €.

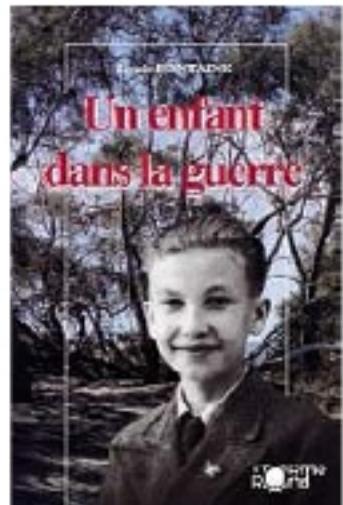


Algérie. Le vrai état des lieux. **Frédéric Pons**

Cinquante ans après son indépendance, l'Algérie va mal. Très mal ! Nous le savions, mais Frédéric Pons dresse la courbe de température et détaille avec précision les carences du malade. Ce faisant, il appelle l'Histoire à son chevet, racontant les premières heures de l'indépendance, des conflits entre les diverses factions du FLN et la victoire du clan Boumédiène en 1965 jusqu'à la révolte de 1988, l'apparition du FIS et la réaction de l'armée, toujours au pouvoir. L'Algérie a tout connu ou presque : la dictature socialiste qui l'a ruinée, la menace

islamiste qui a semé son champ de haine et le désespoir qui constitue l'horizon d'une nation pourtant jeune et pleine de ressources humaines et économiques. Son histoire depuis 1962 éclaire le drame de l'Algérie. On ne bâtit pas sur le mensonge. Comme l'écrit l'auteur, « *le système politique algérien né en 1962 est une structure de force intrinsèquement violente, incapable de se réformer car elle s'enracine dans la culture de la guerre de libération* ». A lire d'urgence ! **PM**

Calmann-Lévy, 420 pages, 20,90 €.

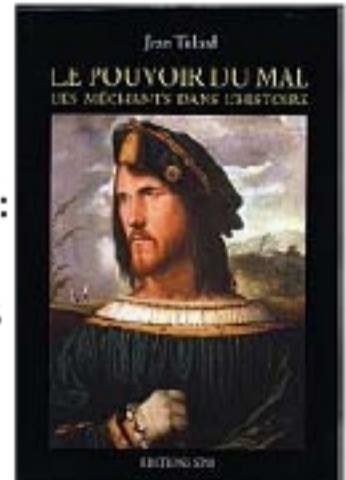


Un enfant dans la guerre

Louis Fontaine

Certains souvenirs en disent plus que de lourdes thèses. C'est le cas avec ceux de Louis Fontaine qui, après une existence bien remplie, s'efface devant l'enfant qu'il fut pendant la Seconde Guerre mondiale. Nostalgie ? Loin de repeindre en rose son adolescence qui éclot sous les bombes et dans le rationnement, évitant également de projeter rétrospectivement ses engagements d'adulte, l'auteur dessine une tranche de vie sous l'Occupation. Entre les Allemands présents dans la maison familiale, la crainte des bombardements, Louis trouve le temps de plonger dans le scoutisme clandestin, de se faufiler dans la Résistance et de voir l'espoir renaître avec l'entrée en guerre des Etats-Unis. Son père soutient De Gaulle, sa mère penche pour Pétain ; en Allemagne, le grand frère est prisonnier. Une famille française comme tant d'autres. A travers ce récit, elles revivent ici le temps de feuilleter ce talentueux album de souvenirs. **PM**

L'Orme Rond, 286 pages, 16 €.



Le Pouvoir du mal.

Les méchants dans l'Histoire

Jean Tulard

Pudeur ou goût de la provocation : Jean Tulard a toujours manifesté une tendresse particulière pour les mauvais sujets de l'Histoire. Sous la loupe de l'historien, ils offrent des aventures hautes en couleur, des natures plus contrastées que les héros et les saints de vitrail. De l'Antiquité à la mort de Staline, il en a sélectionné treize : parmi eux, Crassus le Romain, Vlad l'empaleur, César Borgia, Foucher et Talleyrand, Laurenti Beria, le policier de Staline... S'il raconte leur histoire sous la forme de dialogues de théâtre, tels qu'il les a écrits à l'origine pour une émission radiophonique sur France Inter, l'historien les introduit ici par une présentation historique qui restitue avec rigueur les faits et le contexte. Ces treize scènes à la fois amusantes et instructives font de ce recueil une lecture passionnante. **AP**

Editions SPM, 270 pages, 25 €.

L'AMÈRE PATRIE

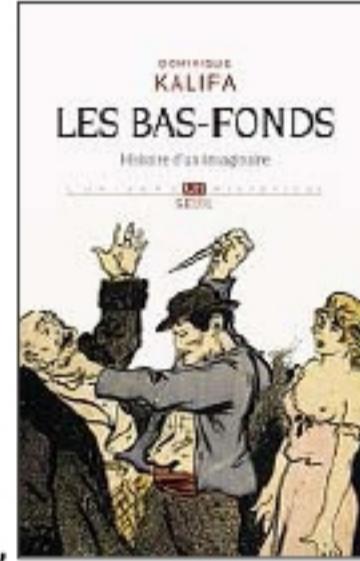
LE RETOUR DES FRANÇAIS D'ALGÉRIE

LE PORTRAIT D'UNE FRANCE PRISE ENTRE DEUX ÉPOQUES, FAISANT DANS LA DOULEUR LE DEUIL DE SON RÊVE DE GRANDEUR CIVILISATRICE.



Film © 2012 La Génoise de production. DVD © 2013 Éditions Montparnasse - France Télévisions Distribution. Tous droits réservés. • [Acheter](#)

Les Bas-fonds. Histoire d'un imaginaire. **Dominique Kalifa**
Pendant longtemps, « bas-fonds » et cours des miracles avaient été la chasse gardée de romanciers et d'écrivains, de Restif de la Bretonne à Francis Carco en passant par Victor Hugo et Eugène Sue. Vint le temps des historiens. Spécialiste du crime, de la police et de la presse au XIX^e siècle, Dominique Kalifa relève que l'expression les « bas-fonds » émerge dans son sens social en 1840 chez Balzac, chez un socialiste utopique et chez un policier. Très vite, elle se répand en France et dans les pays européens. Trois traits la définissent : misère, vice et crime. Or aucune de ces réalités n'est nouvelle. S'agit-il alors d'une construction culturelle née à la croisée de la littérature, de la philanthropie, du désir de réforme et de moralisation portée par les élites ? L'historien mène l'enquête. Sa conclusion ? Si le poids des réalités qui affleurent dans une société que bouleverse l'industrialisation n'est pas négligeable, la part de l'imaginaire l'emporte. Reste à expliquer sa nature, son origine, ses images, ses fantasmes et sa lente disparition durant la première moitié du XX^e siècle. Et là, l'historien plonge au cœur des angoisses de la société. **FV**
Seuil, « L'Univers historique », 396 pages, 25 €.



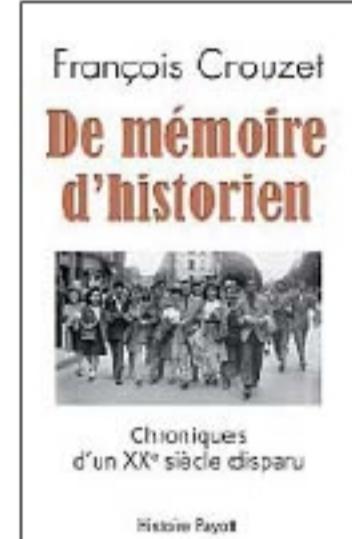
De mémoire d'historien

François Crouzet

Il y a des familles de militaires, de musiciens, d'avocats. Chez les Crouzet, on enseigne : trois générations de professeurs et, depuis 1918, dix-sept membres de cette famille se sont investis dans l'enseignement. François (1922-2010) est l'un d'entre eux.

Le parcours classique de l'excellent élève le conduit de Normale supérieure à la Sorbonne où il enseigna de 1970 à 1992 ; une thèse, brillante, sur l'économie britannique et le Blocus continental (1806-1813) lui ouvre les portes des universités anglaises et américaines où il fut plus connu et distingué qu'en France. Ses souvenirs reflètent le milieu, les pratiques et les préoccupations d'un historien de haut vol, chercheur et enseignant hors pair, qui traverse le XX^e siècle. De colloques en bibliothèques, d'Oxford à « l'enfer de Nanterre », jalonné de portraits de maîtres, de collègues et d'élèves, rythmé de publications et de conférences, son itinéraire a les charmes d'une époque disparue. **FV**

Payot, 320 pages, 23,50 €.



Chroniques d'un XX^e siècle disparu

Payot

Un retour sur l'histoire pour comprendre les enjeux politiques de l'époque, le déchirement des familles et leur douloureux retour en métropole.

Un film à base de témoignages (Pierre Nora, Paul Quilès, Alain Afflelou, Enrico Macias...) et d'images d'archives inédites.

Retrouvez-nous sur



DVD disponible sur

www.editionsmontparnasse.fr

Larmes d'albâtre

Le musée de Cluny expose le splendide cortège des pleurants du tombeau de Jean sans Peur, duc de Bourgogne.

Dans la pénombre d'une salle toute nue, toute simple, du musée de Cluny, une rampe en arc de cercle s'élève en un lent mouvement ascensionnel. Des pleurants, statuettes d'albâtre sculpté hautes d'une quarantaine de centimètres, la gravissent en procession, formant le cortège funèbre du prince défunt. D'ordinaire, ils habitent les arcatures gothiques de son tombeau, au musée des Beaux-Arts de Dijon. Le musée étant en rénovation, les pleurants ont été envoyés en tournée en Amérique, à Bruges et à Berlin avant de visiter Paris. Laïcs et chartreux suivent les clercs et l'évêque officiant, précédés de deux petits enfants de chœur. Chacun d'entre eux est un chef-d'œuvre de raffinement et de justesse, drapé dans les plis amples des vêtements et des manteaux ou chaperons de deuil que l'on fournissait alors aux laïcs qui participaient au cortège funèbre. La beauté des visages n'a d'égal que l'éloquence des expressions : chagrin, recueillement, sollicitude, sobre retenue, préoccupation distraite... L'ensemble offre un panel des dispositions d'âme que l'on peut

traverser lors de funérailles. Ces pleurants ont été sculptés par Jean de La Huerta et Antoine Le Moiturier pour le monument du duc de Bourgogne et de son épouse, Marguerite de Bavière, sur le modèle de celui de Philippe le Hardi, père de Jean sans Peur, et à la demande de leur fils Philippe le Bon en 1443. La mise en scène sobre, à la fois élégante et évocatrice, de l'exposition met parfaitement en valeur ces splendides exemples de la sculpture du XV^e siècle.

« Larmes d'albâtre. Les pleurants du tombeau de Jean sans Peur, duc de Bourgogne ». Musée de Cluny, jusqu'au 3 juin 2013. Tous les jours, sauf le mardi, de 9 h 15 à 17 h 45. Plein tarif : 8,50 € ; tarif réduit : 6,50 € ; gratuit pour les moins de 26 ans. www.musee-moyenage.fr

CATALOGUE DE L'EXPOSITION



*Les Pleurants
des tombeaux
des ducs
de Bourgogne*
Sophie Jugie
Editions Lannoo
128 pages 29,99 €

AFFLICTION

Ci-contre : pleurant du tombeau de Jean sans Peur et Marguerite de Bavière, par Jean de La Huerta et Antoine Le Moiturier, 1443-1470 (Dijon, musée des Beaux-Arts). Page de droite : vase *gui*, pour les céréales, VII^e-VI^e siècle av. J.-C.



De bon augure



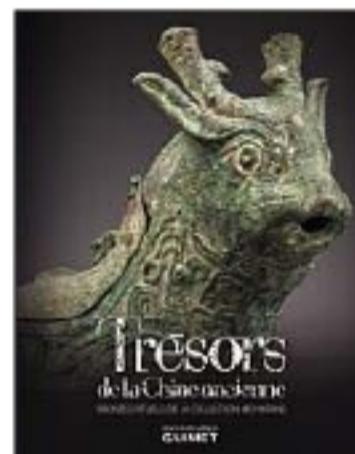
Pour la première fois, les bronzes de la collection Meiyintang sont exposés au musée Guimet.

Legendaire pour ses céramiques chinoises anciennes, la collection Meiyintang regroupe également un ensemble impressionnant de ces bronzes archaïques chinois dont la tradition, née quelque deux mille ans avant notre ère, a traversé l'histoire, se perpétuant jusque sous les Qing, la dernière dynastie impériale (1644-1911), qui les collectionnait et transcrivait leurs formes en porcelaines. Ces bronzes sont des récipients à la fonction exclusivement propitiatoire ou magique, des instruments servant aux rituels célébrés pour entrer en communication avec les esprits des ancêtres royaux et s'attirer leur puissance et leur protection. Leurs formes et leurs décors se sont précisés avec le temps, formant des catégories distinctes de vases à boissons fermentées ou à céréales, de verseuses, de bassins à eau, de coupes à libations... Les décors géométriques et animaliers, faisant intervenir un bestiaire fantastique, s'enrichissent parfois d'incrustations de malachite, turquoise, laque, cuivre, or ou argent. Le parcours de l'exposition, thématique, évoque le mobilier des autels, les banquets rituels sous la dynastie des Zhou (vers 1050-256 av. J.-C.), consacre une section à la guerre et au mobilier funéraire, au luxe de la cour. Plus qu'un

discours scientifique sur l'évolution des formes et l'histoire des bronzes archaïques chinois (le contexte de production des œuvres est très peu présenté), il veut révéler l'esthétique particulière à ces objets, leur beauté singulière et trop peu familière au plus grand nombre. Avec succès.

« Trésors de la Chine ancienne. Bronzes rituels de la collection Meiyintang ». Musée Guimet, jusqu'au 10 juin 2013. Tous les jours, sauf le mardi, de 10 heures à 18 heures. Plein tarif : 8 € ; tarif réduit : 6 € ; gratuit pour les moins de 18 ans. www.guimet.fr

CATALOGUE sous la direction d'Olivier de Bernon



Editions Mare et Martin
200 pages
29 €



La leçon italienne

Pour embellir et mettre au goût du jour sa résidence bellifontaine, François I^{er} fit appel aux plus grands maîtres italiens. Parmi eux, Giovan Battista di Jacopo (1494-1540), dit Rosso Fiorentino, « le Florentin roux », nommé responsable de la décoration des appartements et à qui l'on doit la somptueuse galerie François I^{er} du château de Fontainebleau. Ses lambris sculptés, ses fresques et ses stucs ont inspiré bon nombre d'œuvres : peintures, sculptures, arts décoratifs. Cette fécondité du chantier bellifontain y fait l'objet d'une grande exposition, à ne pas manquer!

« Le Roi et l'artiste. François I^{er} et Rosso Fiorentino ». Château de Fontainebleau, jusqu'au 24 juin 2013. Tous les jours, sauf le mardi, de 9 h 30 à 18 heures. Plein tarif : 11 € ; tarif réduit : 9 €. www.chateaudefontainebleau.fr

Et aussi

- « Napoléon et l'Europe ». Jusqu'au 14 juillet 2013. Musée de l'Armée, Hôtel national des Invalides, Paris. www.musee-armee.fr
- « De l'Allemagne, 1800-1939. De Friedrich à Beckmann ». Jusqu'au 24 juin 2013. Musée du Louvre, Paris. www.louvre.fr
- « Costumer le pouvoir. Opéra et cinéma ». Jusqu'au 20 mai 2013. Centre national du costume de scène, Moulins. www.cnccs.fr



Henri IV vous recommande l'armagnac

Depuis la Belle Epoque, la publicité s'est nourrie de l'histoire, l'utilisant pour la promotion de produits de consommation, mais en subissant également l'influence. Les affiches de la III^e République, reflétant le besoin d'identité nationale, mettent à l'honneur les héros nationaux : Vercingétorix, Louis XIV, ou Napoléon, qui vante des réfrigérateurs (*ci-contre*), allusion à la campagne de Russie. Transformant l'histoire en « arrêts sur images » cocasses, elles caricaturent Félix Faure, trop galant; Emile Loubet, trop mondain; Raymond Poincaré, trop rigide. Les choses changent après le traumatisme de la Grande Guerre, où l'on ne veut plus rire des personnalités de l'histoire, pour faire place à d'autres héros : sportifs, vedettes de cinéma, musiciens...

« L'histoire de France racontée par la publicité ». Bibliothèque Forney, jusqu'au 27 avril. Du mardi au samedi, de 13 heures à 19 heures. Plein tarif : 6 € ; tarif réduit : 4 €. Renseignements au 01 42 78 14 60.

Médecin de l'histoire



Philippe Charlier a su allier la science et l'histoire pour percer les secrets des restes anthropologiques de grandes figures historiques. Ce jeune médecin légiste vient d'authentifier le crâne d'Henri IV.

I n'a rien du docteur vieillissant des séries télévisées traînant son air las et un visage ridé à la morgue. Appelé à leur chevet en sa qualité de médecin légiste, Philippe Charlier a côtoyé nombre de «people» de l'histoire, d'Agnès Sorel à Richard Cœur de Lion. Sa mission : faire parler les cadavres. A seulement 35 ans, il est passé maître en la matière.

Grâce au travail de son équipe – sa «*dream team*» comme il l'appelle en souriant –, Henri IV a retrouvé sa tête. Rien n'était pourtant gagné car le royal chef avait disparu en octobre 1793, à la faveur de la confusion qui avait régné dans la nécropole royale de Saint-Denis lors de la profanation des sépultures par les révolutionnaires. Il y avait bien ce crâne, réapparu en 1919, à l'hôtel Drouot, où il avait été vendu trois francs. Mais était-ce la tête d'Henri IV? Son acquéreur, Joseph Emile Bourdais, en était convaincu. Jeune, il avait appris au détour d'un article qu'une oreille manquait à la momie du roi et qu'elle était couverte d'une couleur bleue. Autant de détails qui l'avaient frappé lorsqu'il avait aperçu le crâne lors d'une vente aux enchères. Seulement, personne ne l'avait cru. A sa mort, sa sœur hérita de la relique et la revendit aux Bellanger, un couple féru d'histoire, qui la confia, des décennies plus tard, en 2010, au journaliste Stéphane Gabet.

C'est à ce moment que Philippe Charlier et son équipe entrent en scène. Peu à peu

les preuves scientifiques s'accumulent. Il y a cette cicatrice osseuse au maxillaire supérieur : or, Henri IV a échappé de peu, en 1594, à une tentative d'assassinat qui lui avait laissé une vilaine cicatrice à la lèvre. Et la lésion cutanée sur l'aile droite du nez, un «poireau» visible sur des portraits et sur les masques mortuaires du roi. Mais la confirmation finale est apportée par les analyses ADN. Fin 2012, les scientifiques font des recoupements avec des résidus de sang de Louis XVI, contenus au fond d'une gourde espagnole qui aurait renfermé un mouchoir imbibé du sang du monarque le 21 janvier 1793. Il apparaît alors que les deux hommes ont un profil génétique commun induisant un lien patrilinéaire. L'ensemble des vingt-trois arguments médico-historiques réunis concordent. Le roi a donc bel et bien retrouvé sa tête. Philippe Charlier peut retrouver de son

BONES Dernière authentification au palmarès de Philippe Charlier (ci-contre) : le crâne d'Henri IV (en haut, la reconstitution faciale qui en a été faite). Page de droite : le médecin légiste observant des radiographies de l'urne funéraire d'Agnès Sorel, morte en 1450. Les analyses effectuées lui permirent d'affirmer que la maîtresse de Charles VII avait été empoisonnée au mercure.





côté ses patients du CHU de Garches, ses étudiants de la faculté de médecine de Paris Ouest, où il est maître de conférence, et de nouvelles enquêtes.

Car l'histoire et la science sont ses deux amours – après sa femme et ses deux fils. C'est dans la maison familiale de Seine-et-Marne qu'il a appris à aimer la première, en écoutant sa mère lui lire les contes et légendes de pays étrangers. A 7 ans, il découvre les vestiges de Pompéi et d'Herculaneum et, surtout, ces corps surpris par la mort. «*Je sentais qu'ils renfermaient une masse d'informations et qu'on pouvait les faire parler.*»

Quant aux squelettes, ils sont entrés très tôt dans sa vie, à commencer par celui d'une taupe découvert dans le sous-sol du jardin familial.

Il a à peine 10 ans lorsqu'on lui confie son premier reste humain, alors qu'il participe à des fouilles dans une nécropole mérovingienne. C'est un crâne. «*J'ai adoré!*» se souvient-il.

S'il ne s'est pas orienté vers la seule archéologie, c'est autant par «*atavisme familial*», plaisante-t-il, que par soif d'apprendre. Avec un père et une sœur médecins ainsi qu'une mère pharmacienne, il est manifeste que le terrain était favorable aux sciences. Sans compter qu'il aurait fallu renoncer à l'une ou l'autre matière. Bien trop frustrant. A l'Ecole pratique des hautes études, il suit donc un double cursus d'anthropologie et de biologie et, en

parallèle, fait ses études de médecine à la faculté de Paris-VII. Il étudie l'anatomopathologie – c'est-à-dire les anomalies causées par les maladies – à l'Université Lille-2 et se spécialise en médecine légale.

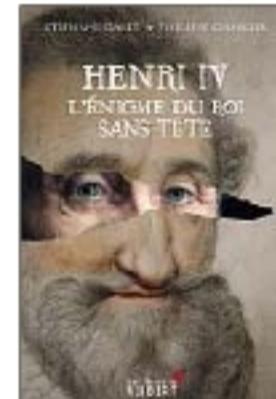
Son premier patient historique sera Agnès Sorel, favorite de Charles VII, morte brusquement à Jumièges en 1450. En 2004, Philippe Charlier, interne au CHU de Lille, se voit confier l'étude de ses restes et découvre qu'elle a succombé à une intoxication aiguë au mercure. Fin 2012, c'est le cœur de Richard Cœur de Lion qui passe sous son microscope. Cette fois, pas de problème d'identification : l'urne qui contenait les restes a été retrouvée scellée dans la cathédrale de Rouen, en 1838, par Achille Deville et portait l'inscription : «*Ci-gît le cœur de Richard, roi des Anglais.*» Ce qu'ont révélé les analyses, par contre, ce sont des traces de myrte, de menthe, de marguerite ou encore d'encens. Cette technique d'embaumement, qui serait inspirée des textes bibliques, est une prouesse technique. Un moyen de conservation essentiel pour permettre le voyage du cœur de Châlus, où est mort Richard I^{er}, à Rouen.

Au fil des enquêtes Philippe Charlier a gagné de nombreux surnoms, dont celui d'Indiana Jones des cimetières. Les pieds sur terre et les yeux rivés à son microscope, il continue sa quête. Son prochain patient serait un certain duc de Bedford, celui-là même qui contribua à envoyer au bûcher Jeanne d'Arc.

POUR ALLER PLUS LOIN

Henri IV. L'énigme du roi sans tête, de Stéphane Gabet et Philippe Charlier, La Librairie Vuibert, 160 pages, 16,90 €.

Le Mystère de la tête d'Henri IV, DVD, RMN/Grand Palais, 72 minutes, 22 €. Réalisé par Stéphane Gabet et Pierre Belet en 2010, ce documentaire dévoile les méandres de l'enquête, et l'histoire extraordinaire de cette tête qui, après six mois de recherche, a pu être identifiée comme étant celle d'Henri IV.



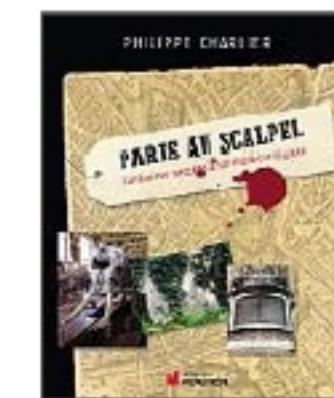
FAUSSES RELIQUES

Les analyses réservent parfois bien des surprises. Ainsi, travaillant sur des reliques supposées de Jeanne d'Arc, Philippe Charlier a découvert qu'il s'agissait en fait de « faux », fabriqués par un apothicaire à grand renfort de bouts de momies égyptiennes, de restes humains et de restes de chat !

PARIS AU SCALPEL

Arrondissement par arrondissement, la capitale se découvre, à travers le regard du médecin légiste qui a relevé, au fil de ses promenades, les détails insolites historiques, archéologiques, scientifiques, qui jalonnent les rues.

Paris au scalpel. Itinéraires secrets d'un médecin légiste, de Philippe Charlier, Le Rocher, 136 pages, 20 €.





ARCHÉOLOGIE

Par Marie Zawisza

Accusé Richard III, Levez-vous!

Le squelette de Richard III a été retrouvé et identifié. Les Anglais tiennent donc ce roi à la réputation sanguinaire, l'un des plus haïs de leur histoire. Une occasion d'examiner ses chefs d'inculpation...

Deux enfants pâles, enlacés sur un lit à baldaquin, dans la pénombre d'une chambre de la Tour de Londres. Leur père, Edouard IV roi d'Angleterre, vient de mourir. Un chien scrute la porte, sous laquelle apparaît un filet de lumière, brisé par ce que l'on devine le pied de leur bourreau sur le point d'entrer. C'est ainsi que le peintre Paul Delaroche a imaginé, au XIX^e siècle, les derniers instants des deux princes, dont la légende veut qu'ils aient été tués sur ordre de leur oncle Richard III, devenu roi à la place de l'aîné. Le corps de ce monarque, tombé au champ d'honneur en 1485, avait été exhumé, sous un parking de Leicester, en août 2012.

On le pensait disparu, jeté dans une rivière. «*Mais en 2004, raconte John Ashdown-Hill, l'historien qui est à l'origine de la découverte, je me suis aperçu en examinant les archives nationales que cette légende était née au XVII^e siècle : un cartographe avait confondu le prieuré des franciscains où Richard III avait été enterré, et qui avait alors été transformé en habitation, avec celui des dominicains, où il n'y avait aucune trace de sa sépulture.*» Le chercheur se rend dès lors sur le site de l'ancien monastère devenu un parking. En 2012, les fouilles, dirigées par l'université de Leicester en collaboration avec la ville et la Richard III Society, sont enfin autorisées. Le corps est aussitôt retrouvé. Déformé par une scoliose,



LE ROI BOSSU En haut, à gauche : Richard III (1452-1485), anonyme, vers 1485 (Londres, National Portrait Gallery).

Ci-dessus : reconstitution du visage du souverain anglais à partir de son crâne (à gauche) découvert en 2012. Le squelette (page de droite) du roi qu'on disait bossu présente effectivement une scoliose.

le squelette correspond aux descriptions de ce roi qu'on disait bossu. Les analyses ADN, réalisées début 2013 grâce à deux descendants d'Anne d'York, sœur de Richard III, viennent de confirmer son identité.

Avec son nez aquilin, son menton proéminent, le visage reconstitué à partir du crâne exhumé correspond d'ailleurs à celui des portraits du roi. Le crâne présente en outre des blessures témoignant d'une mort au combat. Richard III périt en effet à 32 ans lors de la bataille de Bosworth, qui mit fin à la guerre des Deux-Roses, opposant depuis trente ans deux branches des Plantagenêts : les York, dont l'emblème était une rose blanche, et les Lancastres, représentés par une rose rouge et auxquels était apparenté Henri

Tudor. Petit-fils (né d'un second mariage) de Catherine de Valois, mère du roi (Lancastre) Henri VI, ce dernier avait levé des troupes françaises et galloises pour ravir la couronne à Richard III. «*Lors de la bataille, Richard aperçut Henri Tudor brandissant l'étendard royal. Pris d'un accès de rage, il l'attaqua en personne*», s'étonne encore John Ashdown-Hill, auteur de *The Last Days of Richard III* (les



derniers jours de Richard III). «Son cheval est aussitôt tué. Il perd son casque. Un premier coup l'assomme, un second l'achève», poursuit l'historien. Henri Tudor monte alors sur le trône, sous le nom d'Henri VII.

Pour asseoir une légitimité contestable (lui-même ne descendait nullement des Plantagenêts), il s'attache à noircir son prédécesseur en le présentant comme un usurpateur. William Shakespeare se fera le relais de cette vision des événements. Dans sa pièce *Richard III*, il met en scène un tyran sanguinaire, assassin de ses neveux héritiers du trône, et un lâche qui, avant de mourir, supplie : «*Un cheval! Mon royaume pour un cheval!*» Une version partielle de l'histoire que retiendront les Anglais.

Pourtant, le sort des deux fils d'Edouard IV reste controversé. Aucun document n'établit leur mort. Et le mobile même de leur prétendu assassinat paraît obscur. Certes, à la mort du roi, en 1483, le sceptre royal aurait dû revenir à son fils aîné. Mais l'évêque de

Bath et de Wells démontra que cet héritier était lui-même illégitime : Edouard IV avait en effet contracté un mariage secret avec une première femme, Eleonore Talbot, vivante au moment de son union avec Elisabeth Woodville, mère des princes – qui s'était également déroulée dans le secret avant d'être rendue officielle. Cette révélation avait conduit Richard III, frère cadet d'Edouard IV auquel il s'était toujours montré fidèle, à monter sur le trône.

Pourquoi donc Richard III, fort d'un acte officiel du Parlement, aurait-il eu besoin de tuer ses neveux ? «*Je me l'explique d'autant moins que s'il les considérait comme une menace, il aurait dû exposer leurs dépouilles. Sans cela, n'importe qui aurait pu se présenter sous leur identité*», insiste John Ashdown-Hill, membre de la Richard III Society, qui tente de réhabiliter ce roi honni. Les a-t-il simplement éloignés de la Cour ? Peut-être. Avec la découverte de son corps, son procès est à nouveau ouvert.

TÉLÉVISION

Léonard, la Vierge et sainte Anne

A l'occasion d'une soirée consacrée à Léonard de Vinci, la chaîne Histoire rediffuse l'émission de l'excellente collection « Palettes » consacrée à la *Vierge à l'Enfant avec sainte Anne*, tableau conservé au Louvre. Suivant le principe de la collection, elle analyse cette œuvre magnifique et son histoire, comme une enquête policière, avec beaucoup de finesse et de rigueur scientifique.

Chaîne Histoire, samedi 6 avril, 21 h 30.

Sous le manteau

Lors de la capitulation de la France en 1940, 5 000 officiers français furent envoyés en captivité dans l'Oflag XVII-A, en Autriche. Grâce aux colis de la Croix-Rouge, ils parvinrent à se faire envoyer une caméra, et, à l'insu de leurs gardiens, à tourner un film mettant en scène leur captivité, et leurs tentatives d'évasion. Ce film, intitulé *Sous le manteau*, qui a inspiré *La Grande Evasion*, de John Sturges, a été restauré. Il est ici commenté par d'anciens officiers. Passionnant !

France 5, *Oflag XVII-A, tournage clandestin derrière les barbelés*, dimanche 31 mars, 22 heures.

39

HISTOIRE

Chine le nouvel empire

Un documentaire qui étudie un siècle et demi d'histoire de la Chine, depuis la guerre de l'opium, en 1839, jusqu'à aujourd'hui, en se basant sur les témoignages de citoyens chinois, intellectuels, politiques ou ouvriers. Un travail qui aide à comprendre la Chine d'aujourd'hui.

Arte, mardi 30 avril, 20 h 50.

Royaumes perdus d'Afrique

L'histoire de l'Afrique est largement méconnue. Le professeur Augustus (Gus) Casely-Hayford, historien de l'art britannique, fait revivre celle de certains royaumes oubliés, en revenant sur les lieux où ils se sont déployés.

Chaîne Histoire, *Le Royaume zoulou*, mercredi 10 avril, 13 h 25 ; *Le Royaume berbère marocain*, mercredi 10 avril, 14 h 25 ; *Le Royaume d'Asante*, jeudi 11 avril, 13 h 25 ; *Les Royaumes du Bunyoro et du Buganda*, jeudi 11 avril, 14 h 25.

ARGUMENT

Eté 1918. Le régime soviétique se sent menacé par l'intervention alliée aux côtés des Blancs. Lénine décide de se rapprocher des Allemands avec qui il vient de signer le traité de Brest-Litovsk. Les socialistes-révolutionnaires de gauche s'insurgent contre ce deuxième «coup de poignard dans le dos du prolétariat allemand». Pour que reprenne la guerre révolutionnaire, ils assassinent le comte Mirbach, ambassadeur du Kaiser à Moscou, et exigent l'exécution de la famille impériale détenue à Ekaterinbourg. Ainsi Guillaume II ne pourra pas ne pas réagir à la mort de l'impératrice et de ses filles, ses proches parents.

Bolcheviks et agents du Kaiser gèrent alors l'exfiltration des «dames allemandes» et leur échange avec le spartakiste Liebknecht, alors détenu à Berlin.

1 «Douteux», «peu plausible», «absence de preuves», juge Frédéric Rouvillois dans son article.

Pourtant des documents inédits, accessibles depuis la perestroïka, témoignent que Tchitcherine, le commissaire du peuple aux Affaires étrangères, et Karl Radek ont obtenu cette «compensation» – la libération de Liebknecht.

A Kurt Riezler, conseiller à l'ambassade d'Allemagne, Radek explique : «Si on s'attache aux dames de la famille impériale qui sont de sang allemand, on envisagera un départ libératoire.»

D'autres documents montrent que l'accord fut suivi d'effet – ce qui sera confirmé en mai 1989 par l'ambassadeur de Russie en Allemagne.

2 «Impossible ce silence sur une aussi longue période», écrit Frédéric Rouvillois. Il n'y a pas eu «silence» à l'origine : en 1918, 1920 et 1922, Tchitcherine, Radek, Zinoviev et Litvinov, qui ont géré l'exfiltration de la famille Romanov, ont affirmé, notamment à la conférence de Gênes, que les filles du tsar exécuté étaient vivantes. Entre-temps, les Blancs affirmaient au contraire qu'elles avaient toutes été

COURRIER
Une lettre de Marc Ferro

L'historien répond ici à Frédéric Rouvillois, qui dans le précédent numéro du *Figaro Histoire* a fait une analyse critique de son dernier ouvrage, *La Vérité sur la tragédie des Romanov*. Marc Ferro y soutient que la tsarine et ses quatre filles ont survécu au massacre de la famille impériale perpétré dans la maison Ipatiev en juillet 1918.

assassinées. Et puis en 1924 et 1926 paraissent deux livres, un Rouge et un Blanc, qui proclament que toute la famille a été exécutée à Ekaterinbourg. Comment expliquer cette soudaine unanimité ? Il est intolérable aux Blancs et à leurs héritiers de reconnaître que la femme et les enfants du tsar ont été sauvés par «l'alliance infâme des bolcheviks et des Allemands».

Il est également intolérable aux Rouges et à leurs héritiers de reconnaître que, pour sauvegarder le pouvoir de son parti, Lénine ait trahi la révolution européenne et traité avec l'impérialisme allemand. Mieux vaut admettre qu'on a tué tous les Romanov, à l'exemple de la «grande Révolution française».

3 Honte à l'auteur, juge le censeur, d'avoir écrit que les princesses étaient demeurées cachées après leur libération. C'est oublier qu'après la mort du tsar, les bolcheviks ont exécuté d'autres Romanov. C'est oublier surtout que Guillaume II a abdiqué en novembre 1918. Tout au plus, depuis son exil aux Pays-Bas, aide-t-il financièrement Olga, sa filleule. Les grandes-duchesses sont demeurées tapies dans des territoires contrôlés par les nazis et le fascisme italien. Ne seraient-elles pas apparues, après 1945, comme des protégées de ce régime ?

Elles ont ensuite cherché refuge auprès de Marie de Roumanie, de la cour d'Espagne puis du pape Benoît XV. Cyrille Romanov, héritier autoproclamé, fit savoir qu'elles sont «indésirables» à la cour d'Angleterre.

4 «Anastasia a été désavouée par tous ses proches à l'exception de quelques vagues connaissances.»

Faux. Côté russe, elle a été reconnue par ses tantes Olga et Zenia, et soutenue par le grand-duc André. Côté allemand, sa tante Irène de Prusse l'a reconnue avant de la désavouer, peut-être parce que sa fuite et sa grossesse déshonoraient la famille impériale. La ballerine Kchessinskaia, l'ancienne maîtresse de Nicolas II, ainsi que les enfants du docteur Botkine, assassiné à Ekaterinbourg, ont également écrit qu'il s'agissait bien d'Anastasia Romanov.

5 Le testament de Marie retrouvé chez le notaire d'Alexis de Durazzo, «rédigé d'une écriture pataude peut aussi avoir été écrit par sa femme de chambre», ironise Frédéric Rouvillois.

Une femme de chambre russe qui écrivait en français alors que Marie avait un précepteur suisse et francophone ? Je n'ignore rien des escroqueries d'Alexis de Durazzo, né Alexis Brimeyer. Mais j'ai pu juger lors de notre rencontre que ce qu'il disait sur cette affaire pouvait avoir un fond de vérité.

6 Quant au journal d'Olga que je n'ai «même pas feuilleté», la loyauté m'a invitée à laisser Marie Stravlo, qui l'a trouvé, en parler la première. Il suffisait d'observer que si ce journal a bien été écrit en 1954 par Olga, c'est que celle-ci n'est pas morte en 1918. Ce que mon livre a voulu démontrer. La logique, et une simple question de principe, cher collègue.

«Ferro, la contre-enquête», *Le Figaro Histoire* n° 6 (février-mars 2013).



LE PIMENT VOYAGEUR

Apprécié tant pour ses qualités gustatives que pour ses vertus médicinales, le piment, venu d'Amérique, a conquis le monde.

Les aliments sont des migrants au long cours qui jalonnent l'histoire de l'humanité dans ses pérégrinations terrestres. L'un d'entre eux a rencontré un grand succès sur tous les continents, le piment, magnifique exhausteur de goût, stimulant digestif, antiseptique et donc conservateur d'autres aliments végétaux et animaux, grâce à la capsaïcine, l'alcaloïde qu'il contient. Avec ses 40 espèces et ses 300 variétés, il appartient au genre *Capsicum*, de la famille des solanacées, celle de la tomate et du tabac, tous deux partis aussi d'Amérique. Cultivé depuis plusieurs millénaires avant notre ère au Pérou et au Mexique, sans doute même avant le maïs, le *chili*, comme il est nommé par les peuples nahuatl, fascine par le rouge sang de sa chair, par le feu qu'il allume en bouche, par ses vertus médicinales.

Dès son arrivée sur les rives du Nouveau Monde, Christophe Colomb le découvre et s'enthousiasme pour lui, car il comprend très vite qu'il peut remplacer le poivre venu d'Asie du Sud et qui vaut encore de l'or en Europe à cette époque. Le latin *pigmentum* qui désigne ses propriétés colorantes passe en espagnol (*pimiento*), en portugais (*pimento*) et en français, tandis que les Italiens et les Anglo-Saxons choisissent un autre mot latin, *piper*, le poivre (*peperone, pepper*). La Méditerranée est vite gagnée grâce aux

Juifs chassés de la péninsule Ibérique et l'adopte avec passion, comme elle le fera aussi de la tomate. Les Turcs, conquis, l'introduisent dans les Balkans et en Hongrie. Le paprika sous toutes ses formes, frais ou en poudre, devient consubstantiel à l'identité hongroise. Ce sont les Portugais qui l'importent ensuite aux Açores, puis en Guinée et en Angola. De là, ils l'introduisent en Inde, via Goa, puis dans toute l'Asie. En Extrême-Orient, son succès est très variable d'un pays à l'autre, voire d'une province à l'autre, comme c'est le cas en Chine. Un pays comme le Japon en fait un usage très modéré. Il assaisonne, mêle à d'autres condiments, comme à Kyoto dans le fameux *shichimi togarashi*, le «sept épices» si raffiné. Mais c'est en Corée qu'il

rencontre le plus grand succès. Les légumes salés et fermentés sont la seule source traditionnelle de vitamines pendant les hivers très froids de la péninsule. L'arrivée du piment permet d'économiser le sel : ainsi naît l'étonnant plat national qu'est le *kimchi*, une choucroute à l'ail fortement relevée au piment rouge.



LA PIPERADE BASQUE

Le Pays basque est la première région de France à avoir adopté le piment, comme par ailleurs le chocolat, grâce aux Juifs exilés d'Espagne. La piperade est une recette très populaire aux multiples variantes.

Faire revenir dans une cocotte des oignons dans de la graisse de canard ou de l'huile. Ajouter ensuite les piments verts épépinés et coupés. Lorsqu'ils sont attendris, ajouter des tomates épépinées et concassées et de l'ail. Cuire à feu doux 30 minutes. Au dernier moment, casser des œufs et brouiller le tout. Assaisonner de sel et de poudre de piment d'Espelette, désormais AOP. On peut servir avec de la ventrèche ou du jambon poêlé.

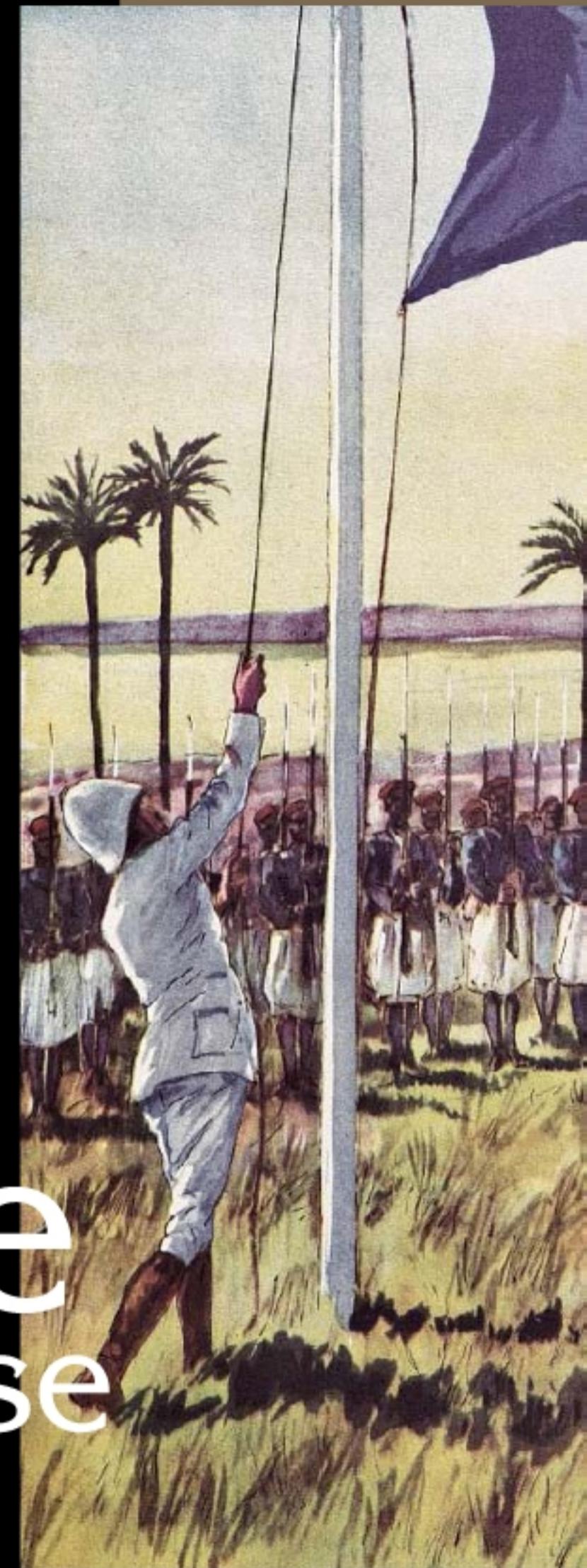
EN COUVERTURE

© GUIZIOU FRANCK/HEMIS.FR. © WWW.BRIDGEMANART.COM. © RUE DES ARCHIVES/RDA. © ADOGPHOTOS.

44 À LA CONQUÊTE DE L'AFRIQUE NOIRE

LES RAISONS PHILOSOPHIQUES ET POLITIQUES,
ET LES MOTIFS CIRCONSTANCIELS QUI ONT
POUSSÉ LA FRANCE À COLONISER LES RÉGIONS
DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE.

Quand l'Afrique était française



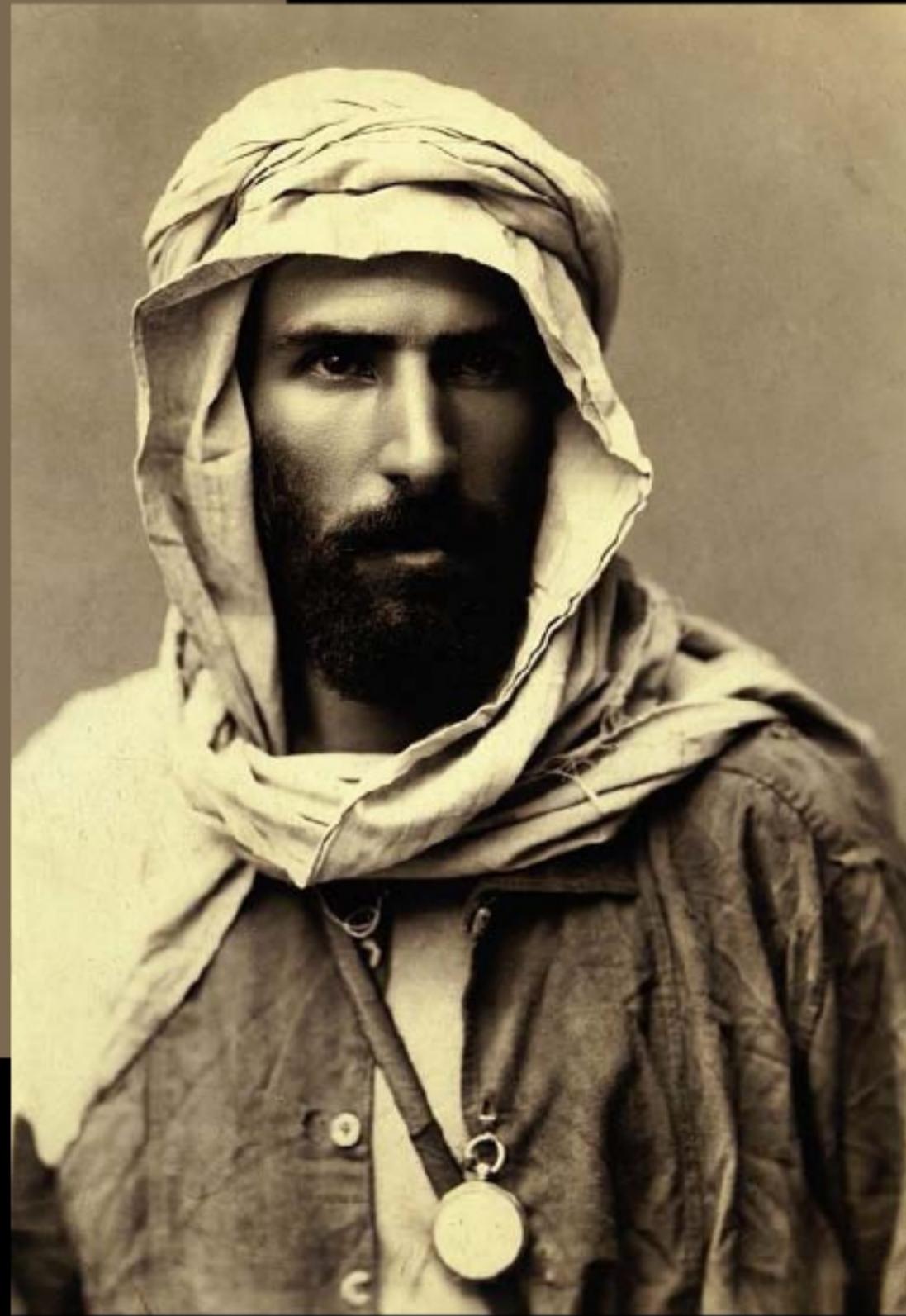
68 DANS LES SABLES DE TOMBUCTOU

LA «VILLE AUX 333 SAINTS» OCCUPE
UNE PLACE À PART DANS LA VISION QUE LE MONDE
OCCIDENTAL A DE L'AFRIQUE. CAPITALE
ARTISTIQUE ET CULTURELLE, ELLE NE CESSE DEPUIS
NEUF CENTS ANS DE FASCINER.

76

SAVORGNAN DE BRAZZA GENTLEMAN EXPLORATEUR

CELUI QUE L'ON
APPELAIT «LE BON CHEF
BLANC» INCARNE
UNE FIGURE PACIFIQUE
DE LA COLONISATION.
UN MAUSOLÉE
DE MARBRE LUI EST
DÉDIÉ SUR LA RIVE
DU FLEUVE CONGO.



ET AUSSI

LIGNES DE FRACTURE

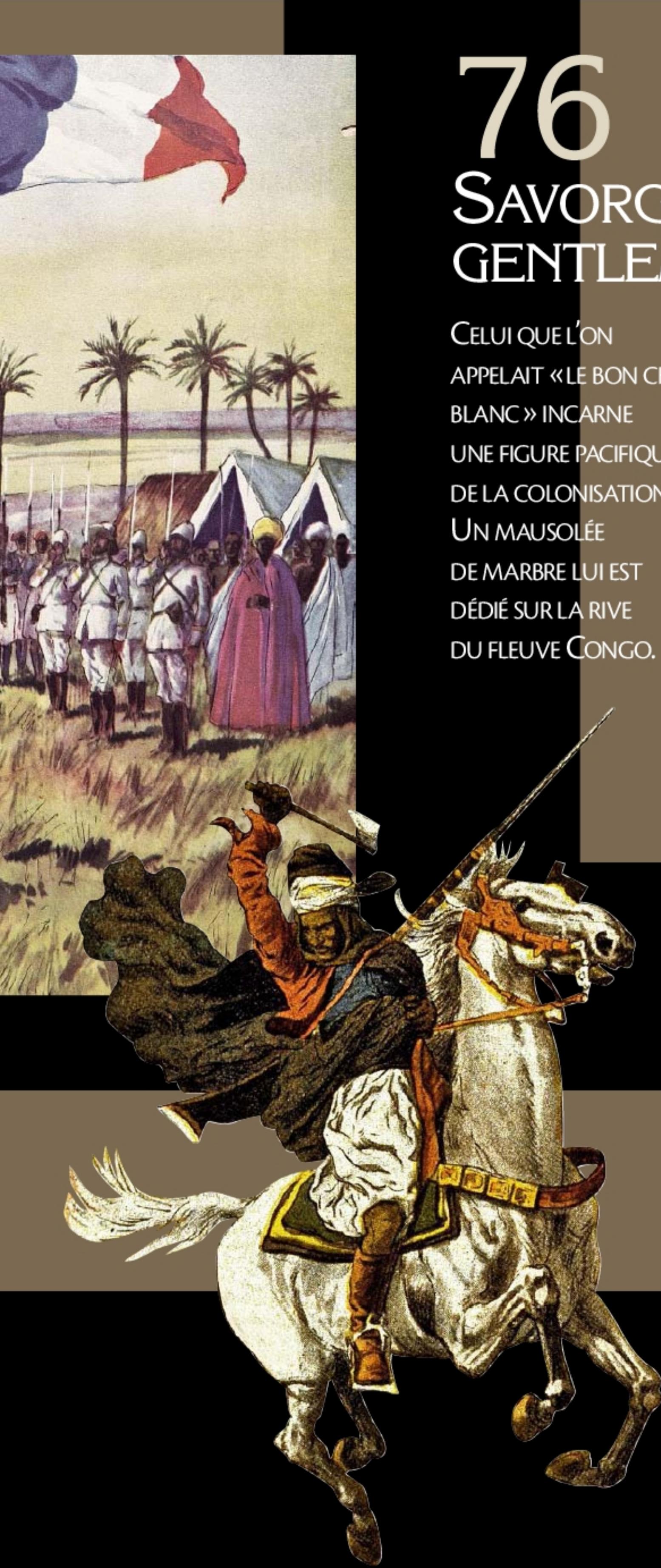
LA COLONISATION EN 6 QUESTIONS

SAGA AFRICA

L'AVENTURE AFRICAINE DE LA FRANCE

TIENS, VOILÀ LA COLONIALE

BIBLIOTHÈQUE COLONIALE

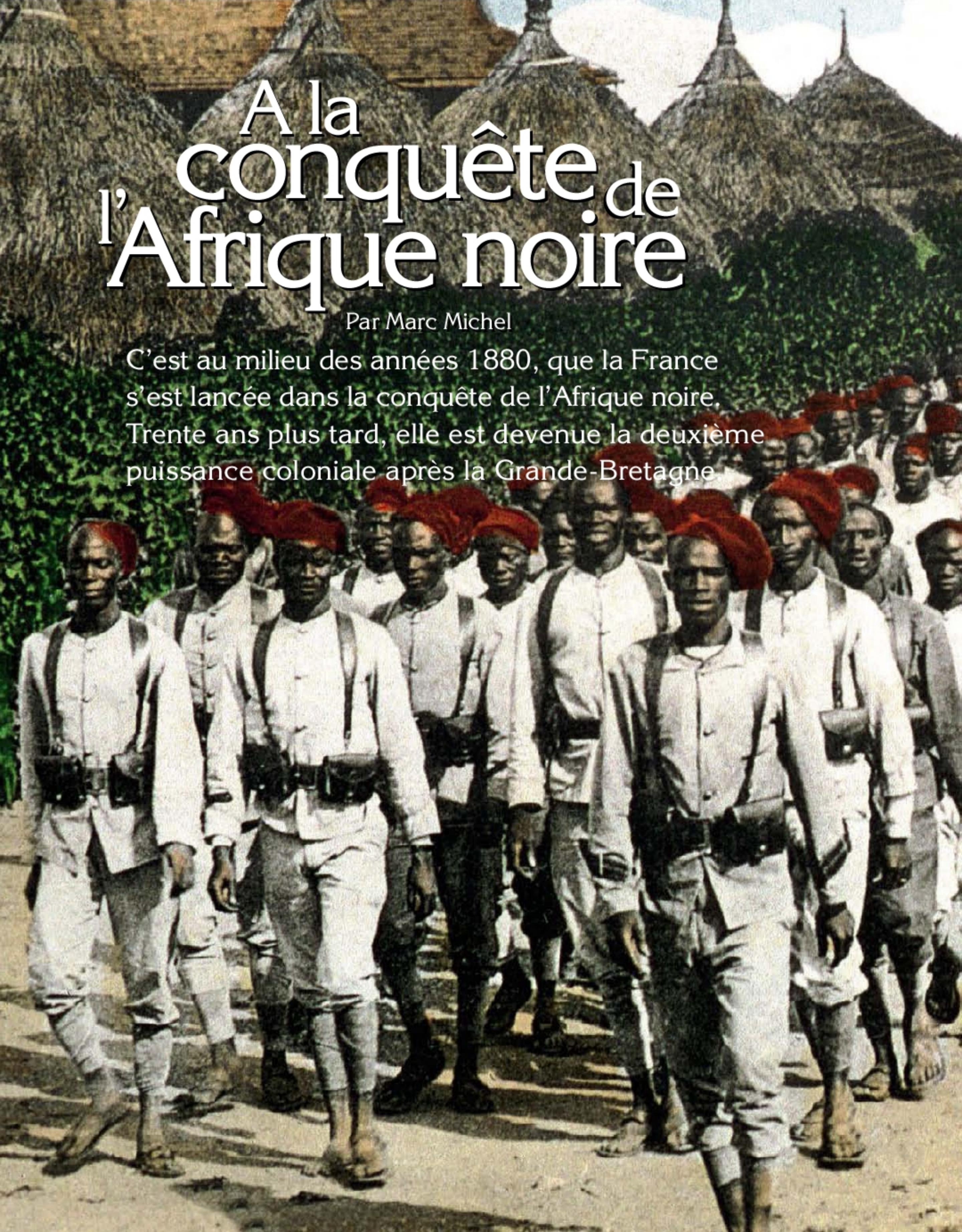


A la conquête de l'Afrique noire

Par Marc Michel

C'est au milieu des années 1880, que la France s'est lancée dans la conquête de l'Afrique noire.

Trente ans plus tard, elle est devenue la deuxième puissance coloniale après la Grande-Bretagne





GRANDE GUERRE

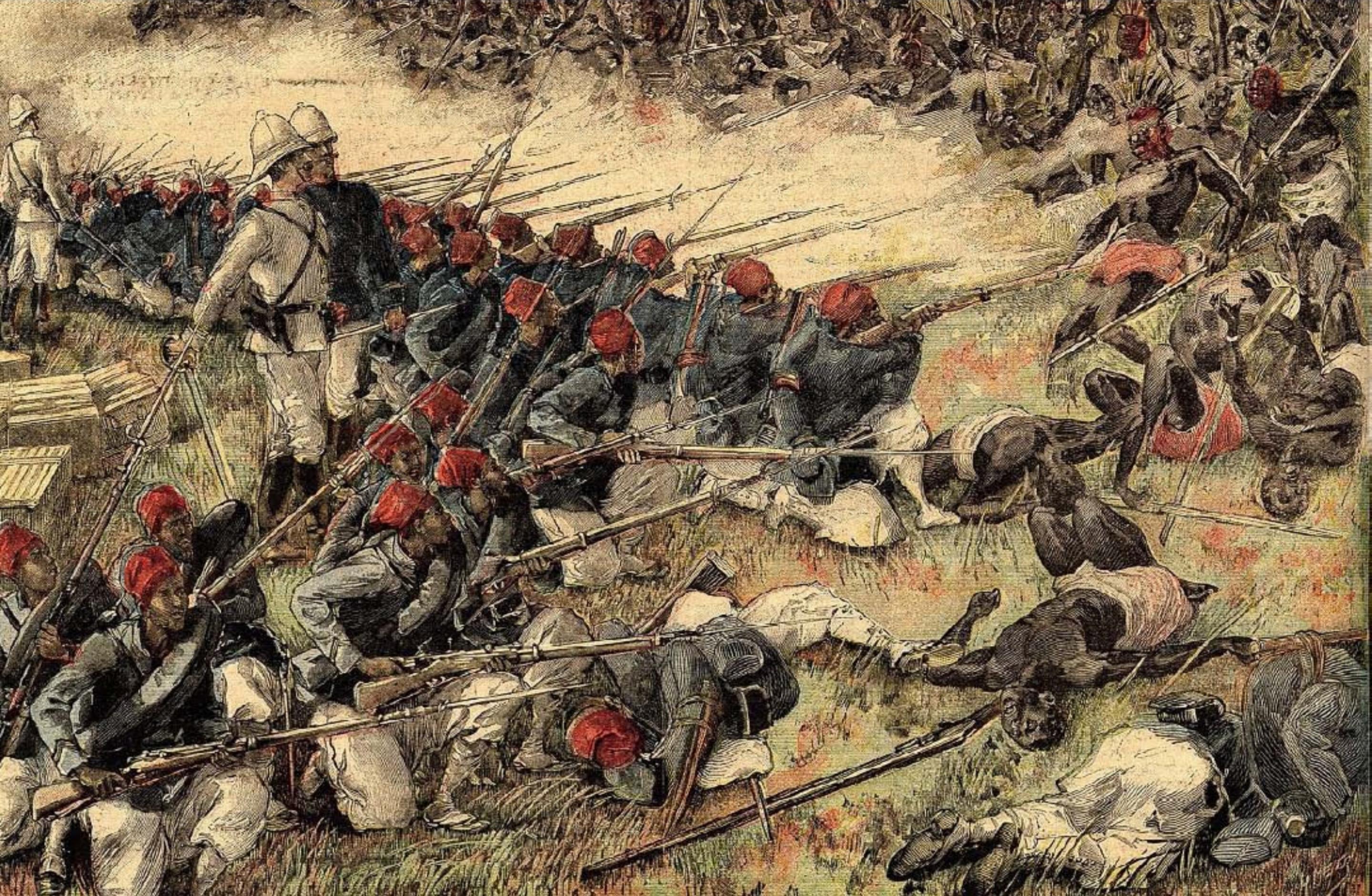
Tirailleurs sénégalais à Dakar pendant la Première Guerre mondiale. Crées par Louis Faidherbe en 1857, ces unités comptaient 30 000 hommes en 1914.

Q

uand la France était sortie amoindrie, humiliée, de la confrontation avec la Prusse, en 1871, elle n'avait paru songer qu'à reconquérir la «ligne bleue» des Vosges. Moins d'une décennie plus tard, elle donnait le signal de la ruée sur l'Afrique et de son partage entre les puissances européennes. Lorsqu'il s'acheva vingt ans plus tard, au tournant du siècle, elle s'était dotée d'un immense empire territorial en Afrique, couvrant près de 9 millions de km², Algérie comprise, dont la moitié en Afrique subsaharienne. L'ensemble représentait plus de 40 millions d'habitants dont près de 15 millions de «Noirs». Deux fédérations y avaient été organisées. L'AOF (Afrique occidentale française), en 1895, regroupait sept territoires sous la houlette d'un gouvernement général à Dakar : le Sénégal, le Soudan (comprenant le Mali et le Burkina actuel), la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Dahomey (actuel Bénin), le Niger et la Mauritanie, ces deux derniers constituant encore des territoires militaires car leur administration était assurée par l'armée. L'AEF (Afrique équatoriale française) était née plus tardivement, en 1910, de la réunion des colonies du Gabon, du Moyen-Congo (actuelle République populaire du Congo), de l'Oubangui-Chari (actuelle République centrafricaine) et du Tchad. La capitale fédérale, Brazzaville, n'était encore qu'une modeste agglomération.

A cet immense ensemble s'ajoutèrent bientôt, à l'issue de la Première Guerre mondiale, deux des anciennes possessions allemandes, le Togo et le Cameroun. Partagées entre les vainqueurs, la France et la Grande-Bretagne, les colonies allemandes furent attribuées sous forme de «mandats» supervisés de façon

© SELVIA/LEEMAGE © RMN-GRAND PALAIS/DR/ROGER-VIOLET.



très lointaine par la toute nouvelle Société des Nations. La possession d'un tel empire fit alors de la France la deuxième puissance coloniale après la Grande-Bretagne, au moins par l'étendue des terres contrôlées, sinon par le nombre des hommes et les capacités économiques.

Poussières d'empire

Comment en était-on arrivé là? L'empire colonial de la France en Afrique est incontestablement le fruit d'une conquête relativement rapide, si l'on songe qu'en 1880, hormis l'Algérie, sa présence se réduisait encore à quelques points de la côte : les communes du Sénégal, Saint-Louis, Gorée et Dakar (plus tard Rufisque), héritages assez poussiéreux de l'Ancien Régime; Grand-Bassam, en Côte d'Ivoire, Cotonou, au Dahomey, et Libreville, au Gabon, héritages des modestes initiatives de la monarchie de Juillet et du second Empire. Rien n'avait longtemps incité la France à aller plus loin, les besoins étant réduits à la disposition de quelques «points d'appui» pour la marine dans sa lutte contre la traite des esclaves finissante et pour un commerce qui se réduisait encore au trafic de produits non essentiels; même s'ils étaient très coûteux et pouvaient rapporter gros, comme l'ivoire ou les plumes d'autruches troqués contre de la pacotille ou des armes de rebut, ils ne constituaient pas des produits d'avenir.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les oléagineux, l'arachide au Sénégal et l'huile de palme ailleurs, commencent cependant à revêtir une importance certaine. Leur usage



CONQUÊTE Page de gauche : la prise de Tiassalé, en Côte d'Ivoire, par le capitaine Jean-Baptiste Marchand (1863-1934) avec une troupe de 115 hommes qui combattent les Baoulés entre le fleuve Bandama et la forêt vierge (*Petit Journal*, 1893). Ci-dessus, à gauche : *Savorgnan de Brazza en tenue de brousse*, par Henry Jones Thaddeus, XIX^e siècle (Paris, musée du Quai Branly). A droite : le Makoko Iloo, roi des Batékés, au Congo, avec lequel Savorgnan de Brazza signera en 1880 un traité plaçant toutes ses terres sous protectorat français.

industriel se développe rapidement : huiles comestibles, margarine, savons, lubrifiants, produits pharmaceutiques... Les premières cargaisons de palmistes arrivent à Marseille vers 1850. Le Sénégal est bientôt voué à la production de l'arachide, même si la commercialisation souffre de la concurrence des Anglais.

Les rivalités se cantonnent pourtant encore au plan commercial et n'entraînent, sur place, que des interventions politiques très limitées. Les initiatives de la France se bornent essentiellement à la protection des acquis et, tout au plus, à une extension de l'aire d'influence de la France au Sénégal sous le gouvernement de Louis Faidherbe.

Lorsque celui-ci quitte la colonie en 1865, il a fortement étendu cette influence en annexant plusieurs régions et il a jeté les bases de la future AOF. Il s'est heurté, cependant, à la résistance du grand leader religieux toucouleur, El-Hadj Omar. En 1857, ce dernier a dû abandonner Médine sur le fleuve Sénégal, après un siège mémorable, et s'enfoncer vers le Niger, à l'est. Il a préfiguré ainsi le premier grand affrontement entre la France et les potentats africains de l'intérieur.

Naissance d'une idéologie

Au lendemain de la défaite de 1870, la France n'est pas encore prête à reprendre en Afrique une marche en avant.

L'heure est au « recueillement ». Des voix, pourtant, s'élèvent bientôt pour reprendre l'initiative. Paul Leroy-Beaulieu le premier qui, en 1874, soutient sa thèse destinée à la célébrité – *De la colonisation chez les peuples modernes* – dans laquelle il estime la colonisation de peuplement périmee et la colonisation de capitaux dans les « Indes noires » ouverte à un grand avenir ; celui-ci ne lui donnera certainement pas raison, les capitaux de la riche France préférant s'investir en Russie, dans les Balkans et en Amérique plutôt qu'en Afrique. Reste que sa publication renouvelle le rêve africain et participe au réveil nationaliste qui se manifeste à la fin de la décennie à travers les sociétés de géographie.

Le mouvement missionnaire appuie, opposant souvent missionnaires catholiques français et missionnaires protestants anglais. Les plus grandes voix, comme celles de Victor Hugo ou Jules Verne, en 1879, contribuent à alimenter cet engouement nouveau pour l'Afrique, mêlant un antiesclavagisme absolu à la conviction de la supériorité de l'Europe.

Celui-ci se nourrit aussi de rêves et de mythes comme ceux de la ville mystérieuse de Tombouctou et des « Indes noires ».

Un « complexe idéologique » naît ainsi, peu à peu, mêlant un nationalisme d'expansion ultramarine à la conviction que la France doit assumer une mission civilisatrice en Afrique.



Les politiques prennent le relais. Gambetta le premier, en 1879, Jules Ferry, bien sûr, qui justifiera, en 1885, l'action de la France non seulement parce qu'il s'agit de nouveaux marchés à conquérir, mais parce que c'est le prix du retour du pays dans le concert des grandes nations. A ce moment, le partage de l'Afrique est déjà esquissé, sinon entamé.

Quand l'Afrique entre en scène

Un élément imprévu va faire passer le continent au premier plan de la scène géopolitique : l'ingérence du roi des Belges, Léopold II. Après avoir rassemblé la plupart des géographes et des explorateurs européens sous sa protection, l'ambitieux roi s'est servi d'eux pour installer en Afrique centrale une sorte de monopole d'exploitation au statut mal défini, à coups de traités privés passés par son agent, le fameux explorateur Henry Morton Stanley.

En riposte, un personnage moins prestigieux à l'époque, Savorgnan de Brazza, se lance presque à titre individuel dans l'aventure africaine au Congo. En septembre 1880, il obtient d'un petit souverain africain un traité reconnaissant à la France un protectorat sur toutes «ses» terres (qu'il ne contrôle d'ailleurs pas lui-même).

On a souvent glosé sur la signification et la portée de ce «traité». On en retiendra qu'il était le premier traité «africain» reconnu officiellement par la France par un vote unanime de ses représentants à la Chambre des députés, en novembre 1882.

La ratification du «traité Makoko» consacre l'entrée dans une nouvelle période qualifiée de «scramble» («ruée») par les Britanniques, «course au clocher» par les Français. Avec une mauvaise foi certaine, le roi Léopold II déclare en effet que Brazza a ainsi «installé la politique au Congo». On pourrait lui retourner le compliment. Léopold II a créé en réalité une situation tellement confuse que les puissances jugent nécessaire de se réunir. C'est la conférence de Berlin de 1885.

Contrairement à ce qui est encore souvent affirmé, on n'y partage pas l'Afrique, mais on se met d'accord sur les règles à observer désormais, dont la principale est de justifier les revendications territoriales par une «occupation effective». Comme elle est fort difficile à réaliser pratiquement, on invente d'abord la notion de «sphère d'influence» qui permet d'effectuer des partages au moins sur les cartes, et par conséquent fort arbitraires à une époque où l'on en était encore au stade de l'exploration dans la plupart des régions. De grands traités de partage seront conclus quelques années plus tard : en 1890, en Afrique orientale, entre Anglais et Allemands, en Afrique occidentale, entre Anglais et Français;

en 1894, également entre Allemands, Anglais et Français. Il faut cependant auparavant «occuper» les territoires, et plusieurs «courses au clocher» dans l'intérieur s'ouvrent entre Européens, vers le Niger, le lac Tchad et le Nil. Ils provoquent des réactions d'opinion publique exacerbées et la création de nouveaux groupes de pression dont le plus actif est le Comité de l'Afrique française, lobby de personnages du monde journalistique, intellectuel et politique, et l'Union coloniale regroupant les représentants des intérêts économiques, essentiellement commerciaux, en Afrique.

Le temps des coloniaux

En Afrique occidentale, l'action française est supervisée par le ministère des Colonies, créé en 1894, plus ou moins en collaboration avec les Affaires étrangères à Paris. Mais sur place, l'initiative est largement laissée aux officiers de

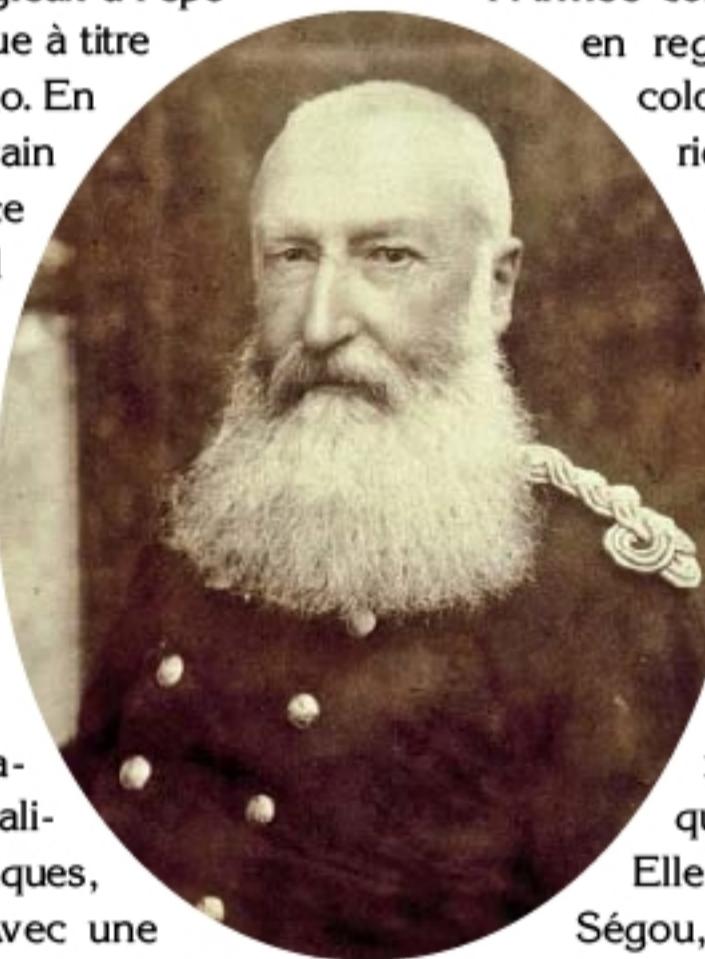
l'Armée coloniale (elle ne prendra ce nom qu'en 1900 en regroupant l'Infanterie coloniale et l'Artillerie coloniale). Elle leur offre des opportunités de carrière et de gloire inespérées en métropole et elle comptera rapidement des hommes de premier plan : Gallieni, homme de la génération de 1870, modèle pour ceux qui suivirent, Dodds, Archinard, Joffre, Marchand, Mangin... par la suite, tous animés par une volonté d'action rare et un patriotisme farouchement antibritannique.

Les adversaires sont en effet tout autant les Anglais, soupçonnés de vouloir mettre la main sur l'Afrique, que les Africains eux-mêmes. Cependant, c'est contre ces derniers que les Français mènent une guerre de conquête.

Elle les oppose d'abord au sultan toucouleur de Ségou, Amadou, un fils d'El-Hadj Omar qui règne sur un gigantesque empire couvrant les régions au nord du Mali actuel depuis le Haut-Sénégal jusqu'à Tombouctou et comprenant la riche plaine du Macina. En 1893, le sultan vaincu doit abandonner ses territoires à la France.

Un autre adversaire prend le relais, l'almamy Samory Touré. Samory est un adversaire de taille. Il a su se construire un énorme empire plus au sud, dans les régions de la Haute-Guinée, et a trouvé une aide complaisante de la part des Anglais. Après une accalmie de quelques années, les Français en viennent à bout par une série de campagnes annuelles. Sa capture, le 29 septembre 1898, est le résultat d'un coup de main audacieux du capitaine (futur général) Gouraud. La longue résistance fera de Samory un héros aux yeux de nombreux Africains.

Au même moment, presque à l'autre bout de l'Afrique, une expédition mène un petit groupe de Français de l'Atlantique au Nil pour y couper la route aux Anglais : c'est l'aventure





RIVALITÉ Page de gauche : Léopold II, roi des Belges de 1865 à 1909. Dès 1876, le souverain belge s'intéresse à l'Afrique et convoque à Bruxelles une conférence géographique pour mieux connaître le continent. En 1879, il envoie l'explorateur Henry Morton Stanley au Congo avec pour mission secrète d'acquérir des droits de souveraineté dans la région. Sur place, Stanley entre en concurrence avec le Français Savorgnan de Brazza. Ci-dessus : la conquête de l'Afrique occidentale dans les années 1890. A gauche : le drapeau français est hissé à Fachoda pendant la mission Marchand, en juillet 1898, gravure d'André Galland, 1931 (collection particulière).

de la mission Congo-Nil, dite mission Marchand. Mais à Fachoda, le 18 septembre, le déséquilibre des forces joue contre les Français et Paris décide l'évacuation.

De nombreux traités entre Français, Allemands et Britanniques sanctionnent la fin du partage de l'Afrique sur le terrain. Les rivalités, même à leur paroxysme durant la crise de Fachoda, n'ont pas revêtu le caractère de risque majeur de guerre internationale et n'ont pas constitué des enjeux géostratégiques vitaux ; la liquidation de la rivalité franco-britannique mena au contraire à l'Entente cordiale, premier pas vers une nouvelle distribution des forces en Europe.

Le dernier grand adversaire de la France, Rabah, est un ancien marchand d'esclaves reconvertis en constructeur d'empire en Afrique centrale. Il est éliminé sur les bords du lac Tchad, par les armes, à Kousséri, le 22 avril 1900. Les frontières, fixées depuis, ne bougeront plus désormais. Ce seront celles qui seront reconnues par l'Organisation de l'unité africaine en 1963.

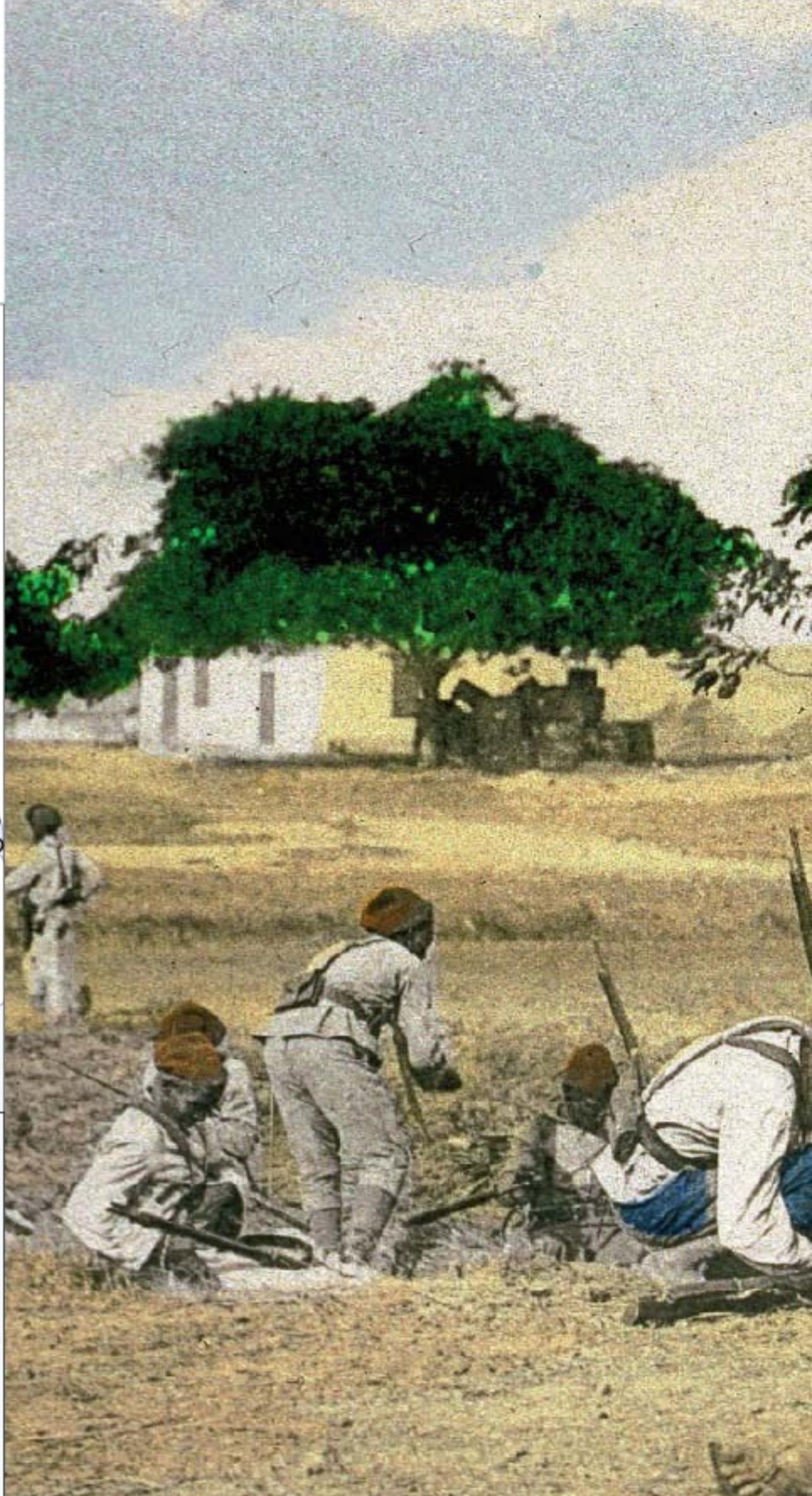
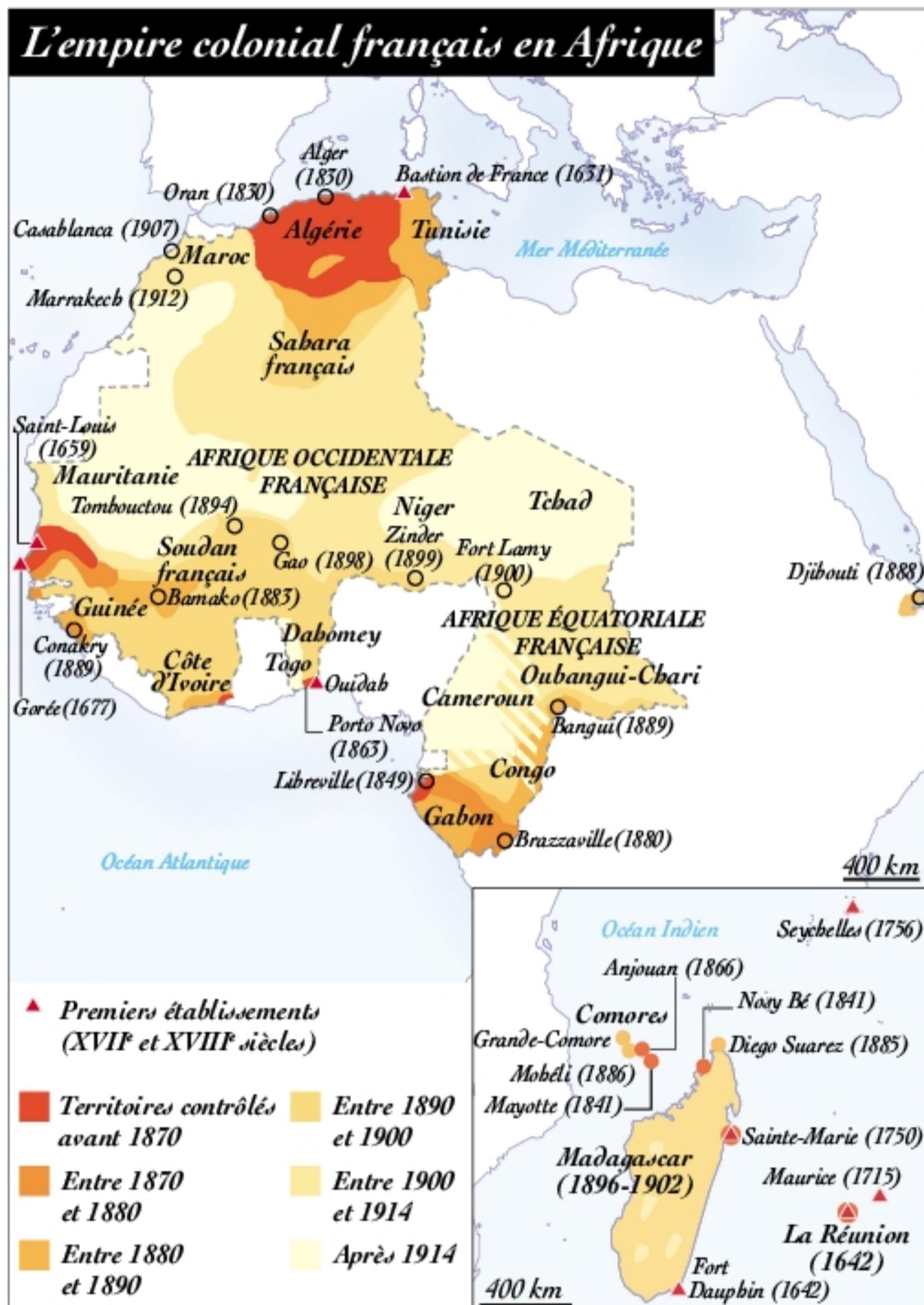
L'appui des Africains

Au total, la conquête a été effectuée avec des moyens limités, mettant en jeu des effectifs modestes, le dispositif habituel étant celui de colonnes d'infanterie de quelques

centaines d'hommes au plus, appuyés par une artillerie légère et des contingents alliés. Si l'on tient compte des porteurs, des femmes et des enfants, il faut cependant imaginer des cohortes de milliers de personnes vivant de la guerre.

Un point est à souligner : dès la seconde moitié du XIX^e siècle, les effectifs blancs de marsouins (infanterie de marine) et de bigors (artillerie) sont secondés et de plus en plus remplacés par des tirailleurs appelés « sénégalais » lors de la création par Faidherbe de leurs premières unités, mais recrutées depuis dans toute l'Afrique occidentale. Au total, 30 000 hommes à la veille de la Grande Guerre, dont la moitié en forces d'occupation en AOF, le reste réparti sur différents théâtres géographiques, Madagascar, Algérie et surtout Maroc.

La conquête n'aurait jamais pu réussir sans leur concours, ni celui d'alliés africains, parfois venus des entourages des potentats, parfois de leurs adversaires locaux, comme le roi de Sikasso, Tiéba, agressé par Samory, parfois des populations récalcitrantes, comme les Bambaras insoumis à l'autorité d'Amadou ou le royaume musulman de Kong, au nord de la Côte d'Ivoire, réfractaire à l'autorité de Samory, malgré sa conversion à un islam prosélyte. Evidemment, les Français ont joué la carte des divisions ; c'est une arme que les belligérants ont utilisée de tout temps. Elle a, en



tout cas, contribué à réduire le coût d'une conquête qui, malgré les attaques parlementaires contre les aventures militaires, n'a représenté qu'une fraction très minime des dépenses militaires de la III^e République.

Un empire encore embryonnaire

A la veille de la Grande Guerre, l'AOF n'est cependant pas achevée. Des régions entières restent à « pacifier » (la Côte d'Ivoire jusqu'en 1915), l'organisation administrative est déficiente; les voies de communication sont peu nombreuses (en AOF, le seul grand chemin de fer vers l'intérieur, le Dakar-Niger, n'est pas terminé; en AEF, le Congo-Océan n'existe pas...). L'Afrique noire française est donc embryonnaire. Néanmoins, la période des grandes expéditions militaires et des partages territoriaux est achevée.

La Grande Guerre va bouleverser la situation, non seulement parce qu'elle conduit à une unification, accélérée par des recrutements de soldats dans tous les territoires et un

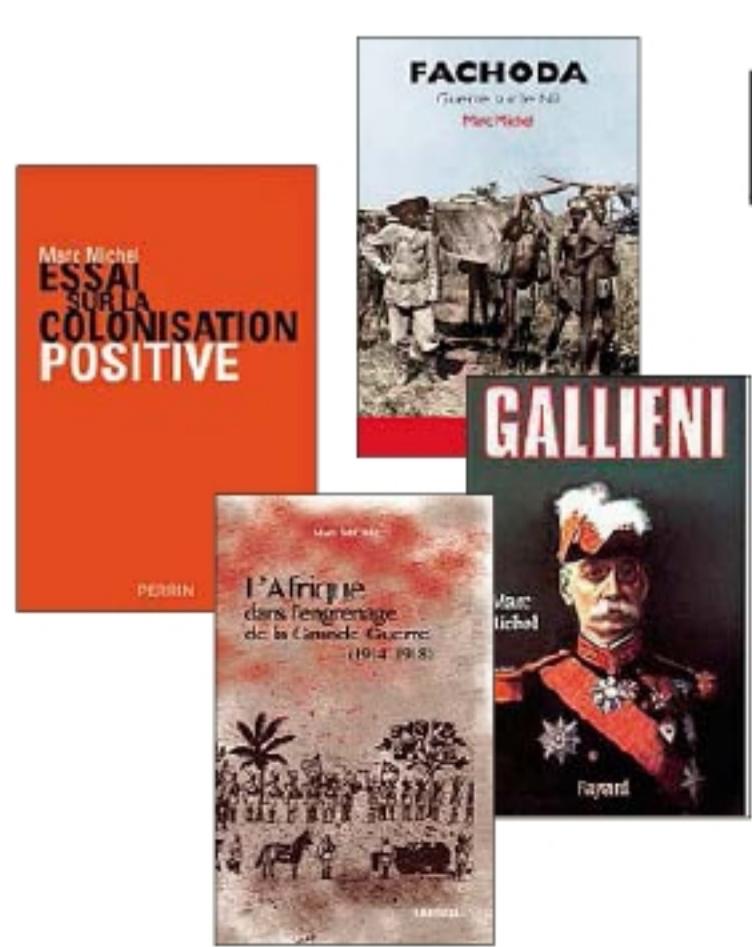
effort de guerre généralisé, mais parce qu'elle ouvre une période nouvelle où la « mise en valeur » devient un nouvel objectif, même si le plan Sarraut, présenté à la Chambre en avril 1921, n'est guère suivi des effets attendus. Surtout, la perte de ses colonies par l'Allemagne, consacrée par le traité de Versailles, est sanctionnée par un nouvel agrandissement des colonies des vainqueurs grâce aux « mandats » sous un contrôle (très lointain) de la toute nouvelle Société des Nations; la France reçoit ainsi la plus grande partie des anciens Togo et Cameroun allemands.

Si la France n'a pas eu de plan cohérent, organisé et suivi de conquête, elle a suivi pendant trente ans une idée fondamentale : réaliser la continuité territoriale des immenses espaces entre l'Afrique du Nord et l'Afrique noire. *✓*

MARC MICHEL est professeur émérite de l'université de Provence (Aix-Marseille I), spécialiste de l'histoire contemporaine de l'Afrique, de l'histoire coloniale et de la décolonisation.



INFANTERIE Ci-dessus : des tirailleurs sénégalais nettoient leurs armes dans le camp des Madeleines, à Dakar, vers 1900. A droite : un tirailleur sénégalais, vers 1950.



À LIRE DE MARC MICHEL

L'Afrique dans l'engrenage de la Grande Guerre,
à paraître le 4 avril 2013,
Karthala, 228 pages, 24 €.

Gallieni, Fayard,
362 pages, 22 €.

Essai sur la colonisation positive, Perrin,
418 pages, 22,50 €.

Fachoda, Larousse,
224 pages, 18,25 €.

Lignes de fracture

La guerre du Mali est l'héritière du renversement qui a enfermé dans les mêmes frontières les ethnies noires et les nomades qui les avaient dominées pendant dix siècles.

Le Sahara a beau avoir été longtemps une mer plus difficile à franchir que la mer Rouge, qui séparait le monde arabe de la Corne de l'Afrique, des relations entre les Berbères d'Afrique du Nord et les Noirs d'Afrique subsaharienne ont existé bien avant la conquête musulmane : au moins depuis l'époque romaine.

Durant le premier millénaire de l'ère chrétienne, disposant déjà du dromadaire, les Berbères (et parmi eux, les Touaregs) ouvrent les premières routes du commerce transsaharien qui partaient de Sijilmassa (au nord du Sahara occidental, au Maroc), traversaient l'actuelle Mauritanie et atteignaient le royaume de Ghana fondé sur le Niger vers 800. Ils établirent la jonction avec les ethnies noires du Sahel : les chasseurs du groupe linguistique mandingue

(Bambaras, Malinkés, Soninkés, qui peuplent aujourd'hui le sud du Mali jusqu'à Tombouctou), les pasteurs du groupe peul (dont font partie les Toucouleur, dans les actuels Sénégal, Mauritanie, Mali), et les Songhaï tout le long du fleuve Niger, de Tombouctou jusqu'à Niamey.

Au sud de la savane sahélienne, des forêts peuplées d'autres ethnies noires, celles du groupe bantou, viennent l'or et les esclaves, l'ambre et les peaux de bêtes qui traversent le Sahel pour remonter vers les cités berbères d'Afrique du Nord. Le sel du Sahara suit un chemin inverse en direction du sud.

Ce commerce permet l'émergence et l'enrichissement des empires urbanisés du Sahel – le Ghana des Soninkés (IX^e-XI^e siècles), le Mali des Malinkés (XIII^e-XV^e siècles) et l'Empire de Gao des Songhaï (XV^e-

XVI^e siècles) –, tous construits au contact des mondes saharien et sahélien, le long des grands fleuves nourriciers (Sénégal et Niger), et nés de la volonté de contrôler les routes transsahariennes. A son apogée, à la fin du XIII^e siècle, le Mali s'étend ainsi sur une longueur de 2 000 km, de l'Atlantique à la bouche du Niger, et englobe les territoires des Etats actuels de la Guinée, de la Gambie, du Sénégal ainsi que de l'extrême sud de la Mauritanie, du Niger et du Mali.

La première islamisation du Sahel se fait par capillarité, en épousant le développement commercial. Jusqu'au XI^e siècle, les Noirs sont en contact avec des marchands musulmans davantage qu'avec des guerriers. Se convertir à l'islam et aller à La Mecque (voyages qui ajoutent aux flux commerciaux transsahariens) permet de s'intégrer dans les réseaux commerciaux. Telle est la logique des chefs maliens lorsque ceux-ci choisissent l'islam, au XIII^e siècle. Mais l'islam ne pénètre pas la frontière savane/forêt, au-delà de laquelle se trouve le vivier d'esclaves noirs que ponctionne la traite arabo-musulmane – notamment des jeunes vierges et des enfants, à la différence de la traite européenne qui enlèvera à l'Afrique des hommes adultes.

Cet islam «commerçant» est d'abord marqué par le kharidjisme. Une tendance née en Afrique du Nord et prônant l'égalité et le rejet des priviléges des aristocraties arabo-musulmanes, comme une réaction berbère aux Arabes – Omeyyades,



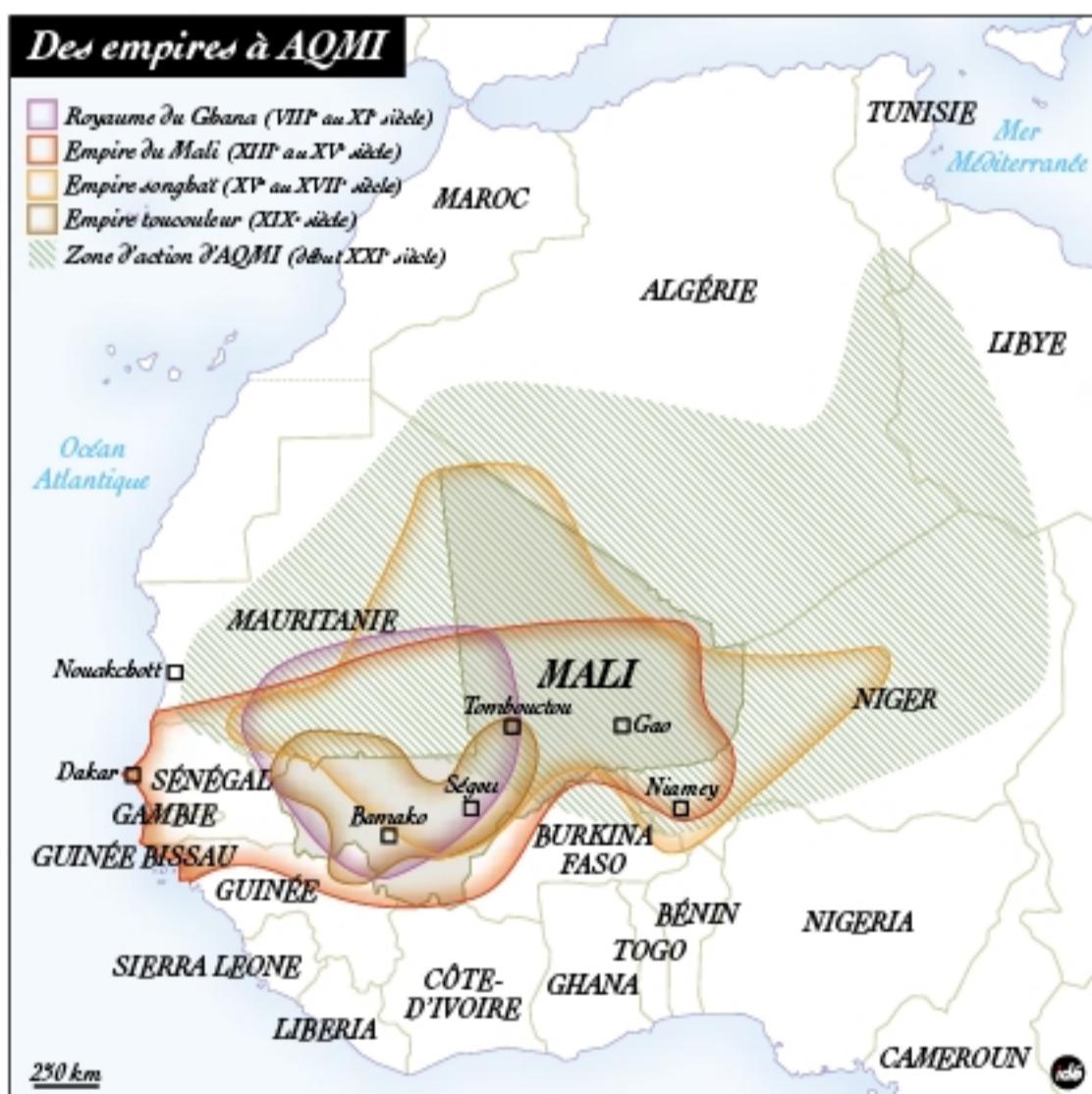
ROUTES DU DÉSERT

Ci-contre : *Caravane dans le désert du Sahara*, cartographie de Jan Blaeu, XVII^e siècle (Rotterdam, Maritiem Museum Prins Hendrik). A droite : *Spahis à cheval*, par Guillaume Regamey, vers 1871 (Paris, musée du Louvre).





© COLLECTION DAGLI ORTI/MARITIEM MUSEUM PRINS HENDRIK ROTTERDAM/GIANNI DAGLI ORTI. © RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE D'ORSAY)/THIERRY LE MAGE.



LE TEMPS DES EMPIRES

Ci-contre : les grands empires qui se succèdent en Afrique de l'Ouest, du VIII^e au XIX^e siècle. Leur expansion correspond partiellement avec la zone d'action actuelle des combattants d'Aqmi. Ci-dessus : *Caravane traversant le désert*, par Charles Théodore Frère dit Bey Frère, XIX^e siècle (Reims, musée des Beaux-Arts).

Abbassides et Fatimides. La ville de Sijilmassa, sur le versant est de l'Atlas, qui deviendra l'un des grands centres du commerce saharien, est ainsi fondée, au milieu du VIII^e siècle, par des commerçants kharijites. Il se heurte bientôt au mouvement almoravide, sorti des Berbères du groupe sanhadja, qui veut établir «la vraie foi», le sunnisme, et son «vrai droit islamique», le malékisme, au détriment de

«l'hérésie kharidjite». En 1076, avec la conquête du royaume de Ghana, la première construction politique d'Afrique occidentale tombe entre ses mains.

Le Sahel sera dès lors le domaine du sunnisme malékite. Il restera imperméable, presque un millénaire durant, à cette permanence musulmane, venue des centres turcs et arabes : le retour violent à «l'islam des origines». Ce fondamentalisme – visant

à revenir au fondement de l'islam qui établit un lien direct entre Dieu et le croyant et refuse tout intermédiaire – se déchaîne avec la réforme d'Ibn Taymiyya au XIV^e siècle, fondateur du salafisme, décidé à débarrasser l'islam de sa tendance mystique – soufisme – et maraboutique, puis avec celle d'Abdelwahhab au XVIII^e siècle, fondateur du wahhabisme. Ses sectateurs s'attaquent à tout ce qui, destiné à entretenir une vénération à l'égard des figures historiques de l'islam, est considéré par eux comme idolâtre, le culte devant être réservé au Dieu unique : en Arabie, ils détruisent ainsi tous les mausolées des saints personnages, dont celui de Mahomet et de sa fille Zohra. Au XIX^e siècle, ces tendances salafistes et wahhabites entreront en Afrique du Nord (en Algérie) par la confrérie des Senoussis : ce sont elles qui ravagent le Sahel aujourd'hui.

Jusqu'à l'arrivée des Portugais sur les côtes de l'Afrique, au XV^e siècle, les facteurs explicatifs du déclin des différents empires sahariens sont multiples et constants : désertification et raréfaction de l'or commandent le déplacement des centres politiques; perte de contrôle des villes-marchés comme Tombouctou (ce qui arrive au Mali au profit des Songhaï); assauts par de puissants empires sédentaires (Maroc) ou par des Berbères nomades (comme les Touaregs) qui veulent briser un monopole commercial



CARTES: IDÉ ©PHOTO JOSSE/LEEMAGE

sahélien et s'emparer directement d'une ressource (des salines, par exemple).

Quels que soient les déclins relatifs et les déplacements des centres politiques et de leurs routes commerciales, une réalité s'impose toutefois jusqu'à l'arrivée des Européens. Un âge d'or du Sahel, à la fois économique et islamique, a été rendu possible grâce à l'exploitation des ressources humaines et minérales d'Afrique noire au profit de l'Afrique du Nord (Maroc, Cyrénaïque...). La splendeur de la Tombouctou du XVI^e siècle, principal port commercial du Sahel, en est l'illustration éclatante. Issus de riches élites commerçantes, des milliers d'élèves y étudient dans de nombreuses medersas (écoles coraniques), avant de poursuivre leurs études au Caire ou à Fès.

Mais comme toujours, au moment où une civilisation vit son apogée, les germes de son déclin sont posés. A l'échelle mondiale, c'est tout le monde islamique qui est contourné, dans son rôle d'intermédiaire commercial entre l'Europe et l'Asie, par les grandes découvertes et les projections océaniques des navigateurs européens. Tombouctou et les autres cités-marchés du Sahel n'échappent pas à cette loi. En s'installant sur les côtes d'Afrique occidentale et du golfe de Guinée, les Portugais détournent du Sahara une grande partie du commerce de l'or. Les



LIGNES DE FRACTURE La mosaïque ethnique d'Afrique de l'Ouest. Au sud du fleuve Niger, dans la savane, vivent les chasseurs mandingues, les pasteurs peuls et les Songhaï. Plus au sud, dans la forêt, les ethnies du groupe bantou leur ont longtemps tenu lieu de vivier d'esclaves dans le cadre de la traite musulmane.

grandes constructions politiques de la frange subsaharienne islamisée ne tardent donc pas à s'effondrer et l'Afrique occidentale revient à son émiettement ethnique.

Le moteur commercial grippé, les peuples du Sahel relancent leur expansion grâce au moteur islamique. A partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle et jusqu'aux colonisations française et britannique à la fin du XIX^e siècle, le djihad va permettre de fédérer au-delà des clivages ethniques et de recréer des empires, avec, comme prétexte à l'expansion, la purification de l'islam.

Quatre grands djihads peuls, à chaque fois fondateurs de sultanats théocratiques – et gouvernés par des conseils de marabouts –, bouleversent l'histoire de l'Afrique occidentale. Le troisième, celui d'El-Hadj Omar, avant l'irruption française, s'attaque aux Bambaras restés largement païens et place la quasi-totalité de la savane sahélienne

sous la domination du Dar al-Islam, en créant un royaume des Toucouleur (de langue peule), des marges du Sénégal, à l'ouest, jusqu'à Tombouctou, à l'est.

C'est alors que survient la colonisation française qui, en à peine sept ans, détruit tous les sultanats théocratiques issus des djihads et met fin à près de dix siècles de domination sur les ethnies noires de la frange méridionale du Sahel et de la forêt. Le cadre millénaire d'une domination des centres nordistes sur les périphéries sudistes est brisé, et les mécanismes de l'inversion sont mis en place par l'œuvre coloniale et civilisatrice. Tandis que les Touaregs restent largement insoumis, Bamako l'emporte sur Tombouctou et Gao.

La décolonisation laisse derrière elle la trace de cette rupture dans la longue durée africaine. Dessinés en fonction de frontières administratives, tous les Etats africains situés





aujourd'hui entre les latitudes 10° Nord et 20° Nord se caractérisent par une fracture raciale nord/sud entre des populations berbères arabisées au nord et des ethnies noires au sud. Or, si en Mauritanie des Arabo-Berbères, souvent métissés de Noirs, continuent de dominer des populations noires africaines, au Niger comme au Mali, la colonisation a légué le pouvoir aux ethnies noires sédentarisées, au détriment des nomades touaregs du nord qui les avaient, longtemps, dominées – c'est d'ailleurs cette solidarité raciale et culturelle qui a amené les Berbères de Mauritanie, à partir de 1990, à soutenir leurs frères touaregs dans leur combat pour l'indépendance de l'Azawad (l'immense Nord malien).

Enfermées dans ces frontières artificielles, des populations longtemps antagonistes mais dont le rapport avait été, un temps, pacifié par l'arbitrage de la France coloniale, sont dès lors revenues à leurs confrontations ancestrales avec d'autant plus d'acuité que les traditions guerrières des Berbères sont plus anciennes et plus affirmées que celle des populations noires du sud.

La situation actuelle au Mali est directement l'héritage de cette inversion « centre/périmétrie » et répète toutes les autres grandes constantes de l'histoire du Sahel :

- les trafics sahariens n'ont jamais cessé : hier l'or, les esclaves, les razzias, aujourd'hui pour Aqmi (Al-Qaïda au Maghreb islamique) et les autres groupes terroristes (Mujao, Ansar Dine dans le nord du Mali), ou même le Front Polisario dans le Sahara occidental, la cocaïne en liaison avec l'Amérique latine, les rançons d'otages européens, et toutes les

AFRIQUES

Ci-contre : langue, religion, végétation : trois lignes de démarcation séparent l'Afrique du Nord et l'Afrique centrale. Elles traversent les Etats issus de la décolonisation. A droite : Béhanzin, roi du Dahomey (actuel Bénin), entouré de sa famille, en 1894.

(Mauritanie, Mali), l'uranium du Niger et du sud du Mali (Faléa) si précieux pour la filière nucléaire française, mais aussi les diamants, la bauxite, le fer... L'Occident et l'Asie émergente ont besoin de ces ressources, tandis que le Qatar et l'Algérie, puissants producteurs de gaz, ont intérêt à renforcer leur influence mondiale au détriment de la Russie (première réserve prouvée de gaz du monde) en étendant leur emprise sur le Sahel.

- la « vieille compétition » entre la France et les Anglo-Saxons n'est pas éteinte. A la fin du XIX^e siècle, Français et Britanniques rivalisaient en Afrique. Depuis le 11 septembre 2001 (plus exactement depuis 2002), les Américains tentaient, dans tous les Etats sahariens francophones, de se substituer aux Français grâce à leur Pan Sahel Initiative (PSI) contre le terrorisme et leur commandement stratégique Africom. Or, qu'ils aient voulu s'appuyer sur les Touaregs parce qu'ils étaient de meilleurs combattants que les « sudistes » ou qu'ils aient sciemment joué la déstabilisation pour évincer la France et contrôler les ressources de la région (deux écoles s'affrontent à ce sujet), ils ont en définitive formé la majorité des officiers qui ont fait déflection pour encadrer la rébellion du nord du Mali contre Bamako. Contraints de réparer leurs erreurs, les Américains s'engagent désormais aux côtés des Français dans une chasse aux « bandits sahariens » qui s'inscrit dans la droite ligne de l'œuvre civilisatrice occidentale. ↗

Docteur en science politique, Aymeric Chauprade est directeur de www.realpolitik.tv

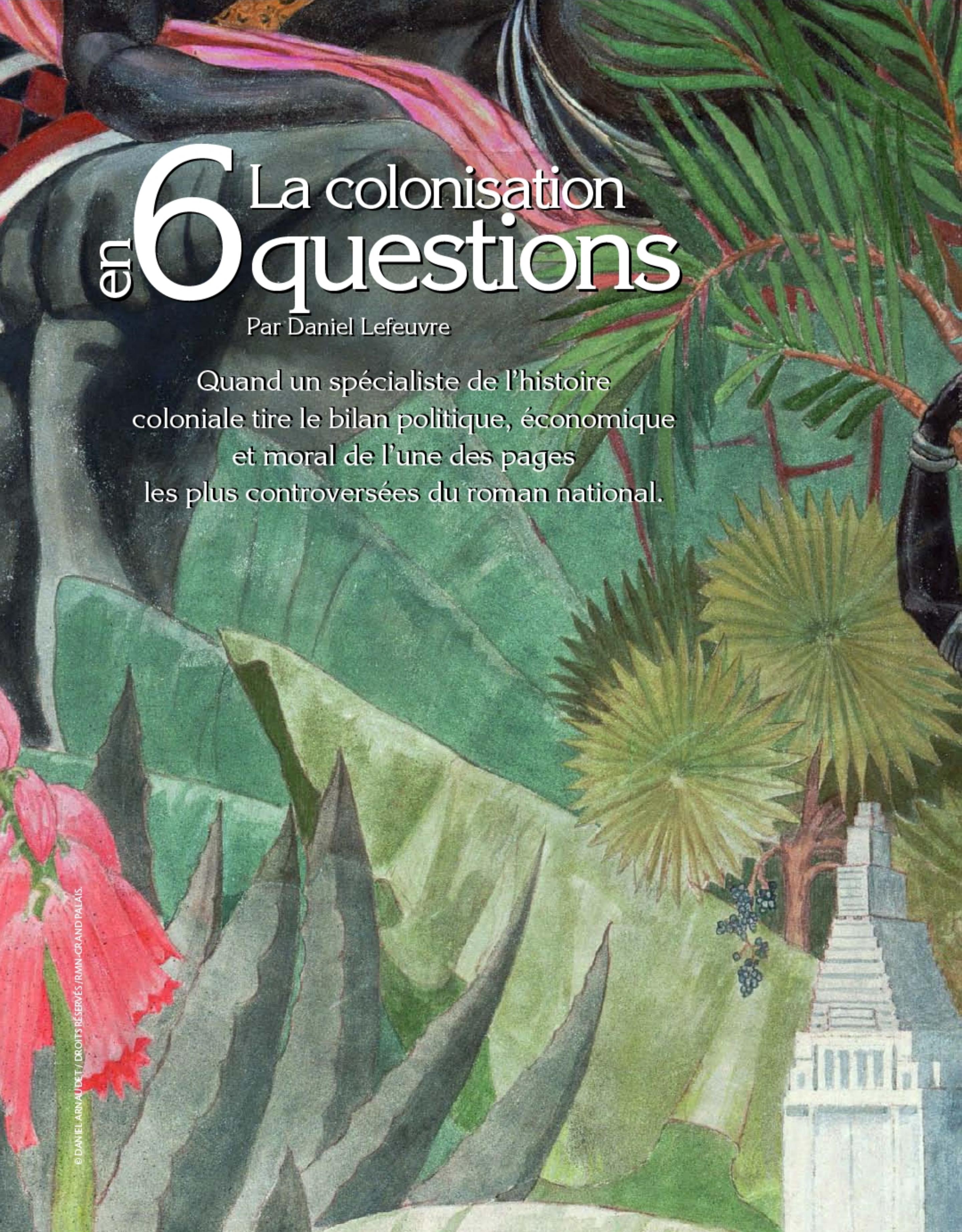


À LIRE D'AYMERIC CHAUPRADE

Géopolitique. Constantes et changements dans l'histoire, Ellipses, 1 104 pages, 55,80 €.

Chronique du choc des civilisations, Chronique, 240 pages, 31 €.





en 6 La colonisation questions

Par Daniel Lefeuvre

Quand un spécialiste de l'histoire
coloniale tire le bilan politique, économique
et moral de l'une des pages
les plus controversées du roman national.



AFRICA *La France et les cinq continents* (détail), par Pierre Henri Ducos de La Haille, fresque réalisée pour le musée des Colonies de la Porte Dorée, 1931 (Paris, Cité nationale de l'histoire de l'immigration).

La conquête de l'Afrique a-t-elle été particulièrement meurtrière ?

Pour la France, la conquête de l'Afrique noire a été peu coûteuse en hommes. Pour une part, d'ailleurs, elle s'est faite sans combat. Ainsi, sans avoir tiré un seul coup de feu, Brazza, par le traité conclu le 10 septembre 1880, avec le Makoko (roi) des Batékés, place-t-il sous « protectorat » français un vaste territoire couvrant une partie du Congo et du Gabon, embryon de la future Afrique équatoriale française. Bien d'autres traités – on en dénombre plusieurs centaines – permirent d'étendre à moindre frais la domination française en Afrique.

Certes, il fallut aussi, souvent, mener de véritables campagnes militaires pour vaincre les résistances à la conquête. Mais au cours de ces opérations, les tués au feu furent généralement peu nombreux et ne représentent qu'une faible part des pertes totales surtout dues aux maladies : la conquête du Dahomey, qui exigea 17 combats, livrés en trois mois contre une armée africaine nombreuse et bien armée, coûta la vie à 220 soldats français sur les 3600 hommes engagés. La guerre menée au puissant empire toucouleur fit moins de 30 tués parmi les soldats français. Contre Samory, les Français perdirent 120 militaires blancs – dont 100 de la fièvre jaune. Si la campagne menée en 1895 à Madagascar entraîna la mort de 6000 des

18000 hommes du corps expéditionnaire, seulement 19 furent tués lors des combats et 6 des suites de blessures, tous les autres ont été victimes de maladies. Au total, les pertes strictement françaises, pour toute la phase de conquête, se comptent en centaines, en une dizaine de milliers, si on ajoute aux tués lors des combats, les soldats emportés par les maladies.

Autrement plus considérables furent celles subies par les Africains, sans que l'on puisse cependant en donner une estimation d'ensemble fiable. Ces pertes ont deux origines. Il faut, en effet, distinguer, d'une part, celles qui ont affecté les soldats – notamment les tirailleurs « sénégalais » – ou les alliés noirs de l'armée française et, d'autre part, celles – militaires et civiles – dues aux résistances à la conquête coloniale.

Les premières se comptent en quelques milliers de tirailleurs, mais aucun recensement ne permet d'évaluer précisément le nombre des alliés et des porteurs et des auxiliaires, ayant suivi ou participé à la conquête.

Les secondes, beaucoup plus nombreuses, se mesurent en dizaines de milliers de militaires et de civils. Les combats entre Français et Africains ont été inégaux, du fait de la supériorité manœuvrière des armées européennes auquel s'est ajouté, à la fin du XIX^e siècle, un armement nettement supérieur. Cela explique la disproportion des pertes qui peut, parfois, être effarante : en 1881, la prise de Goubanko, une forteresse d'Amadou, a fait au moins 300 morts du côté des assiégés pour seulement 7 du côté français. Le 22 avril 1900, le combat de Kousséri, sur les bords du lac Tchad, qui mit fin à l'empire de Rabah et fut la dernière bataille de la conquête militaire française, fit 19 morts et 43 blessés du côté français, un millier au moins du côté africain.

Les populations civiles, si tant est qu'une distinction puisse être opérée entre combattants et civils africains, ont été durablement affectées par les guerres qui ont affaibli leur capacité de résistance aux maladies. Mais les données dont on dispose sont tellement aléatoires et contradictoires qu'il faut bien avouer notre incapacité actuelle à proposer une évaluation du recul démographique. Il faudrait cependant tenir compte, parmi les facteurs de ce recul, des guerres intestines et des catastrophes climatiques qui frappèrent périodiquement le Sahel et conduisirent à la propagation de famines meurtrières de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux lendemains de la Première Guerre mondiale, au moins. Au total, si l'on a pu soutenir qu'il y eut un recul démographique durant la période, il serait imprudent de l'attribuer uniquement à la conquête coloniale.



LUTTES Ci-contre : *La Bataille de Kouno (octobre 1899) et la défaite de Rabah face aux hommes d'Emile Gentil*, par André Galland, 1941. Page de droite : le colonel Jean-Baptiste Marchand dans la forêt vierge durant la mission Congo-Nil en 1898, illustration extraite du *Petit Journal*, vers 1898.



La colonisation a-t-elle reposé sur l'exploitation des indigènes ?

Se greffant sur des pratiques locales anciennes, mais lui donnant une ampleur jusque-là inégalée, les colonisateurs développèrent le travail forcé – ce qui ne veut pas dire gratuit –, en particulier pour le portage, les chantiers de chemin de fer ou le développement des cultures obligatoires. Au prix, parfois, d'une mortalité effrayante.

Dans une Afrique aux cours d'eau partiellement navigables et pour des petits tonnages, dépourvue de vraies routes et où les animaux de bât étaient victimes de la mouche tsé-tsé, le portage fut longtemps la seule solution pour acheminer les impedimenta nécessaires aux expéditions militaires – celle de Marchand mobilisa plusieurs milliers de porteurs – ou pour transporter, vers les ports de la côte, les produits de l'intérieur, comme le

caoutchouc ou les produits palmistes. La charge « normale » d'un porteur s'élève à 25 voire 30 kg à transporter sur 25 à 30 km par jour. Prestation harassante et nourriture souvent insuffisante favorisent la propagation des maladies – du sommeil notamment – qui entraînent une forte mortalité. Rien d'étonnant donc que les populations résistent, par la fuite et la désertion, à ces réquisitions.

Après le portage, les chemins de fer sont les plus gros consommateurs de main-d'œuvre. Et, comme le recrutement de travailleurs volontaires s'est révélé insuffisant, le recours à la contrainte devient systématique. Ainsi, en 1900, sur les 3 600 manœuvres employés à la construction du chemin de fer de Guinée, les deux tiers sont-ils des captifs. Le chantier de la ligne Congo-Océan est resté tristement

célèbre pour ses conditions de travail épouvantables. Sur les 127 500 travailleurs qu'il mobilise, entre 1921 et 1932, au moins 14 000, peut-être 20 000, périssent, de la fièvre jaune pour la plupart.

Les cultures obligatoires, puis, pendant la Première Guerre mondiale, les réquisitions de produits nécessaires à l'effort français de guerre sont deux autres formes de travail forcé. Enfin, la mise en place des régimes de l'indigénat et de législations forestières contraignantes crée de nouvelles et souvent humiliantes sujétions.

Si le portage recule à mesure de l'avancée des moyens modernes de communication, il faut attendre la loi du 11 avril 1946, dite loi Houphouët-Boigny, pour que le travail forcé, sous toutes ses formes, soit définitivement interdit dans les colonies françaises.



La France a-t-elle apporté la civilisation ?

Souvent réduite à une entreprise de pillage et d'exploitation, la colonisation doit pourtant être aussi saisie comme une rencontre, souvent violente, mais jamais réduite à ce seul aspect : la colonisation s'est aussi accompagnée, pour les populations dominées, d'effets « positifs ».

Une fois passées les violences des conquêtes – au demeurant, très inégales d'un territoire à l'autre, voire localement inexistantes –, la colonisation met fin aux guerres et aux révoltes internes qui ravageaient l'Afrique à un rythme soutenu. Ainsi, au Fouta-Djalon (Guinée), entre 1747 et 1896, l'Empire peul musulman n'avait probablement pas connu une seule décennie sans bataille ni campagne militaire. On pourrait multiplier de tels exemples. La paix coloniale apporta donc aux populations une sécurité jusque-là inconnue dans la vie quotidienne et les déplacements.

C'est également au crédit de la colonisation qu'il faut porter la suppression de certaines pratiques barbares, tels le cannibalisme et les sacrifices humains, comme ces « grandes coutumes », en usage lors des funérailles des rois au Dahomey, à l'occasion desquelles des centaines de victimes étaient immolées.

« *Fille de la politique industrielle* », la colonisation est aussi fille des Lumières et la plupart des « colonistes » sont convaincus que la mission de la France est de faire triompher partout dans le monde les idéaux de 1789. Cette mission civilisatrice, qu'il serait erroné de réduire à un habillage hypocrite de visées mercantiles, est assumée aussi bien par Jules Ferry, le bourgeois libéral, que par Jean Jaurès, le tribun socialiste. Trois verbes peuvent en définir les principaux domaines : libérer, soigner, éduquer.

La colonisation, qui a largement contribué au développement de la traite négrière, a été, ultérieurement, un outil de libération des hommes.

Le décret du 27 avril 1848, abolissant l'esclavage dans toutes les colonies françaises s'inscrit explicitement dans l'héritage des Lumières. En Afrique, la lutte contre ce « fléau », auquel le nom de Savorgnan de Brazza reste attaché, associe l'interdiction, au fur et à mesure des progrès de la « pacification », à l'essor de productions réclamées par l'industrie métropolitaine, comme l'huile de palme puis les arachides, afin de remplacer le commerce des hommes par celui des produits, offrant ainsi aux esclavagistes africains des revenus de substitution.

Certes, l'abolition s'est révélée fort ardue à mettre en œuvre et non exempte de compromissions et d'ambiguités sur le terrain. Pour ne pas s'aliéner les notables indigènes, on renonce à l'affranchissement de leurs « captifs » et on va même, parfois, jusqu'à leur restituer les fugitifs.

De même, les nécessités de la « guerre à l'africaine » conduisent à maintenir la tradition du partage des prisonniers entre les tirailleurs africains, butin qui constitue le gros de leur solde.

Encore faut-il rappeler que tous ces abus sont dénoncés en France, non seulement par la presse mais jusqu'à la tribune du Parlement.

Visant d'abord à protéger les Européens des maladies africaines – l'espérance de survie d'un missionnaire n'est que de deux ou trois ans en Afrique –, l'action sanitaire s'est étendue aux populations indigènes.

Elle s'est attachée à combattre les épidémies tropicales, en particulier le paludisme, la fièvre jaune et la maladie du sommeil. Pour y parvenir, le corps des médecins et pharmaciens des colonies a associé la recherche fondamentale, la diffusion des soins et l'assainissement des territoires.

C'est à Jean Laigret, de l'Institut Pasteur de Dakar, que l'on doit la mise au point, en 1932, du vaccin antiamaril, qui, en quelques années,

© DANIEL ARNAUDET / DROITS RÉSERVÉS / RMN-GRAND PALAIS



fait disparaître, la fièvre jaune en AOF. Eugène Jamot, directeur de l'Institut Pasteur de Brazzaville en 1916, s'est entièrement consacré à lutter contre la maladie du sommeil. En poste au Cameroun, à partir de 1922, il organise des équipes médicales mobiles qui dépistent les foyers d'infection et soignent les malades. A son départ de la colonie, en 1931, la maladie est en voie d'extinction.

Contre le paludisme, dont l'agent pathogène fut découvert en 1880, à Constantine, par le Dr Laveran, une chasse systématique aux eaux croupissantes est engagée en AOF, tandis qu'une intense propagande promeut l'usage de la moustiquaire. Dakar est débarrassée de ce fléau ainsi que partout où ces dispositions ont été appliquées avec continuité.

Les services de l'Assistance médicale indigène (AMI), créés en 1896 à Madagascar, en 1905 en AOF, et en 1908 en AEF, permirent une diffusion à grande échelle des soins



PLÉNITUDE Ci-dessus : *La France et les cinq continents : les bienfaits de la paix* (détail), par Pierre Henri de La Haille, fresque réalisée pour le musée des Colonies de la Porte Dorée, 1931 (Paris, Cité nationale de l'histoire de l'immigration).

et des règles élémentaires d'hygiène : pour la seule AOF, le nombre de consultations est passé de 171 000 en 1905 à 13 millions en 1938. La chute du taux de mortalité des populations africaines, sensible dès les années 1930, atteste du succès de l'œuvre médicale entreprise par la France dans ses colonies, malgré l'insuffisance chronique de moyens humains et budgétaires dont elle a disposé.

Le manque de moyens est également criant dans le domaine scolaire, abandonné, durant presque tout le XIX^e siècle, au zèle des œuvres missionnaires dont le renouveau se manifeste, dès 1815, par la réouverture à Paris du séminaire des Missions étrangères et par la fondation de nouvelles congrégations (Missions africaines de Lyon en 1856, des Pères blancs de Lavigerie en 1868). Au Sénégal, jusqu'en 1904, ce sont

les frères de Ploërmel et les sœurs de Saint-Joseph de Cluny qui assurent l'enseignement primaire.

Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que l'Etat met en place, à côté des écoles missionnaires, une armature scolaire hiérarchisée, sur le modèle élaboré à Madagascar en 1899 : écoles de village confiées à des maîtres indigènes, écoles régionales où exerce un personnel européen, écoles supérieures professionnelles (Pinet-Laprade à Dakar, Terrasson de Fougères à Bamako), école de médecine adjointe à Dakar et écoles normales d'instituteurs, dont la première ouvre ses portes en 1903 à Saint-Louis, avant d'être transférée en 1913 à Gorée, où, en 1915, elle prend le nom de William Ponty.

En assurant aux élèves un enseignement « adapté » s'appuyant sur les réalités locales (l'apprentissage

de « Nos ancêtres les Gaulois » est un mythe inventé par les milieux coloniaux hostiles à la scolarisation des « indigènes » et repris par les anticolonialistes), il s'agissait d'abord de répandre progressivement l'usage du français, de dispenser ensuite les règles d'hygiène et le goût du progrès matériel, de former, enfin, les cadres intermédiaires dont les administrations coloniales avaient besoin.

Dans les années 1930, la scolarisation des populations colonisées reste encore faible : 3 à 4 % des enfants en AOF, mais déjà 33 % à Madagascar. Un effort vigoureux est entrepris, après 1945, grâce aux investissements du Fides qui ont permis de faire passer, de 1938-1939 à 1958-1959, les effectifs de l'enseignement primaire en Côte d'Ivoire, de 9 600 élèves à 165 000 ; au Sénégal, de 15 400 à 80 500 ; en Guinée, de 7 800 à 42 500 ; à Madagascar, de 185 500 à 321 500.

Au lendemain de la conférence de Brazzaville (30 janvier-8 février 1944), le général De Gaulle exaltait la mission civilisatrice menée par la France dans ses colonies, dont les agents avaient été « nos administrateurs, nos soldats, nos colons, nos instituteurs, nos médecins, nos missionnaires ». Glorification peut-être excessive, mais point dépourvue de justifications comme le souligne Marc Michel dans son *Essai sur la colonisation positive* : « *L'installation coloniale (...) est à l'évidence un acte violent (...). Elle n'est pas que cela (...). Il va sans dire qu'il y eut des deux, du bien et du mal.* » Cédant aux humeurs du temps, il faut prendre garde d'oublier l'un ou l'autre versant. Et peut-être faut-il se souvenir que c'est au nom des valeurs portées par la France que les leaders nationalistes, tous issus des écoles françaises, ont justifié, à l'heure des indépendances, la légitimité de leur combat.

Marc Michel, *Essai sur la colonisation positive*, Perrin, 418 pages, 22,50 €.



Les soldats africains ont-ils servi de chair à canon ?

Le 16 avril 1917, à 6 heures du matin, le général Nivelle, qui a remplacé Joffre à la tête des armées françaises, lance la grande offensive qui doit percer les lignes allemandes et offrir une victoire décisive aux Alliés. Un million d'hommes sont massés sur un front de 40 kilomètres qui s'étend de Soissons à Reims.

Au cœur du dispositif de la VI^e armée, des bataillons de tirailleurs sénégalais, placés sous les ordres du général Mangin, sont chargés de s'emparer du Chemin des Dames, un plateau aux pentes escarpées, qui s'élève jusqu'à 150 et 200 mètres. Des conditions atmosphériques épouvantables rendent la progression particulièrement éprouvante et les mitrailleuses allemandes, camouflées dans les « creutes », font des ravages parmi les assaillants. L'échec, cuisant, tourne au désastre : Mangin lui-même doit reconnaître que sur les 16000 à 16500 « Sénégalais » engagés, 7415 ont été mis hors de combat (dont la moitié de tués ou disparus), soit entre 45 et 46 % des effectifs. Mangin devient le « broyeur de Noirs », qui aurait engagé ces soldats « *un peu comme du bétail* », selon l'expression du député du Sénégal, Blaise Diagne.

Sans doute trouve-t-on là l'origine du mythe de la « chair à canon » qui s'alimente, par ailleurs, à certaines déclarations. Ainsi, celle de Nivelle lui-même, dans la lettre qu'il adresse, le 14 février 1917, à Lyautey, alors ministre de la Guerre, dans laquelle il demande que « *le nombre des unités noires mises à [sa] disposition soit aussi élevé que possible (tant) pour donner de la puissance à notre effectif (que pour permettre d'épargner dans la mesure du possible du sang français)* ». Ce fragment entre parenthèses, qui apparaît dans le brouillon, a été rayé dans la version finale. Il est néanmoins révélateur des intentions d'un certain nombre d'officiers supérieurs.

Cependant, si l'on élargit à l'ensemble de la guerre cette macabre comptabilité, les pertes des « Sénégalais » ne sont pas, proportionnellement, plus élevées que celles des fantassins métropolitains : entre 21,6 % et 22,4 % contre 22,9 %.

Ce constat vaut-il pour la Seconde Guerre mondiale ? 90 000 soldats coloniaux, de toutes origines, se trouvent en métropole lors de l'offensive allemande de mai 1940. Les unités de tirailleurs sénégalais, engagées dans les combats, subissent des pertes considérables, de l'ordre de 38 % des effectifs. Ce bilan effroyable témoigne de la vaillance de ces

CÉRÉMONIE Le drapeau des tirailleurs sénégalais. Dans les médaillons, de gauche à droite et de haut en bas : Louis Faidherbe, organisateur, en 1857, des tirailleurs sénégalais; Blaise Diagne, député du Sénégal, commissaire général des effectifs coloniaux qui recruta un grand nombre de volontaires pour la guerre; les généraux Charles Mangin (1866-1925) et Jean-Baptiste Marchand (1863-1934). Couverture du *Petit Journal* du 1^{er} juin 1919.

soldats qui ne furent pas sacrifiés dans des combats de retardement. Il résulte aussi de la barbarie des troupes allemandes qui assassinèrent, par milliers, les prisonniers de guerre noirs, comme à Chasselay-Montluzin, le 17 juin 1940.

En 1943, la reconstitution d'une armée française rentrant en guerre aux côtés des Alliés doit beaucoup à la mobilisation des populations d'outre-mer : 233 000 soldats maghrébins, dont 134 000 Algériens et 100 000 tirailleurs africains viennent grossir les rangs des 700 000 soldats issus de métropole et des 170 000 Français d'Afrique du Nord (ceux qu'on a appelés ultérieurement les « pieds-noirs ») mobilisés.

Les statistiques démentent, une nouvelle fois, que les troupes africaines, et plus généralement coloniales, aient servi de chair à canon. De 1943 à mai 1945, les pertes pour les soldats métropolitains ont été de 6 %, de 6 % également pour les soldats maghrébins, de 5 % pour les tirailleurs et de 8 % parmi les combattants « pieds-noirs ».

Bien entendu, dire que les soldats coloniaux n'ont pas été utilisés comme « chair à canon » pour épargner le sang des Français ne retire rien au courage de ces soldats et aux sacrifices que beaucoup ont consentis.

Reste évidemment une question, de nature morale, mais qui ne concerne pas l'historien, celle de la légitimité d'engager des hommes dans des guerres qui ne les concernaient pas directement.

Marc Michel, *Les Africains et la Grande Guerre*, Karthala, 2003, 302 pages, 26 €.

Julien Fargettas, *Les Tirailleurs sénégalais*, Tallandier, 2012, 382 pages, 22,21 €.



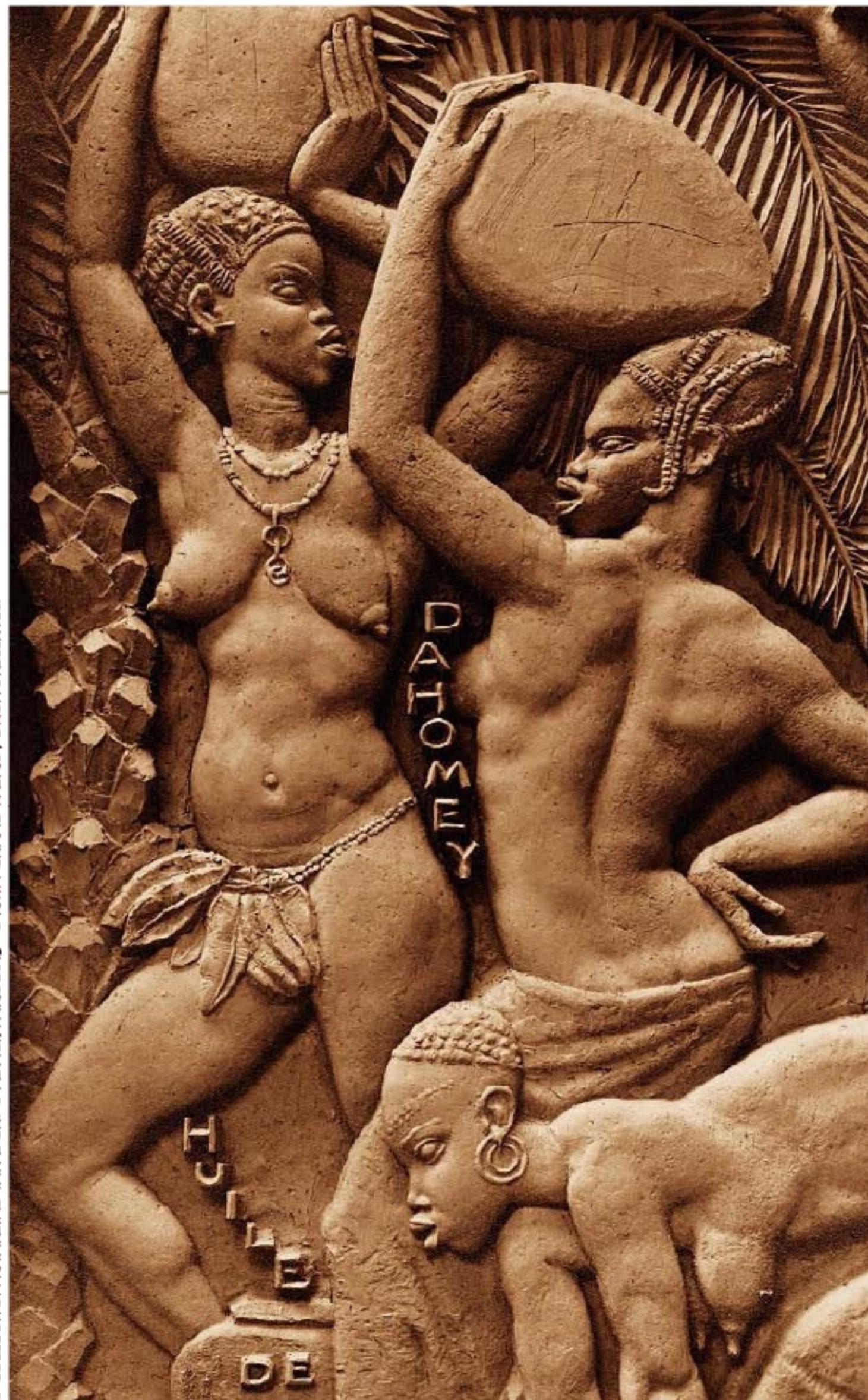
La France a-t-elle «pillé» ses colonies?

Jacques Marseille, il y a déjà près de trente ans, a démontré combien la notion de pillage, chargée de connotation morale, est impropre pour qualifier les rapports économiques noués entre la France et ses colonies. Certes, l'Afrique noire française a fourni à l'industrie métropolitaine une partie des matières premières dont elle avait besoin, en particulier du bois, du caoutchouc, des arachides et autres oléagineux ainsi que du café et du cacao. Inversement, l'Afrique a constitué un débouché important pour un certain nombre de secteurs industriels français : les tissus et les vêtements de coton, les sucres raffinés, le savon, le ciment, les outils et ouvrages en métaux.

S'il y avait eu pillage, ce que les économistes nomment «les termes de l'échange» auraient dû évoluer en faveur de la métropole : autrement dit, le prix des marchandises vendues aux colonies aurait dû augmenter plus que ceux des produits africains livrés en France, entraînant ainsi une baisse du pouvoir d'achat des producteurs d'arachide, de café, de bananes ou de cacao. En a-t-il été ainsi ? La réponse est non. En «longue durée», on constate, au contraire, que le pouvoir d'achat des produits coloniaux a, au pire, stagné ; au mieux, il s'est amélioré.

Lors de la crise des années 1930, le recul des importations depuis l'Afrique française entre 1932 et 1934 est suivi d'une vigoureuse reprise, tant en valeur qu'en volume, grâce à la politique de préférence impériale qui a réservé, à des prix d'achat très supérieurs aux cours mondiaux, le marché métropolitain aux produits de l'empire. Système qui s'est prolongé dans les années 1950, et même au-delà des indépendances africaines : les bananes coloniales sont alors payées

© COLLECTION KHARBINE-TAPABOR. © ADAGP, PARIS 2013 - © RMN-GRAND PALAIS / DROITS RÉSERVÉS.



COMMERCE Ci-dessus : femmes portant des jarres d'huile de palme. Bas-relief sculpté sur la façade du musée des Colonies de la Porte Dorée, par Alfred Auguste Janniot (1889-1969). Les oléagineux constituaient l'une des matières premières importées en métropole.

20 % au-dessus des cours mondiaux ; les oléagineux d'Afrique française coûtent 8 120 F le quintal, soit un surprix de 32 % ; l'huile de palme achetée 104-105 F le kg au Dahomey ou au Cameroun, coûte 86 F à Anvers.

Grâce aux financements publics et au marché protégé, le produit national brut réel de l'AOF a augmenté, chaque année, entre 1947 et 1956, de 8,5 %, celui de l'AEF, de 10 %.

Les populations colonisées – à des degrés divers selon les différents

groupes sociaux – ont trouvé un intérêt dans ce que certains persistent à nommer le «pillage» colonial. Cet avantage se manifeste, d'abord, au niveau du produit intérieur brut par habitant : calculé en dollar constant (valeur 1990), celui de la Côte d'Ivoire s'élève à 1 041 \$ en 1950 et à 1 256 en 1960 ; celui du Sénégal passe, entre ces deux dates, de 1 259 \$ à 1 445 \$; celui du Niger, de 813 \$ à 940 \$. C'est beaucoup mieux que ceux de la Chine (439 \$ en 1950,

673 en 1960), de la Corée du Sud (770 \$ en 1950 ; 1 105 \$ en 1960) ou de l'Egypte (718 \$ en 1950 ; 783 en 1960). Quant aux Ethiopiens, pourtant pratiquement indemnes de toute domination coloniale, ils disposent seulement, en 1950, d'un peu moins de 420 \$ par personne !

Les progrès de la consommation sont indiscutables. Par rapport à 1938, qui fut une bonne année, l'AOF importe, en 1954, deux fois plus de cotonnades, trois fois plus de sucre, quatre fois plus de lait en conserve et de machines diverses, quatre fois et demie plus d'automobiles et de pièces détachées, cinq fois plus de farine de froment. Dans des proportions variables, cette hausse de la consommation est également vraie en AEF et au Cameroun.

Certes, ces sociétés sont traversées par des inégalités sociales considérables, mais il serait tout à fait inexact d'en tirer la conclusion que seuls les « colons » et une partie des élites indigènes auraient été les bénéficiaires des progrès réalisés. Comment expliquer autrement la croissance démographique de ces territoires, sinon par cette amélioration d'ensemble – ce qui ne veut pas dire identique pour tous – des conditions de vie de leurs populations ?

D'ailleurs, certains leaders africains, tel Léopold Sédar Senghor, loin de se réjouir de la tentation du « repli cartieriste » qui, de jour en jour, gagnait en influence dans l'opinion publique métropolitaine, exhortait notre pays, en 1958, à poursuivre ses efforts pour l'équipement et le développement de l'Afrique : « *Non, la France ne saurait avoir la même vocation que la Suisse ou la Hollande. Elle ne peut se contenter d'être heureuse à l'intérieur de son Hexagone, car elle trahirait sa vocation véritable qui est de libérer tous les hommes aliénés de leurs vertus d'hommes.* »

Les colonies, ont-elles été le moteur de la croissance française ?

Le 17 juillet 1885, devant la chambre des députés, Jules Ferry, « le Tonkinois », légitime sa politique coloniale en assurant que « *la fondation d'une colonie* », c'est « *la création d'un débouché* ». Généralement admise, cette argumentation mérite pourtant d'être reconsidérée.

De la fin du XIX^e siècle à l'achèvement des décolonisations, l'importation de six à sept produits (houille, laine, coton, soie, oléagineux, bois) a représenté le gros des besoins en matières premières de la France. Qu'est-ce que nos colonies africaines ont livré ? Ni charbon, ni laine, ni soie. Quant au coton, tous les espoirs, en particulier celui de faire du Niger un « Nil français », se sont progressivement dissipés : en 1960, la production ne s'élevait qu'à 4 595 tonnes soit 1,85 % des importations françaises. Piètre résultat qui a quand même englouti, de 1946 à 1961, 22 milliards de francs CFA de fonds publics métropolitains.

Seules les livraisons de bois et d'arachides ont fini par devenir importantes.

Quel était, par ailleurs, l'intérêt d'acheter aux colonies ? La rareté des produits, la sécurité des approvisionnements, des prix avantageux ? Sous ces trois aspects, l'Afrique coloniale n'a offert aucun avantage et, pour qu'elle devienne le fournisseur principal de la métropole pour ces produits, il a fallu doper ses exportations à coups de primes ou en imposant à ses concurrents les handicaps de droits de douanes très lourds ou de contingements. Le seul intérêt a été, pour la France, de régler ses achats en franc et d'épargner ainsi ses réserves en devises.

Si l'offre coloniale s'est révélée décevante, comment nier que l'empire a été, pour l'industrie française, un marché protégé essentiel dans la mesure où :

– le débouché colonial a rempli une fonction régulatrice face aux vicissitudes des marchés extérieurs, comme ce fut le cas pendant la crise des années 1930.

– certaines branches d'activité (les huiles d'arachide, les sucre, les tissus de coton, les ciments et les ouvrages en métaux, etc.) n'ont trouvé qu'aux colonies un marché extérieur important.

– les colonies payaient plus cher que l'étranger les marchandises françaises.

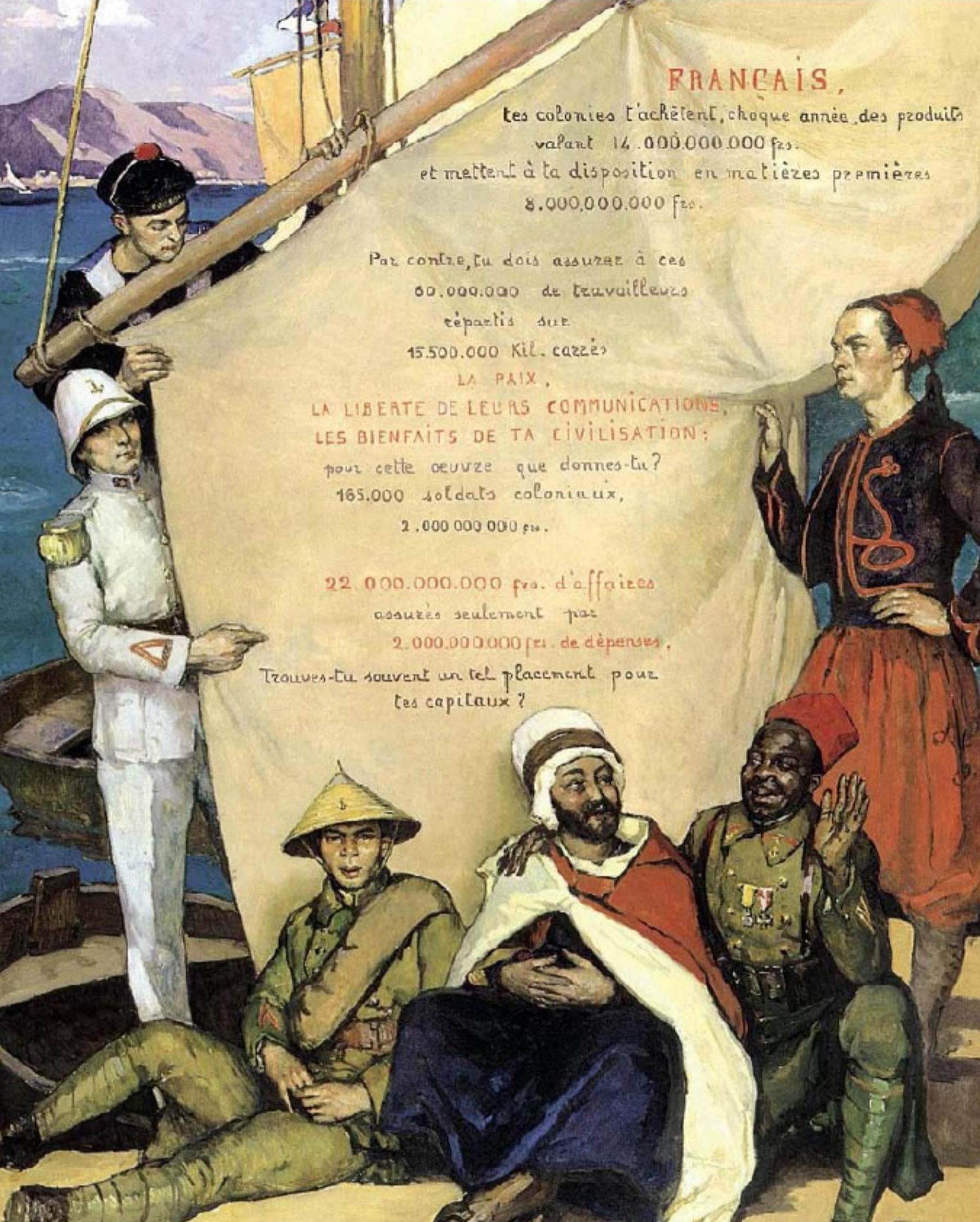
La colonisation afficherait donc un bilan économique globalement positif.

Mais avec quel argent l'Afrique a-t-elle réglé ses achats ? De la fin du XIX^e siècle jusqu'à l'heure des indépendances, les balances commerciales de l'AOF et de l'AEF sont restées très largement déficitaires. Si l'Afrique française a pu « *vivre à découvert* » aussi longtemps, c'est parce que l'Etat français, à coups de subventions et de prêts, a assuré ses fins de mois.

Alors qu'elle était confrontée aux défis de la reconstruction d'après-guerre, puis de la construction européenne, tandis que des besoins essentiels de la population métropolitaine, comme le logement, demeuraient sans solution, la France a consacré une part importante de ses ressources à accroître la consommation et l'équipement de ses colonies. Cet effort a constitué un frein à la modernisation du pays, en sevrant de crédits des secteurs essentiels d'activité qui, de ce fait, ont été placés en situation de faiblesse par rapport à leurs concurrents étrangers.

Au plan financier, les colonies ont donc été pour la métropole un gouffre. Gustave Molinari ne se trompait pas lorsqu'il affirmait, à la fin du XIX^e siècle, que « *de toutes les entreprises de l'Etat, la colonisation est celle qui coûte le plus cher et qui rapporte le moins* ».

Au début des années 1950, le miracle hollandais, qui suivit l'indépendance de l'Indonésie, fournit la preuve à contrario que les colonies sont un boulet traîné par les métropoles. En 1956, Raymond Cartier popularise les thèses



© RUE DES ARCHIVES/PVDE

PLACEMENT Ci-dessus : affiche de propagande, par Constantin Font, vers 1920. Les colonies étaient alors présentées comme un placement avantageux, rapportant beaucoup à moindre frais. En 1984, la thèse de l'historien Jacques Marseille sur l'économie de la colonisation française de 1880 à 1960 a démontré qu'il n'en était rien.

de ce «complexe hollandais» dans une série d'articles publiés dans *Paris-Match*. La Hollande, demande-t-il, serait-elle dans la même situation, «si, au lieu d'assécher son Zuyderzee et de moderniser ses usines, elle avait dû construire des chemins de fer à Java, couvrir Sumatra de barrages, subventionner les clous de girofle des Moluques et payer des allocations familiales aux polygames de Bornéo»? Dès lors, «il est impossible de ne pas se demander s'il n'eût pas mieux valu construire à Nevers l'hôpital de Lomé, à Tarbes le lycée de Bobo-Dioulasso et si l'asphalte de la route réalisée par l'entreprise Razet au Cameroun

ne serait pas plus judicieusement employé sur quelque chemin départemental à grande communication».

Certes, ce pacte colonial renversé a assuré les profits de certaines sociétés métropolitaines, qui ont été de bonnes affaires pour leurs actionnaires. Mais la rentabilité de quelques-unes ne doit pas être généralisée, et, à côté de succès brillants, combien d'échecs et de désillusions! Loin d'être un eldorado, le placement colonial a conduit souvent aux mêmes infortunes que celui du Panama.

Une autre interrogation naît du rapprochement entre les performances des entreprises françaises au lendemain de

la Seconde Guerre mondiale qui montre que le débouché colonial, «compagnon des mauvais jours» pendant les années 1930, devient, après 1946, la béquille des branches déclinantes du capitalisme français. Au surplus, ce marché perd de son importance. De 1952 à 1959, les exportations à destination de l'étranger augmentent de 131 % et la consommation des ménages de 72 %. Avec la zone franc, la croissance est seulement de 47 %.

Preuve du caractère désormais globalement secondaire des débouchés coloniaux : en queue de peloton des pays de l'OCDE pour son rythme de croissance jusqu'en 1962, la France rejoint le trio de tête après cette date. Ainsi, le rôle de la colonisation dans le développement économique de la France peut-il «être réévalué à la lumière du paradoxe suivant», emprunté au grand économiste et historien Paul Bairoch : il n'est pas exclu que l'entreprise coloniale ait nui au développement économique de la France, plus qu'il ne l'aurait favorisé.

Jacques Marseille, *Empire colonial et capitalisme français. Histoire d'un divorce*, Albin Michel, «Bibliothèque de l'évolution de l'humanité», 640 pages, 21,80 €.

DANIEL LEFEUVRE, spécialiste de l'Algérie coloniale, est professeur d'histoire économique et sociale à Paris-VIII (Saint-Denis).

POUR EN FINIR AVEC LA REPENTANCE COLONIALE

Daniel Lefèuvre



Flammarion
«Champs
actuel»
230 pages
7,20 €

Dans les sables de Tombouctou

Par Geoffroy Caillet

Reprise aux groupes djihadistes par les troupes franco-maliennes le 28 janvier 2013, la capitale culturelle de l'Afrique subsaharienne n'a cessé, depuis sa fondation au XII^e siècle, d'être une grande pourvoyeuse de mythes pour le monde occidental.



CITÉ MYSTÉRIEUSE

La mosquée de Djingareyber. Cet édifice religieux, le plus grand de Tombouctou, a été bâti, à partir de 1325, par l'empereur malien Kankan Moussa, à son retour d'un pèlerinage à La Mecque.

© GLOW IMAGES/ABACAPRESS.COM



Maison habitée par l'Explorateur français René Caillé

Sierra-Léone, Tombouctou, Maroc (1828)



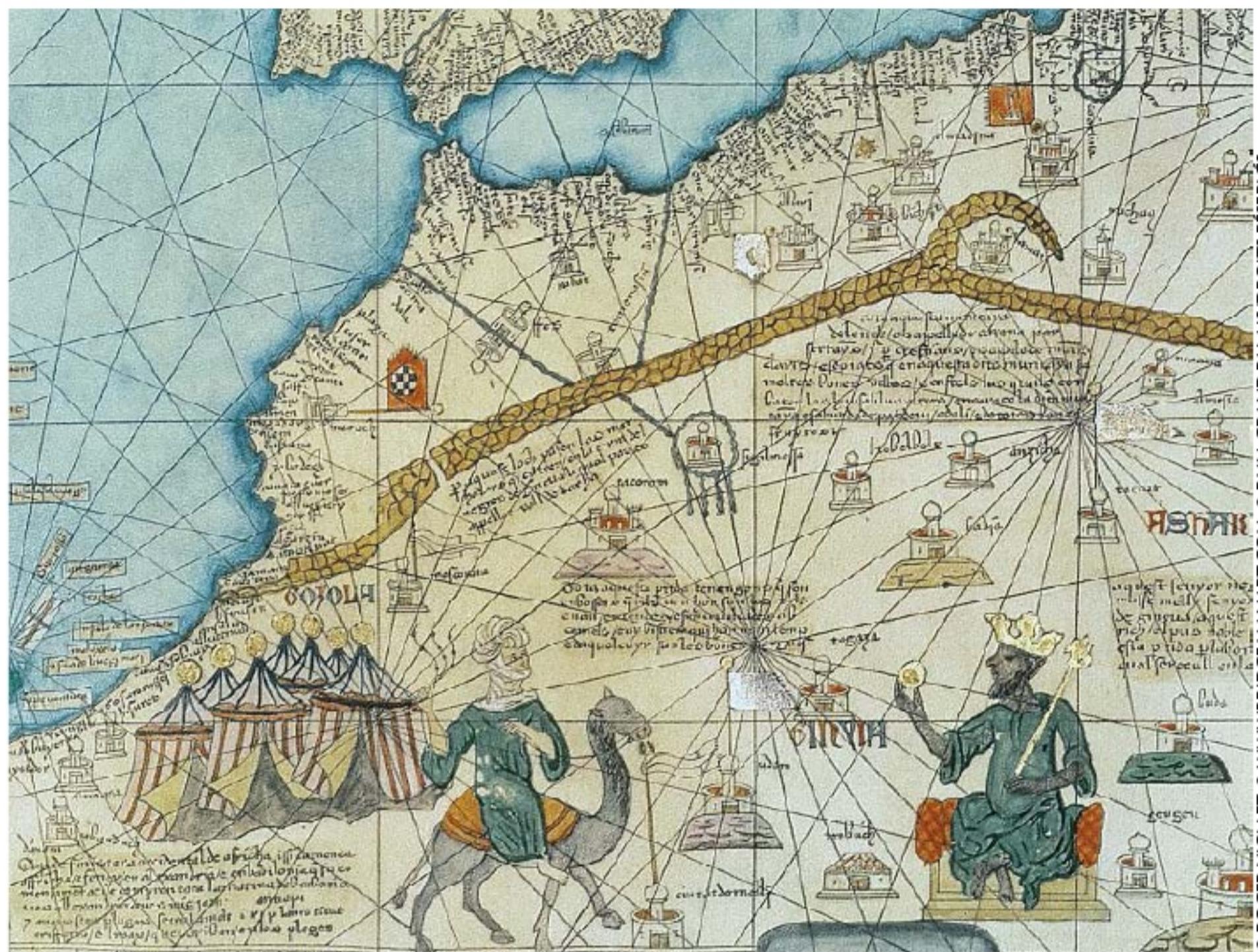
Ceux qui y sont allés en ont rapporté cette façon instinctive de vous faire comprendre que le monde se divise en deux et que vous appartenez à l'autre moitié. Difficile de leur donner tort. La première expérience qu'on fait à Tombouctou, c'est celle de la permanence des choses et des lieux. Maisons de briques ocre cuites au soleil, venelles emplies de sable, chameaux blatérant sur des places surchauffées et, sitôt passées les dernières habitations, le désert à perte de vue. A deux siècles de distance, les troupes françaises entrées dans la ville sans coup férir le 28 janvier 2013 ont assisté au même spectacle que leur compatriote René Caillié à son arrivée, le 20 avril 1828. C'est que le véritable mystère de Tombouctou tient en une ligne : neuf cents ans après sa fondation, la cité de légende n'est pas à chercher ailleurs que dans cette bourgade poussiéreuse, assoupie entre sable et eau. Tout consiste à l'avoir soi-même vérifié.

C'est René Caillié qui en fit le premier l'expérience, fortement amère. « *En entrant dans cette cité mystérieuse, (...) je fus saisi d'un sentiment inexprimable de satisfaction ; je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille, et ma joie était*

extrême. (...) *Revenu de mon enthousiasme, je trouvai que le spectacle que j'avais sous les yeux ne répondait pas à mon attente ; je m'étais fait de la grandeur et de la richesse de cette ville une tout autre idée : elle n'offre, au premier aspect, qu'un amas de maisons en terre, mal construites...* » écrit-il dans son *Journal d'un voyage à Tombouctou*, publié en 1830. Depuis Caillié, Tombouctou est devenu le nom d'un des désenchantements les plus fameux de l'histoire. Celui d'une désillusion qui, loin d'éventer le mythe, lui a donné une consistance nouvelle.

Les déconvenues de René Caillié

L'épopée de ce découvreur fut elle-même celle d'un loser magnifique. Enflammé par la lecture de *Robinson Crusoé*, Caillié s'était embarqué à 16 ans comme moussaillon à destination du Sénégal. A Saint-Louis, il tente de se joindre à l'expédition britannique partie à la recherche de Mungo Park, célèbre explorateur écossais disparu en Afrique dix ans plus tôt. Démuni d'argent, de santé et d'appuis, il doit rentrer en France. Premier échec. Mais le Poitevin est têtu comme



© ROGER-VIOLLET. © WWW.BRIDGE-MANART.COM. © RMN-GRAND PALAIS/DROITS RESERVÉS.

BONNE FORTUNE Ci-dessus : détail de *L'Atlas catalan*, par Abraham Cresques, 1375 (Paris, Bibliothèque nationale de France). Sous le règne de l'empereur malien Kankan Moussa (représenté ici avec une pépite d'or dans la main), Tombouctou connut un essor culturel et économique considérable. A gauche : la maison dans laquelle vécut l'explorateur français René Caillié (1799-1838) durant son séjour à Tombouctou à la fin des années 1820. Ci-dessous : *Portrait de René Caillié*, par Alix Grand de Saint-Aubin, 1830 (Paris, musée du Quai Branly).

l'âne de son pays. En 1824, il est de retour à Saint-Louis avec un objectif : atteindre Tombouctou, dont le nom l'a si souvent fait rêver à l'école de son petit village natal de Mauzé-sur-le-Mignon, dans les Deux-Sèvres. Pendant huit mois, il s'initie à l'islam chez les Maures braknas, apprend le Coran et peaufine le personnage qu'il entend jouer dans la cité interdite aux chrétiens : celui d'un fils d'Egyptien enlevé par les soldats de Bonaparte et élevé en France, qui souhaite regagner sa véritable patrie.

Trois ans d'atermoiements plus tard, il parvient enfin à se joindre à une caravane, avec pour tout bagage ses maigres économies, quelques bibelots destinés à s'assurer l'hospitalité des indigènes et une petite pharmacie. Parti de Boké, en Guinée, il atteint Djenné, au Mali, d'où il s'embarque sur le Niger jusqu'à Kabara, le port de Tombouctou. A son entrée dans la ville le soir du 20 avril 1828, la déception est vive.

Exit les récits enchanteurs de Léon l'Africain, cet explorateur dont la *Description de l'Afrique*

a fait rêver l'Europe entière depuis sa parution en 1526. Tombouctou n'est qu'un amas de pauvres masures, fouettées par le sable du désert et desséchées par un soleil torride. La population y vit sous la menace permanente des pillages des Touaregs. Suprême déconvenue : Caillié apprend qu'il n'est pas le premier Européen à pénétrer dans la cité mystérieuse... Le major Laing y est entré en août 1826, avant de périr un mois plus tard assassiné. Au moins le Français sera-t-il le premier à en revenir. Mais à quel prix !

Pendant treize jours, René Caillié accumule secrètement les notes entre les pages de son Coran, puis, déjà, prend le chemin du retour. Il lui faut un mois et demi pour traverser le Sahara, avant de remonter le Maroc. Parvenu à Tanger, il pénètre en haillons au consulat de France. Terrassé par les carences alimentaires et le manque d'eau potable, devenu la risée de ses camarades de voyage, il est surtout défiguré par le scorbut, qui lui a fait perdre ses dents. A Tombouctou déjà, on l'avait surnommé «meskine» (le pauvre).





© F. GUIZIOU/HEMIS.FR. © MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES. © COL. DUPOND/AKG-IMAGES.

Enfin remis sur pied, il est accueilli à Paris en demi-héros : le prix de 10 000 francs promis par la Société de géographie et la Légion d'honneur d'un côté ; un oubli rapide de l'autre, ajouté à l'hostilité des Anglais qui ne croient pas à la véracité de son voyage. Sa santé ne se rétablit pas et Caillié meurt en 1838, tout à son rêve d'obtenir un ordre de mission pour exploiter les mines d'or maliennes de Bourré. Son ami Edme Jomard pouvait conclure en parlant de son exploit : «*Il a payé cher cet avantage, il l'a payé de sueurs et de sang.*»

Naissance d'un mythe

Le principal ennemi de René Caillié fut-il son imagination ? Léon l'Africain avait-il menti ? Oui et non. Il avait surtout décrit Tombouctou à son apogée : au XVI^e siècle.

C'est vers 1100 que s'était établi là un campement de nomades touaregs dont le puits était gardé par une vieille femme nommée Bouctou. Situé entre la boucle la plus haute du fleuve Niger, au sud, et les portes du Sahara, au nord, le « puits de Bouctou » s'était rapidement transformé en un village sédentaire à usage d'entrepôt pour les marchandises en provenance du Sahel et d'Afrique du Nord. Des marchands de Djenné, à 300 kilomètres de là, étaient venus s'y installer pour en faire un centre de commerce. Ils y avaient importé la technique du banco, cette brique crue de glaise et de paille séchée au soleil, qui donne encore à la ville son aspect singulier de fastueuse termitière.

Sa bonne fortune, Tombouctou la devra à sa situation géographique exceptionnelle, à la jonction exacte du fleuve et du désert. Par le premier transite l'or des mines du sud du Mali, qui approvisionnent l'Afrique du Nord, l'Egypte et le monde méditerranéen. Du second proviennent les caravanes du monde arabe, chargées au passage du sel du Sahara. Lieu où les canaux rencontrent les chameaux, où s'échangent l'or jaune et l'or blanc, Tombouctou devient une véritable ville au XIII^e siècle, sous l'empire du Mali, qui supplante alors celui du Ghana.

En 1324, l'empereur Kankan Moussa part en pèlerinage pour La Mecque, escorté, selon une chronique, de 60 000 esclaves et de dix tonnes d'or. On raconte que, tandis qu'il laissait son pays ruiné, il dépensa tant au Caire que le cours de l'or s'y effondra pour plusieurs années. Dès ce moment, la réputation de richesse de Tombouctou s'étend jusqu'à l'Europe. Une carte marine de 1375 tirée de l'*Atlas catalan* représente ainsi Kankan Moussa brandissant une pépite d'or. C'est sur ce mythe d'une ville pavée et couverte du précieux métal que vécut le monde européen jusqu'à René Caillié.

ROUTE DU SAVOIR Edifiée au XIV^e siècle, la mosquée Sankoré de Tombouctou abrita au siècle suivant une prestigieuse université.

A son retour de La Mecque, Kankan Moussa fait édifier à Tombouctou la grandiose mosquée Djingareyber, dont les bâtiments à tourelles rappellent directement les minarets des pays arabes. Et pour cause : son architecte Abou Ishaq es-Sahéli fait partie de la caravane de savants et lettrés qu'il a ramenés de son pèlerinage. Ce sont eux qui vont capitaliser les connaissances apportées par les caravaniers du Sahara pour faire de la route du sel la route du savoir, et transformer cette bourgade du désert en un grand centre d'études islamiques.

Un siècle plus tard, la domination de l'empire du Mali sur l'Afrique de l'Ouest s'effondre sous les coups de l'un de ses petits royaumes vassaux. Le roi de Gao, Sonni Ali Ber, occupe Tombouctou en 1468 et fonde l'empire songhaï, qui s'étendra bientôt du Sénégal au Tchad. Avec son successeur, Askia Mohammed, s'ouvre alors le véritable âge d'or de la ville-marché devenue, à l'aube du XVI^e siècle, la capitale intellectuelle et spirituelle d'un empire grand comme quatre fois la France.

Plus de 100 000 habitants peuplent alors Tombouctou, qui s'est ornée de mosquées dont les trois plus célèbres, Djingareyber, Sankoré et Sidi Yahia, sont reconstruites et agrandies par l'imam Al-Aqib. 25 000 étudiants travaillent à l'université de Sankoré et dans les 180 écoles coraniques de la « ville aux 333 saints ». Leurs maîtres rivalisent d'excellence avec ceux de La Mecque et du Caire et côtoient savants, ingénieurs et architectes venus de toute l'Afrique. On y étudie la théologie, mais aussi le droit, la grammaire,



PLACE DU MARCHÉ

Ci-dessus : Touaregs à Tombouctou, dans les années 1910. Ci-dessous : le marché au bois sur la place Badjindé de Tombouctou, avec la medersa (école) au fond, au début du XX^e siècle. A partir de 1894, les Français installèrent des sociétés commerciales et des comptoirs sur cette place.





l'histoire, l'astrologie. Seize cimetières et mausolées de savants et d'imams y sont édifiés, qui doivent, selon la tradition, protéger Tombouctou de tous les dangers.

Si la destruction de douze d'entre eux à coups de masse par les groupes djihadistes entre avril et décembre 2012 a fait craindre le pire pour l'avenir, cette croyance avait déjà été mise à mal par l'événement le plus traumatisant que la cité ait connu. Le 12 avril 1591, l'armée songhaï est écrasée par un corps expéditionnaire de mercenaires au service du sultan du Maroc, Ahmed al-Mansour. Pillée, Tombouctou se vide peu à peu de ses habitants et s'enfonce dans le désordre, avec toute l'Afrique de l'Ouest. C'est à la paix entretenue par les empires successifs que la ville devait le dynamisme de son négoce et de son savoir. Ni l'un ni l'autre ne se relèveront de ce brutal coup d'arrêt. Les caravanes ne s'aventureront plus jusqu'à Tombouctou, la misère s'y installe.

Le reste de son histoire, sous la domination successive des Peuls et des Touaregs, sera celle d'un lent déclin au profit de Gao, reliée à l'Algérie par un axe routier. C'est dans cette Tombouctou qui n'est plus que l'ombre d'elle-même que pénètre René Caillié en 1828. Les troupes françaises le vérifieront encore en occupant la ville en 1894. Le commerce du sel s'y poursuit, mais la concurrence des navires lui a porté un coup fatal. En 1924, la première expédition motorisée à travers le désert atteint la cité. Le Sahara vaincu, que pourrait-il rester du mystère de Tombouctou ?

La bibliothèque du désert

Il aura fallu les violences des djihadistes pour rappeler au monde que la « perle du désert » reste pourtant la détentrice d'une richesse qui justifie à elle seule la survie de son mythe. En 1853, l'Allemand Heinrich Barth y avait contemplé ce trésor resté ignoré de Caillié, puis des colons français : les manuscrits de Tombouctou, œuvre des copistes qui s'étaient succédé dans la ville à partir du XIII^e siècle. (Une

© HORST FRIEDRICH/ANZENBERGER/ASK IMAGE © MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES. © HORST FRIEDRICH/ANZENBERGER/ASK IMAGE



manne prodigieuse, estimée par l'historien malien Mahmut Zouber à près de 100 000 manuscrits, pourtant une frange infime des 900 000 existant encore selon lui dans tout le Mali.

Pendant des siècles, c'est à dos de chameau que les œuvres des philosophes grecs sont parvenues jusqu'à Tombouctou via Le Caire pour y être lues, interprétées et commentées par les lettrés de la cité, qui rédigèrent aussi leurs propres travaux. Astronomie, mathématiques, philologie, grammaire, histoire ou géographie : le champ des disciplines abordées est presque infini. Résumés et commentaires écrits à des fins pédagogiques expliquent l'ampleur démesurée de cette production.

La prise de Tombouctou par les Marocains en 1591 entraîna l'enfouissement de la plupart de ces manuscrits dans les greniers des familles de notables. Quatre siècles plus tard, c'est ce même stratagème qui les a préservés de la fureur des djihadistes. L'incendie, quelques jours avant l'arrivée des troupes franco-maliennes, des nouveaux locaux du centre Ahmed-Baba, créé par l'Unesco en 1970 pour la sauvegarde des manuscrits, n'a ainsi occasionné que peu



PATRIMOINE

Ci-contre : Heinrich Barth atteint Tombouctou, en 1853, gravure de ET Compton, tirée de *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale*, de Heinrich Barth. L'explorateur allemand fut le premier à découvrir les précieux manuscrits de Tombouctou. A gauche : la bibliothèque Fondo Kati de Tombouctou est riche d'une collection d'environ 12 000 manuscrits parmi lesquels une pièce rare datant du XV^e siècle. La ville compte trente-deux bibliothèques dont celle d'Al-Wangari (*ci-dessous*), l'une des plus anciennes.

de dégâts dans les collections : dès le mois d'août, plusieurs responsables des trente-deux bibliothèques familiales de Tombouctou avaient entrepris le transport de l'essentiel des manuscrits en lieu sûr, dans le sud du pays.

En dépit du programme de numérisation mené depuis 2008 par la région Rhône-Alpes, Jean-Michel Djian, auteur d'un récent ouvrage de référence sur le sujet, déplore que «*cet impressionnant corpus de textes reste dans un état précaire. Et méconnu. Trop peu de documents sont numérisés pour être exploités, très peu de traductions existent pour les rendre accessibles au public, il n'y a pas assez de catalogage pour s'y retrouver*». Leur mise en valeur bénéficierait en premier lieu à la connaissance d'une Afrique de l'Ouest longtemps réputée sans mémoire. Dans l'immédiat, l'obscurité qui les entoure ajoute surtout à Tombouctou un nouveau mystère. Pour la plus grande satisfaction des djihadistes ? Parmi tant d'autres, ce manuscrit du XV^e siècle consacré aux *Principes vertueux de la gouvernance* ne serait sans doute pas de leur goût. ↗



Savorgnan de Brazza

Gentleman explorateur

Apôtre de la conquête pacifique, Pierre Savorgnan de Brazza gagna à la France le Haut-Congo et l'Oubangui-Chari sans tirer un coup de fusil.

Brazzaville, le long du fleuve Congo, 3 octobre 2006. En présence des présidents congolais, gabonais et centrafricains, la dépouille de Pierre Savorgnan de Brazza, fraîchement exhumée du cimetière chrétien d'Alger, rejoint solennellement le somptueux mausolée de marbre de Carrare qui lui est dédié. Sur la tombe figure une plaque, réplique de celle d'Alger : « *Sa mémoire est pure de sang humain. Il succomba le 14 septembre 1905 au cours d'une dernière mission entreprise pour sauvegarder les droits des indigènes et l'honneur de la nation.* » Pour que les anciens colonisés fissent une telle haie d'honneur au colonisateur d'hier, il fallait qu'il fût une extraordinaire figure de lumière, au milieu des ombres qui, en Afrique centrale, furent si nombreuses.

L'ironie veut que le plus grand des coloniaux français soit italien. La vocation pour les vastes horizons de ce fils de patricien de Venise, né en 1852 à Rome, a pris racine dans la propriété familiale sur les bords de l'Adriatique. Du haut de la terrasse, il contemple fasciné les vaisseaux de la Royale qui y croisent. Grâce à l'amitié de son père avec l'amiral Louis de Montaignac, ministre de la Marine, il est autorisé à présenter l'Ecole navale, à Brest, à titre étranger. En 1870, le jeune bordache n'est pas autorisé à participer au combat.

© IDE © ADOCPHOTOS



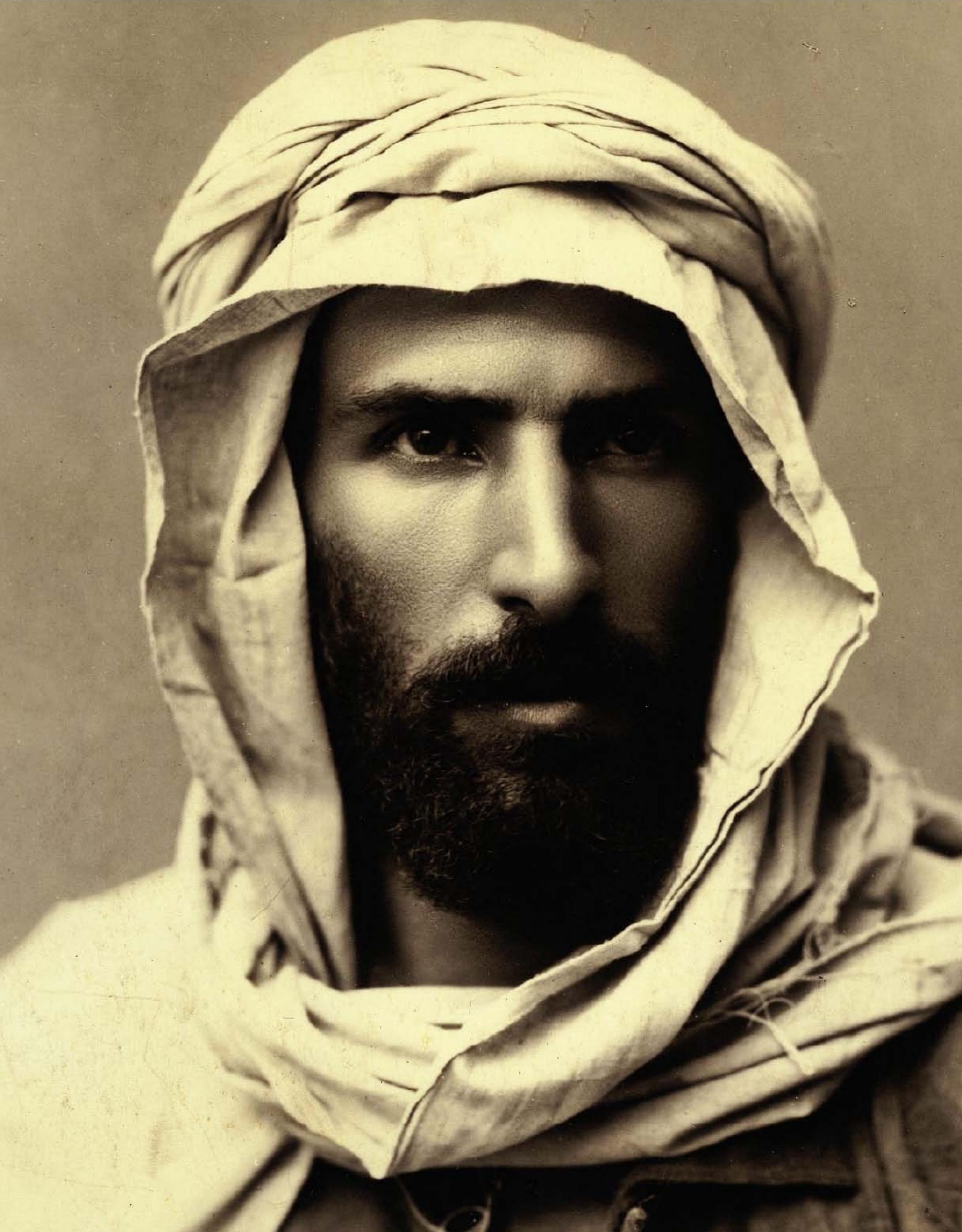
VOCATION

Lors de sa première expédition, en 1875, Pierre Savorgnan de Brazza (photo à droite) découvre et explore le fleuve Ogooué. Mais c'est lors de son deuxième voyage, entre 1879 et 1882, qu'il rencontre son plus grand succès : il conclut un traité d'amitié avec le Makoko, roi des Batékés, qui permet à la France de gagner 2500 000 km² de territoire. Sa dernière mission, de 1883 à 1885, sera de jeter les bases de la future AEF.

Désespéré, il sollicite sa naturalisation. Il veut faire honneur au pavillon qui l'a accueilli sur ses francs bords. Trop tard pour se battre. Mais il peut du moins embarquer sur la frégate Vénus qui fait souvent escale au Gabon. Tout au long du voyage il lit avec passion le récit des explorateurs. Il a trouvé sa vocation. Il sera de

ceux qui découvrent des terra incognita. Bien introduit dans les milieux de la III^e République naissante, probablement franc-maçon, lié à Jules Ferry et à Gambetta qui espèrent trouver outre-mer une compensation aux provinces perdues d'Alsace-Lorraine, il obtient soutiens et subsides pour explorer le fleuve Ogooué. Il a aussi







© ROGER-VIOLLET. © 2013. MUSÉE DU QUAI BRANLY, PHOTO ARIANE ROCHE/SCALA, FLORENCE

NÉGOCIATEUR Ci-dessus : Pierre Savorgnan de Brazza, dans les années 1890.
En bas : la machine à écrire de l'explorateur (Paris, musée du Quai Branly).

un don naturel pour exploiter la ferveur populaire. La presse se fait l'écho de ses grandes ambitions.

De 1875 à 1885, il dirige ainsi trois expéditions jusqu'aux sources de l'Ogooué à travers le Congo et l'Oubangui-Chari. Au départ, les moyens manquent. Il puise dans sa fortune personnelle. Il part seul, accompagné de quelques Occidentaux et d'une faible escorte de laptots, des supplétifs sénégalais. A la force, il préfère les longues palabres, les négociations ou le troc de verroteries et de cotonnades. Il a un rival, Henry Morton Stanley, qui est aussi son contraire. Ce Britannique passé au service du roi Léopold II de Belgique progresse en force au Congo pour conquérir à son maître ce qui deviendra le Congo belge. Sa brutalité lui vaut le surnom de

«Bula Matari», «celui qui casse les pierres». Brazza, lui, obtient par la douceur l'estime des tribus. On l'appelle le «bon chef blanc». A Maurice Barrès qui lui demande : «Quelle arme aviez-vous?» il répond : «Une canne, je m'étais blessé à la jambe.»

La deuxième expédition, de 1879-1882, est celle qui remporte le plus grand succès. L'heure est à la rivalité franco-belge. L'ambition de Léopold est insatiable. Mais la diplomatie française l'emporte sur la rudesse belge mûtrie d'arrogance britannique. Brazza convainc le Makoko, roi des Batékés, de placer son royaume sous la protection de la France. La cérémonie d'hommage est devenue une image d'Epinal. Devant le Français, en uniforme de lieutenant de vaisseau, tandis que le

grand féticheur multiplie les rituels propitiatoires, le Makoko fait sa soumission et remet à son interlocuteur un bracelet de cuivre gravé, signe d'alliance. Sans tirer un coup de fusil, Brazza vient de gagner 2 500 000 km² du Haut-Congo et de l'Oubangui-Chari à sa patrie d'adoption. C'est le temps des heures glorieuses. Partout où il passe, l'explorateur libère les esclaves parce que, dit-il, «nous, la France, ne reconnaissons à personne le droit de retenir un homme en esclavage. Celui qui touche le mât du drapeau est un homme libre». Les Français s'enthousiasment. La France est redevenue la France, avant-garde de la civilisation. Les gazettes diffusent à l'envi des gravures de propagande, comme celle de la délivrance des captifs de Lambaréne et Lopé. De retour en métropole, avec le soutien du parti colonial et de la Société de géographie, Brazza se fait l'apôtre zélé de ses conquêtes pacifiques. En novembre 1882, le traité d'amitié avec le Makoko est ratifié à la Chambre, dans un contexte où la droite voit généralement d'un mauvais œil l'aventurisme colonial.

Pour Brazza, c'est l'apothéose. Nommé commissaire général du Congo français, pétro de conceptions humanitaires, il s'attache à servir au mieux la nouvelle colonie. Il embellit la ville de Nkuna, la future Brazzaville, trace des routes, ouvre des écoles, crée des dispensaires. Mais tout cela coûte cher. L'argent manque. La France veut bien conquérir des colonies, mais elles doivent être rentables. Or le Congo ne l'est pas. Ce qui avait commencé en mystique, finit en politique ou, ce qui est pire, en



affairisme. André Lebon, ministre des Colonies de 1896 à 1898, entend en finir avec l'administration directe coûteuse et peu profitable. A l'instar ce qui se passe au Congo belge, il veut confier à des sociétés privées l'exploitation des richesses du Congo, en particulier le caoutchouc. Brazza s'insurge. Le régime des concessions marquera la fin de la mission civilisatrice. Ce sera le temps des vautours. Il a raison. Mais pour son malheur, c'est un piètre administrateur. Les bureaux l'ennuient. Les règles de droit métropolitaines l'agacent. On l'attaque pour des vétilles, des erreurs comptables. Une mission d'inspection le blâme. En janvier 1898, il est relevé de ses fonctions. Il a perdu. Les territoires de l'Oubangui-Chari et du Congo sont confiés à quarante sociétés concessionnaires, qui se partagent leurs richesses. C'est le temps du travail forcé, des milices privées et des petits chefs blancs.

Pour Brazza, commence une traversée du désert. Il se retire à Alger avec son épouse Thérèse de Chambrun. Le libérateur des esclaves d'Afrique équatoriale et la descendante du libérateur de l'Amérique y connaissent une vie familiale paisible. Mais Brazza est tenaillé par la colère. Il se bat pour faire reconnaître le bien-fondé de son action et pour défendre les principes d'une colonisation humaine. L'histoire le rappelle tragiquement aux affaires. En juillet 1903, éclate l'affaire Toqué-Gaud. Un administrateur des colonies, Georges Toqué, et son commis des affaires indigènes, Fernand Gaud, avaient voulu frapper de terreur les autochtones de Fort-Crampel en Oubangui-Chari. Ils avaient eu la riche idée de faire sauter un chef noir rebelle avec un bâton de dynamite. Leur

objectif était clair : « Ça

médusera les indigènes. Si après cela ils ne se tiennent pas tranquilles (...). Ni trace de coup de fusil, ni trace de coup de sagaie : c'est par une sorte de miracle qu'est mort celui qui n'avait pas voulu faire amitié avec les Blancs.» Les coupables sont sanctionnés légèrement de cinq ans de prison. Mais le scandale politique est immense. A la Chambre, l'affaire fait grand bruit. Une commission d'enquête est désignée pour contrôler les conditions de vie dans la colonie. La République se tourne vers l'icône Brazza. Il est nommé président de la commission. Le 29 avril 1905, il arrive à Libreville. Les administrateurs coloniaux s'efforcent d'entraver son enquête. Sans succès. Il découvre des exactions terribles : partout des femmes et des enfants sont enlevés et gardés en otages jusqu'à ce que les hommes aient récolté une quantité suffisante de caoutchouc.

Brazza est alors frappé d'une terrible crise de paludisme. Il se sent partir. Sur le chemin du retour, il s'éteint à Dakar, le 14 septembre 1905, veillé par son épouse et le capitaine Mangin. C'est une aubaine pour le lobby des concessions. Son rapport est mis sous le bûche. Dès lors qu'il a cessé d'être dangereux, la République tente de récupérer la gloire du défunt. Grand seigneur, grand conquérant, champion de la lutte antiesclavagiste, serviteur de la paix, dépourvu de tout esprit mercantile, il est de ceux dont on peut faire un héros. On lui fait des obsèques nationales. Certains songent même à l'enterrer au Panthéon. Mais sa veuve refuse. In petto, elle pense qu'il a été assassiné. En tout état de cause, elle refuse que la République fasse de celui qu'elle a tant fait souffrir un profil de médaille. Toute sa vie, elle resassera les leçons tragiques de la destinée du grand homme : les bonnes intentions de son mari ont pavé le chemin infernal de l'exploitation à outrance. ↗

© 2013. MUSÉE DU QUAI BRANLY, PHOTO ENGUERRAN OUVRAY/SCALA, FLORENCE. © MINISTÈRE DE LA CULTURE-MÉDIATHÈQUE DU GRAND PALAIS/ATELIER DE NADAR.



ICÔNE A droite : l'explorateur vers 1890, par l'atelier Nadar (Paris, médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine). A gauche : sextant ayant appartenu à Pierre Savorgnan de Brazza (Paris, musée du Quai Branly).



Saga Africa

Officiers de l'armée française ou missionnaires sur le terrain, hommes politiques en métropole, chefs de guerre africains... Petit inventaire des principaux acteurs de l'aventure africaine de la France, à la fin du XIX^e siècle.

BERTRAND-FRANÇOIS MAHÉ DE LA BOURDONNAIS (1699-1753)
 Son nom est celui d'une avenue parisienne, comme on le dit des grands hommes oubliés. Cruelle inversion des choses, car La Bourdonnais, officier de marine agissant pour le compte de la Compagnie des Indes, fut entre 1724 et 1746 un acteur de premier ordre de la domination française sur l'océan Indien, avec pour base arrière l'archipel des Mascareignes, dont il devient gouverneur en 1735. Sous ce nom ancien, rien d'autre que les îles de France et Bourbon – futures île Maurice et île de la Réunion, bien plus proches de l'Afrique que de l'Inde. Homme à l'énergie débordante, La Bourdonnais y instaure des cultures prospères, et toutes les industries portuaires les plus modernes.

Depuis toujours « *inutiles rochers* », les îles deviennent sous son autorité « *l'orgueil de la mer des Indes* », résume l'historien Léon Guérin. Mais revenu fortuné en France, Mahé s'attire les soupçons de la Compagnie des Indes, avant de souffrir de la jalousie de Dupleix pour ses succès militaires hardis en Inde. Accusé de traître, le voici embastillé de 1748 à 1751. Innocenté mais malade, il meurt en 1753, mal récompensé d'avoir jeté les bases de la présence française sur la façade maritime orientale de l'Afrique – et de l'avoir si bien fait qu'elle perdure encore aujourd'hui.

Portrait de Bertrand-François Mahé de La Bourdonnais,
 © image d'Epinal de la fin du XIX^e siècle (collection privée).



EL-HADJ OMAR (ENTRE 1794 ET 1797-1864)

Né dans une famille de hauts notables de l'ethnie toucouleur, Omar Tall se consacre jeune à l'islam et multiplie les expériences d'initiation religieuse dans plusieurs capitales musulmanes d'Afrique noire, jusqu'à effectuer un séjour à La Mecque en 1828. Revenu avec le titre de hadj, ainsi que celui de calife pour le Soudan d'une branche particulière du soufisme, le tidjanisme, il en prêche la doctrine sur les terres qui seront plus tard le Tchad, le Nigeria et la Guinée. A l'approche du milieu du siècle, sa prédication prend le virage de l'action militaire à travers le djihad : l'homme saint arme ses adeptes de fusils et, à compter de 1850, part à la conquête des territoires du Mandingue, du Bambouk, du Kaarta et de Ségou. C'est la fondation, sous son égide, de l'empire musulman toucouleur, sur le sol du futur Mali, où, à la même époque, commence à percer la colonisation française. Dès 1855, El-Hadj Omar fait face au général Faidherbe, gouverneur du Sénégal, qui le repousse notamment lors du siège de Médine, en juillet 1857. Il poursuit dès lors ses conquêtes plus à l'est, laissant à son fils Amadou le flambeau de la lutte contre les Français. Il disparaît mystérieusement en 1864. Ségou, dont il avait fait sa capitale, sera prise en 1890 par le chef d'escadron Louis Archinard.



El-Hadj Omar, par Louis Bombled, collection «Sénégal - Les Hommes d'action», de Louis Geisler, vers 1895 (Rouen, musée de l'Education nationale).



LOUIS FAIDHERBE (1818-1889)

C'est le précurseur. Polytechnicien, officier dans l'artillerie, Louis Faidherbe découvre le Sénégal en 1852, avant d'être nommé gouverneur des comptoirs français de la région en 1854 par Napoléon III. La France n'occupe alors que des postes côtiers. Il va se charger de conquérir et coloniser l'arrière-pays, devenant ainsi l'un des pères de l'Afrique occidentale française. Afin de faire face au manque de troupes, Faidherbe crée, en 1857, un corps militaire d'extraction locale, les «tirailleurs sénégalais». Plusieurs conflits armés se soldent par des victoires, contre les Toucouleur, les Maures et les Sérères. Le pays ouolof est annexé en 1858, une partie du royaume de Sine en 1859, le Cayor en 1865. Le gouverneur, qui se voit comme un civilisateur, promeut la création du port de Dakar, entre 1862 et 1866, et l'implantation du chemin de fer au Sénégal. Il s'intéresse aussi aux langues et cultures locales : on lui doit ainsi des lexiques et grammaires des dialectes ouolof, peul, soninké, sérère, etc. En 1865, quand Faidherbe quitte le Sénégal après deux mandats de gouverneur (1854-1861 et 1863-1865), le pays s'est agrandi, son commerce (arachides, coton) s'est développé, et surtout, depuis cette base occidentale, les explorateurs français ont pénétré le continent bien au-delà, jusque vers le Haut-Niger. Le mouvement de colonisation de l'immensité africaine vers l'est a bel et bien commencé.

Portrait du général Louis Faidherbe, par Marie Rignot-Dubaux, XIX^e siècle (Paris, musée de l'Armée).

SAMORY TOURÉ (1830-1900)

Le nom de Samory est resté comme celui de l'un des adversaires les plus puissants que la France ait eu à vaincre au cours de sa conquête de l'Afrique occidentale. Ayant grandi sur les terres de l'actuelle Guinée, il s'initie jeune au maniement des armes à feu, qui pénètrent depuis peu l'Afrique noire, sous l'effet de l'influence européenne. A partir de 1861, il crée et renforce autour de lui une véritable armée professionnelle, qui lui sert à construire un empire personnel, l'empire musulman wassoulou, dont il sécurise les ressources financières notamment grâce à l'or et à la noix de kola. Il fait en outre affaire avec les Anglais établis en Sierra Leone, qui lui fournissent des armes. Le face-à-face avec la puissance française, qui avance depuis le Sénégal, devait arriver un jour : à partir de 1882 (bataille du siège de Kéniéra en Guinée), les affrontements se multiplient. Samory est contraint de reculer, mais le fait avec habileté : traités de paix, guerre de mouvement, replis tactiques, politique de la terre brûlée. Ce n'est qu'en 1898 qu'il est capturé par le capitaine Gouraud, dans le village de Guélemou, à la limite ouest de l'actuelle Côte d'Ivoire. © Exilé au Gabon, il y meurt de pneumonie en 1900.



Samory Touré, par Pierre Castagné, XX^e siècle (Paris, musée du Quai Branly).

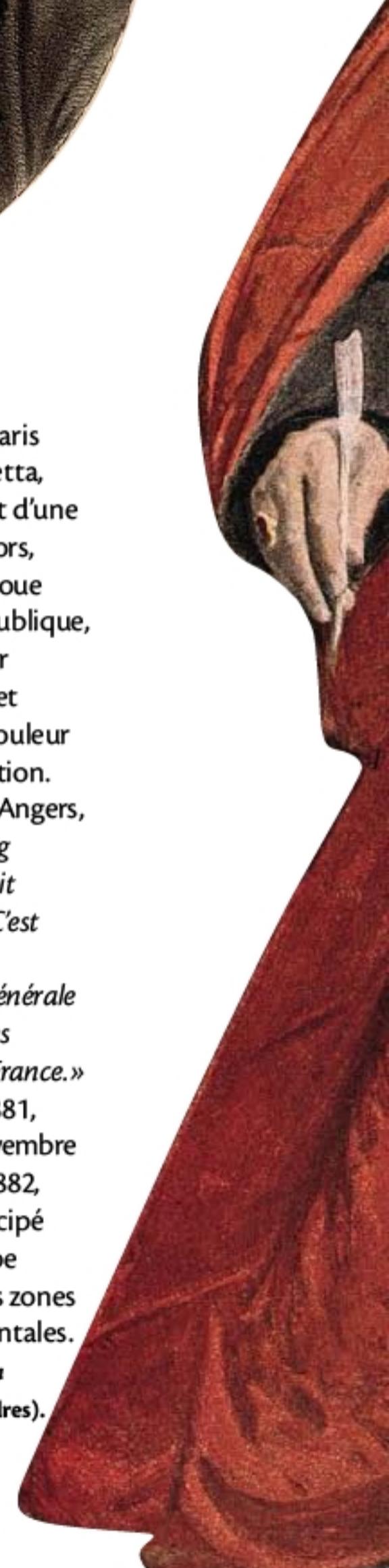


LÉON GAMBETTA (1838-1882)

Il ne s'est pas contenté de s'élever dans le ciel en ballon, en octobre 1870, pour échapper à Paris encerclé, marquant ainsi les mémoires. Gambetta, républicain de centre gauche, est alors au début d'une grosse décennie de succès politiques. Né à Cahors, esprit brillant devenu avocat à Paris en 1860, il joue un rôle essentiel dans l'avènement de la III^e République, qu'il défend avec ardeur dès ses débuts, et pour laquelle il soutient la nécessité d'un grand projet extérieur qui permette de ne pas ressasser la douleur de l'Alsace-Lorraine perdue. Ce sera la colonisation. Dans un célèbre discours, prononcé en 1872 à Angers, il déclare : « *Pour reprendre véritablement le rang qui lui appartient dans le monde, la France se doit de ne pas accepter le repliement sur elle-même. C'est par l'expansion, par le rayonnement dans la vie du dehors, par la place qu'on prend dans la vie générale de l'humanité que les nations persistent et qu'elles durent; si cette vie s'arrêtait, c'en serait fait de la France.* »

Inspirateur de l'expédition de Tunisie en avril 1881, Gambetta devient président du Conseil mi-novembre suivant, pour être mis en minorité, fin janvier 1882, et mourir, fin décembre. Il aura néanmoins anticipé sur le mouvement de fond qui traverse l'Europe et qui, en 1885, au congrès de Berlin, définira les zones d'influence en Afrique entre puissances occidentales.

Léon Michel Gambetta, vers 1880, extrait de The Modern Portrait Gallery, publié par Cassel, Petter et Galpin (Londres).





CARDINAL CHARLES LAVIGERIE (1825-1892)

A Bayonne, son imposante statue signée Falguière domine les quais, le représentant la croix brandie à bout de bras, dans une attitude de domination conquérante. L'enfant du pays a en effet fait le choix d'une vie religieuse et missionnaire, tournée vers un continent entier, l'Afrique. Né en 1825, ordonné prêtre avant 24 ans, Charles Martial Lavigerie devient professeur d'histoire à la Sorbonne, et découvre l'islam et la culture arabe lors d'un voyage en Syrie, avant d'être choisi pour le siège épiscopal de Nancy, en 1863. Il n'a pas 40 ans, il est le plus jeune évêque de France.

Son destin bascule en 1867, quand il est nommé archevêque d'Alger. D'un tempérament organisateur et visionnaire, il crée la société des Missionnaires d'Afrique en 1868, nouvelle famille religieuse chargée d'évangéliser les populations africaines, à qui il fixe un programme simple : « *Vous parlerez la langue des gens; vous mangerez leur nourriture; vous porterez leur habit.* » La mission est lancée depuis l'Afrique du Nord vers le Sahara, l'habit sera donc

la tenue berbère, avec gandoura, burnous et chéchia.

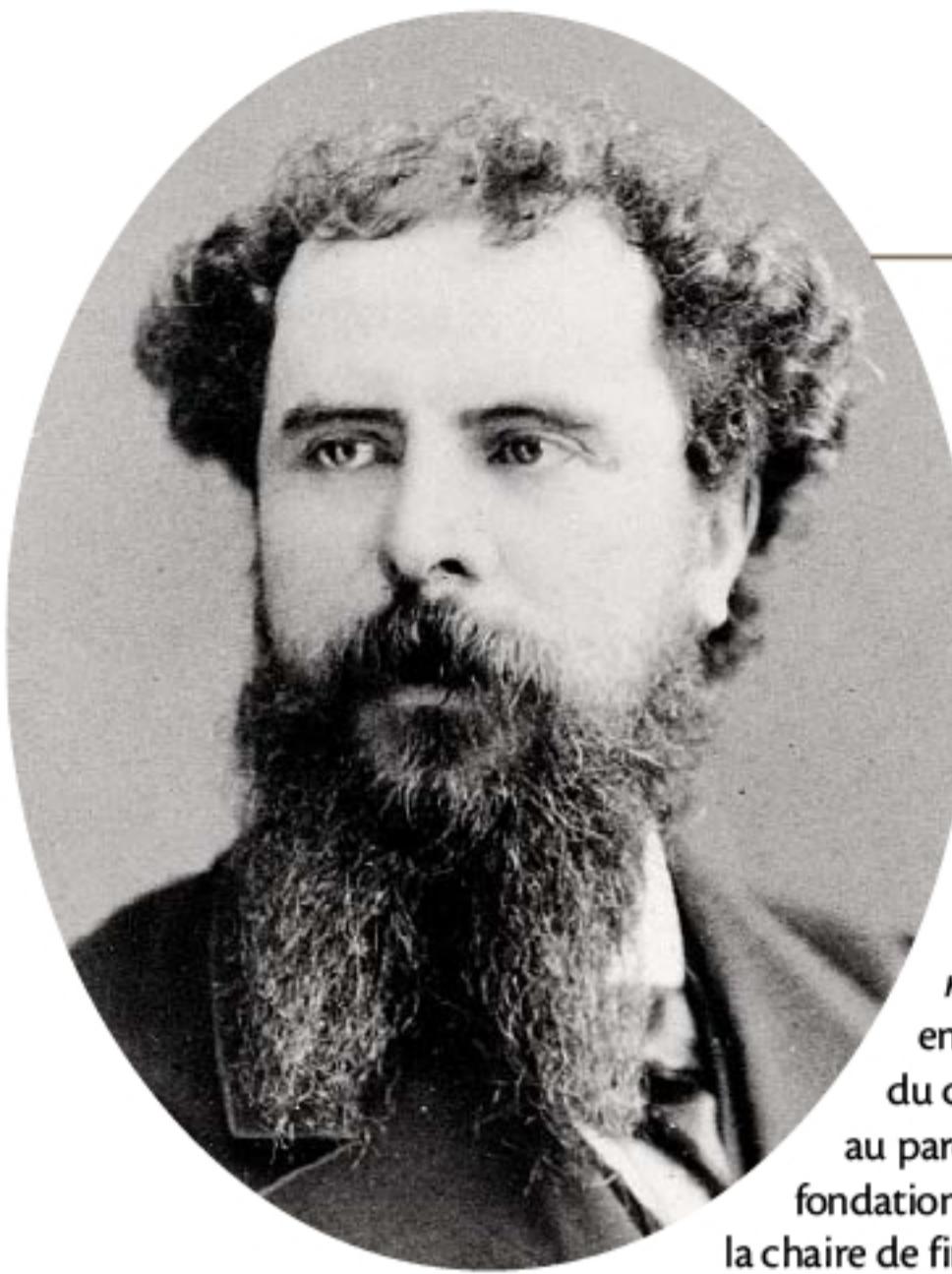
On appellera vite ces religieux les « Pères blancs ».

Mais « *l'Algérie n'est qu'une porte ouverte sur un continent...* » avait écrit Mgr Lavigerie à un proche en arrivant à Alger. Dès 1876, des missions de Pères blancs partent vers le sud et, parfois au prix de leur vie, atteignent Tombouctou ou le lac Victoria. L'autorité de l'évêque s'étend : en 1882, Rome le crée cardinal, et en 1884, le nomme primat d'Afrique.

De son regard qui embrasse le continent, Lavigerie perçoit la plaie de l'esclavage, largement répandu. Il mène une campagne en Europe, avec le soutien du pape Léon XIII, qui aboutit en 1890 à la signature de la convention de Bruxelles, traité international mettant fin au trafic d'esclaves en Afrique. Quand il meurt en 1892, Mgr Lavigerie est assuré de voir son œuvre se poursuivre : il laisse une congrégation riche de presque 300 missionnaires, qui ont pris pied en Ouganda, en Zambie, au Congo et en Tanzanie.

Le Cardinal Lavigerie, par Léon Bonnat, 1888 (Versailles, Musée national du château).





PAUL LEROY-BEAULIEU (1843-1916)

La politique est dans les us de cette famille : petit-fils et fils de député, gendre de député, futur père de député, Paul Leroy-Beaulieu sera pour sa part économiste et, parmi les libéraux, aura l'originalité d'être un théoricien de la colonisation, inspirateur de Ferry. Après des études à Paris, en Italie et en Allemagne, il publie, en 1874, *De la colonisation chez les peuples modernes*, qui restera son best-seller. Dans une Europe dont la démographie stagne et qui est gagnée par le protectionnisme, il plaide pour une expansion utilitariste, car « *les capitaux, pense-t-il, courrent de moindres risques dans les colonies qui sont des prolongements de la métropole* ». Elles donnent en outre accès à « *des matières premières à bas prix* », tout en étant des « *nouveaux marchés pour le débit des produits manufacturés d'Europe* ». Elaborée et évolutive, la doctrine de Leroy-Beaulieu en appelle aussi à des arguments politiques – peuplement, revivification du corps social – ou stratégiques. Elle acquiert néanmoins une autorité parallèle au parcours de l'homme qui, dès 1872, participait autour d'Emile Boutmy à la fondation de l'Ecole libre des sciences politiques – future Sciences-Po – dont il occupera la chaire de finances, avant d'entrer au Collège de France en 1878, puis à l'Académie des sciences morales et politiques. Les plus illustres lettres de noblesse pour la colonisation à la française.

Portrait de Paul Leroy-Beaulieu, par Eugène Pirou, XXe siècle (Archives Larousse).



JULES FERRY (1832-1893)

Ses interminables favoris et son combat pour l'école gratuite, obligatoire et laïque caractérisent à jamais le personnage, sans le résumer avec exactitude : car Jules Ferry, républicain militant, devint aussi peu à peu – on s'en souvient moins – un fervent défenseur de l'expansion nationale et de la fin du « recueillement intérieur », dans la foulée de Gambetta. Député, ministre, président du Conseil, il encourage ainsi les initiatives françaises vers le Congo, la Tunisie, l'Annam ou Madagascar. Ses adversaires, qui voient dans cette dynamique une déperdition d'argent et d'énergie, le surnomment le « Tonkinois » ou « Ferry-Tonkin ». En juillet 1885, Ferry défend les principes de l'impérialisme à la française face à la Chambre des députés par ces mots célèbres : « *Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures.* » S'abstenir de grandir, déclare-t-il, c'est prendre « *le grand chemin de la décadence* ». Il trouve face à lui Clemenceau, qui l'accuse de « *revêtir la violence du nom hypocrite de civilisation* » et récuse sa vision du droit. C'est pourtant la ligne Ferry qui triomphe alors, aidée par un contexte international où les Etats européens se lancent dans une compétition colonisatrice. Elle dictera notamment la constitution de l'AOF et de l'AEF, et prévaudra jusqu'à 1912, parachevée par la conquête du Maroc.

JEAN-BAPTISTE MARCHAND (1863-1934)

En 1896, l'expédition «Congo-Nil» du capitaine Marchand est lancée depuis l'Afrique équatoriale française, au Gabon, vers l'extrême sud de l'Egypte. Le jeune officier de 33 ans, qui a gravi tous les échelons depuis son engagement volontaire comme soldat en 1883, dirige avec autorité et expertise une mission risquée. En juillet 1898, après deux ans d'une traversée exténuante de la forêt tropicale, il parvient au village de Fachoda, point stratégique du Haut-Nil et but de sa mission, à 650 kilomètres au sud de Khartoum. Il y plante le drapeau français, et renomme le lieu Fort Saint-Louis. En septembre suivant, lord Kitchener, commandant en chef de l'armée britannique d'Egypte, atteint Fachoda à son tour, à la tête de 3 000 hommes. Hors de question de laisser la France prendre possession des lieux au nom du principe, défini lors de la conférence de Berlin (1884-1885), selon lequel toute revendication territoriale doit être soutenue sur la base d'une «occupation effective». Un blocus est installé, l'affrontement menace et la crise devient internationale. «*Au besoin nous nous ferons tous tuer*», dit Marchand, qui n'a avec lui que 152 tirailleurs sénégalais. Mais tout se règle au niveau gouvernemental : sans moyens raisonnables de faire face, la France ordonne le retrait de ses troupes. Malgré l'humiliation diplomatique, le «commandant Marchand» devient un héros national, avec même une rue à son nom à Paris dès 1901.

Le Commandant Jean-Baptiste Marchand, dans Le Petit Journal, juin 1899.

PHOTOS: © BIANCHETTI/LEEMAGE.

ALFRED DODDS (1842-1922)

Général de l'armée française, commandant en chef des forces du Sénégal à partir de 1890, Alfred Dodds a le statut singulier de régional de l'époque. Car lui n'est pas né en France, mais à Saint-Louis du Sénégal, d'une ascendance où entrent un grand-père paternel anglais et deux parents mulâtres. Sorti de Saint-Cyr en 1862, il enchaîne les affectations entre l'Asie du Sud-Est et l'Afrique noire, où il participe aux opérations de Casamance à partir de 1879. Il conduit la pacification du Fouta-Djalon, le «château d'eau de l'Afrique de l'Ouest», en Guinée, en 1887.

Nommé général de brigade en 1892, de sensibilité radicale, Dodds se voit confier la campagne de conquête du Dahomey – futur Bénin – grâce au soutien de Georges Clemenceau en personne. En deux ans,

il assure la chute du puissant roi Béhanzin qui est déporté avec sa famille en Martinique. Le général Dodds, de son côté, poursuit sa carrière en Indochine puis en métropole. Ses origines lui vaudront d'être cité comme un exemple... du leadership africain, qu'il avait pourtant si bien contribué à soumettre!

Le Général Alfred Dodds au Dahomey, dans Le Petit Journal, décembre 1892.





HENRI GOURAUD (1867-1946)

Né à Paris, le jeune Henri Gouraud rêve de carrière militaire face à l'occupation prussienne, et d'aventure coloniale devant les armes africaines héritées d'un grand-oncle. Lieutenant, il est affecté au Soudan français en 1894. Capitaine, il signe un exploit retentissant le 29 septembre 1898 : au cœur de la forêt vierge, à 7 heures du matin, à la tête d'une modeste troupe, sans coup férir, il capture par surprise l'empereur Samory Touré. Son armée, importante et bien équipée, combattait depuis plus de quinze ans les avancées de la colonisation française. Gouraud signe ainsi ce qu'un de ses biographes appellera «*l'achèvement de la conquête de l'Afrique de l'Ouest*». L'événement sert bientôt de consolation à une France meurtrie par la reculade de Fachoda. L'officier reçoit un accueil triomphal à Paris, en 1899, et le parti colonial en fait son champion. Au cours de sa carrière militaire, du Niger à la Syrie, en passant par la Mauritanie et les Dardanelles, Gouraud deviendra un officier populaire, reconnaissable à son bras droit amputé. Il sera gouverneur militaire de Paris durant quatorze ans (1923-1937), record à battre, et aura droit à des obsèques nationales en 1948.

Portrait d'Henri Gouraud, extrait de L'Illustration, 1919 (collection privée).





JOSEPH GALLIENI (1849-1916)

Tout avait mal commencé pour le sous-lieutenant Gallieni en septembre 1870. Frais émoulu de Saint-Cyr, il est blessé à la bataille de Bazeilles dans les Ardennes et fait prisonnier par les Prussiens. Sa première guerre est une défaite. La dernière, contre le même adversaire, le fera entrer dans l'histoire avec le grade posthume de maréchal de France, auréolé de la célèbre réquisition des taxis de la Marne, en septembre 1914, alors qu'il était gouverneur militaire de Paris. Mais c'est dans l'aventure coloniale française en Afrique qu'il fit l'essentiel de sa carrière militaire. En 1873, il est affecté à la Réunion, puis au Haut-Sénégal et au Haut-Niger, où il sert jusqu'en 1882, participant à l'exploration des terres et à la négociation de la domination française sur les tribus indigènes. En 1886, il est nommé gouverneur général du Soudan français : un mandat marqué par les combats, notamment face au roi Samory Touré, à qui il arrache l'abandon de la rive gauche du Niger. En 1896, désormais général de brigade après un séjour au Tonkin, il devient gouverneur général de Madagascar. Si l'immense île de l'océan Indien est éloignée des territoires occidentaux d'Afrique noire, la même politique y est à l'œuvre. Durant neuf ans, Gallieni pacifie le pays, par la manière forte quand il le faut : les opposants sont condamnés ou exilés, et le mouvement nationaliste des « toges rouges », le Menalamba, est écrasé. Mais le proconsul français a aussi l'âme d'un civilisateur, qui prône la mise en place de routes, chemins de fer, écoles et dispensaires, et d'une administration proche des populations. En 1905, lorsque Gallieni quitte Tananarive pour regagner définitivement la métropole, il laisse derrière lui une colonie modernisée qui, sous son gouvernement, a renoué avec la prospérité économique.



THÉOPHILE DELCASSÉ (1852-1923)

Venu de son Sud-Ouest natal où il a été professeur de lettres, cet Ariégeois monté à Paris va gravir un à un les échelons du pouvoir. C'est d'abord le journalisme dans le journal de Gambetta, *La République française*. C'est l'entrée en politique dans la gauche républicaine, en 1885, et l'initiation à la franc-maçonnerie, en 1886. Puis l'élection comme député, en 1889, qui le conduit à adhérer aux visions colonialistes de Jules Ferry et à se rapprocher du parti colonial qu'anime Eugène Etienne, le député d'Oran. En 1893, Théophile Delcassé devient sous-sécrétaire d'Etat aux Colonies, puis ministre des Colonies l'année suivante, et enfin ministre des Affaires étrangères en 1898, poste qu'il occupera sept ans, dans six gouvernements successifs, en récompense de son habileté ! On lui doit en effet d'avoir su transformer un incident colonial – la reculade de Fachoda en 1898 pour l'expédition Marchand – en une occasion de rompre l'isolement dans lequel Bismarck avait coincé la France en Europe. En définissant un modus vivendi avec l'Angleterre en Afrique – à elle, l'Egypte ; à la France, la voie libre vers le Maroc –, Delcassé jette les bases de l'Entente cordiale formalisée en 1904. Grâce au levier colonial, la France a retrouvé une aura continentale.

Théophile Delcassé, par Jean-Baptiste Guth, XX^e siècle (collection particulière).

*Joseph Gallieni
à Madagascar
en 1899, extrait
du *Petit Journal*
(Chantilly, musée
Condé).*

L'aventure africaine de la France

Par Albane Piot

De l'exploration scientifique à la conquête proprement dite, la colonisation de l'Afrique a conduit la France à affronter la concurrence des autres puissances européennes.

Le premier empire colonial français se met en place entre l'avènement d'Henri IV en 1589 et la mort de Colbert le 6 septembre 1683. Il fut essentiellement une entreprise économique. Sous Henri IV, le mercantilisme se développe comme outil de renforcement de l'Etat. On se lance donc à la découverte de nouveaux territoires pour fournir la métropole en produits qui lui manquent. Samuel Champlain fonde Québec en 1608. Richelieu crée des compagnies de commerce qui installent des colons aux Antilles (Guadeloupe, Martinique et quatorze autres îles). Colbert poursuit sur sa lancée et établit, le 16 juin 1670, le régime dit de l'Exclusif selon lequel tout ce que produisent les colonies doit être exporté exclusivement vers la métropole et tout ce qu'elles importent doit être transporté sur des bateaux français. Mais au XVIII^e siècle, les rivalités coloniales, entre la France et l'Angleterre notamment, s'exaspèrent. Le traité de Paris, qui clôt la guerre de Sept Ans, le 10 février 1763, sanctionne la victoire de l'Angleterre et réduit considérablement le domaine colonial français : elle cède à l'Angleterre le Canada et toutes ses possessions à l'est du Mississippi; à l'Espagne, la Louisiane. Les guerres de la Révolution française et de l'Empire achèvent de l'anéantir : elles permettent à l'Angleterre de s'emparer des comptoirs français aux Antilles, en Afrique et en Inde. Elle n'en restituera qu'une partie en 1815 : la Guadeloupe, la Martinique, Saint-Pierre-et-Miquelon, la Guyane, l'île Bourbon (la Réunion), les comptoirs de l'Inde et du Sénégal.

Mars 1815 Pendant les Cent-Jours, Napoléon émet un décret impérial abolissant la traite des Noirs, qui sera entériné, trois ans plus tard, par la loi du 15 avril 1818. Pour le faire respecter, il fait patrouiller une escadre au large de l'Afrique avec pour mission de rappeler à l'ordre les navires négriers. Cette flotte négocie alors avec les chefs locaux des points d'appui côtiers pour les besoins des navires et des équipages : ces points d'appui seront le point de départ d'une nouvelle expansion coloniale. Par ailleurs, pour permettre aux populations africaines qui vivaient de la traite de trouver une autre source de revenus, on les incite à cultiver et à vendre des produits dont les pays européens auraient besoin. Des Européens débarquent alors en Afrique pour éduquer et former les producteurs africains.

Décembre 1818 Le baron Portal d'Albarrèdes est nommé ministre de la Marine et des Colonies. Il s'emploie à réorganiser les colonies restituées, confiant chaque territoire à un gouverneur et le dotant d'une assemblée de membres nommés. Il garde le principe de l'Exclusif mais assoupli. Sous la Restauration, il n'y a pas d'initiatives d'expansion coloniale de grande portée.

30 avril 1827 Suite à un contentieux compliqué entre la France et le dey d'Alger, Hussein, contentieux lié à l'achat de grains dont le règlement n'était pas parvenu au dey, ce dernier administre un coup d'éventail au consul général de France Pierre Deval. Pour réparer cet affront, Charles X envoie une escadre faire le blocus d'Alger.

Le roi, qu'une victoire militaire aiderait, croit-il, à vaincre l'hostilité intérieure, entend également abolir l'esclavage des chrétiens en Algérie et lutter contre la piraterie qui infeste alors la Méditerranée et dont le port d'Alger est l'un des repaires.

5 juillet 1830 Arrivée en rade de Sidi-Ferruch le 14 juin, le corps expéditionnaire, sous les ordres du maréchal de Bourmont, s'empare d'Alger. Mais en France, Paris, révoltée notamment par les ordonnances de Saint-Cloud promulguées par Charles X dans le but d'obtenir de nouvelles élections législatives plus favorables aux ultras, se soulève les 27, 28 et 29 juillet. La prise d'Alger n'évite pas à Charles X l'abdication, le 2 août 1830.

9 mars 1831 Une ordonnance crée la Légion étrangère et établit son quartier général à Sidi-Bel-Abbès (au sud d'Oran). Cependant, Louis-Philippe se veut prudent, redoute les complications internationales, et veut conserver l'amitié de l'Angleterre.

1834 La présence française se limite à des points d'appui sur la côte : Bône acquise en 1832, Bougie, Arzew et Mostaganem en 1833. Déjà, des chefs algériens prennent la tête d'une opposition à l'occupation française. Parmi eux, Abd el-Kader, jeune émir de 24 ans, choisi par des tribus de l'Oranais, dont l'autorité est reconnue par le général Desmichels en février 1834. La France espère alors négocier avec lui un protectorat sur l'Algérie. Mais Abd el-Kader va mener contre les Français une lutte acharnée. Louis-Philippe décide finalement de faire la conquête de l'Algérie. Elle sera longue et difficile. En 1848, les massifs



Avant la colonisation (situation dans les années 1860)



D'UNE COLONISATION À L'AUTRE La première colonisation française de l'Afrique, du XVI^e au début du XIX^e siècle, se borne à l'établissement de quelques comptoirs de commerce sur les côtes du Sénégal notamment. L'installation de la France sur le continent commence réellement avec la conquête de l'Algérie au début du XIX^e siècle et se poursuit avec vigueur dans la seconde moitié du siècle.

Les principaux explorateurs européens en Afrique

Explorateurs

- britanniques
- français
- allemands
- portugais



GRANDES DÉCOUVERTES Voyageurs et explorateurs vont se succéder en Afrique, notamment au XIX^e siècle, et sont à l'origine des tentatives ultérieures de pénétration du continent. Initiatives individuelles dans un premier temps, ces voyages deviennent ensuite des missions de gouvernement, à but humanitaire, scientifique et commercial. Elles visent surtout à établir les Etats européens sur ces nouveaux territoires.

montagneux kabyles et les oasis sahariennes ne seront toujours pas soumis.

1841 La France s'installe à Nosy Be, une île côtière de Madagascar située dans le canal du Mozambique.

1842 La France lève en Algérie ses premières unités indigènes : les « turcos ». Parmi elles, on distinguera les troupes régulières levées sur la base du volontariat et les unités de supplétifs, comme les 800 cavaliers fournis au général Bedeau en 1843 par la tribu constantinoise des Beni Amer.

1843 L'Angleterre annexe la Gold Coast (Ghana) ; la France acquiert Mayotte et la souveraineté sur Grand-Bassam (Côte d'Ivoire), Assinie (Côte d'Ivoire, au bord du golfe de Guinée) et l'estuaire du Gabon.

Décembre 1847 Le général de Lamoricière obtient la reddition d'Abd el-Kader.

Novembre 1848 L'article 109 de la constitution de 1848 qui régit la II^e République dispose que « *le territoire de l'Algérie et des colonies est déclaré territoire français* ». L'Algérie est divisée en trois départements et une représentation parlementaire lui est octroyée. La conquête de l'Algérie se poursuit. Sous le second Empire, Napoléon III, dans un premier temps, choisit lui aussi l'assimilation.

1852-1854 L'Angleterre reconnaît l'autonomie des républiques boers du Transvaal et de l'Etat d'Orange, formées à l'issue du Grand Trek, la grande migration, en 1836-1840, des milliers de Boers (pionniers blancs d'Afrique du Sud essentiellement d'origine hollandaise, partis du Cap où ils étaient installés depuis 1652, après que les Britanniques s'en étaient emparé et l'avaient érigé en colonie en 1814).

16 décembre 1854 Louis Faidherbe est nommé gouverneur des comptoirs du Sénégal (Saint-Louis, Gorée et les escales du fleuve) pour deux mandats : 1854-1861, 1863-1865. Il oriente l'expansion vers l'intérieur du continent, implante le chemin de fer, crée le port de Dakar entre 1862 et 1866, développe la culture de l'arachide.

1857 Faidherbe crée les tirailleurs sénégalais. Il s'oppose à El-Hadj Omar, chef toucouleur (peuple musulman aux origines hétéroclites qui s'est implanté dans le

Haut-Sénégal), et délivre le fort de Médine (actuel Mali), le 18 juillet 1857.

Septembre 1860 Napoléon III effectue un voyage à Alger et opère un revirement politique : il se prononce pour la constitution de royaumes arabes autogérés dont il serait l'empereur.

22 avril 1863 Un sénatus-consulte déclare les tribus propriétaires « *des territoires dont elles avaient la jouissance permanente et traditionnelle* ». On parle de politique du « royaume arabe ». Elle ne survivra pas au second Empire.

1868 Charles Martial Lavigerie, archevêque d'Alger depuis 1867, fonde la société des Missionnaires d'Afrique, plus connus sous le nom de Pères blancs, pour évangéliser musulmans et animistes d'Afrique. Après la Révolution et l'Empire, la rapide reconstruction du clergé français a permis à la France d'alimenter les rangs des missionnaires. Dès le début du XIX^e siècle de nombreuses congrégations missionnaires se sont créées. En 1807, Anne-Marie Javouhey a fondé les sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont un groupe a débarqué à Saint-Louis du Sénégal en 1819. Parallèlement, à la veille de la Première Guerre mondiale, on comptera plus de 300 organisations missionnaires protestantes. Les gouvernements veillent de près à la sécurité de leurs ressortissants : lorsque certains missionnaires sont malmenés, ils lancent des expéditions punitives qui se prolongent parfois en opérations de colonisation.

17 novembre 1869 Après dix ans de travaux, le canal de Suez, en Egypte, est ouvert. Londres ayant refusé de s'associer à l'opération de creusement, le capital de la société gestionnaire appartient à 52 % à la France, à 44 % au khédive d'Egypte, qui administre le pays au nom de l'Empire ottoman, et le reste au public.

19 septembre 1870-28 janvier 1871 Guerre franco-prussienne. La France évacue Assinie et Grand-Bassam. Après la chute du second Empire, le 4 septembre 1870, et la défaite contre la Prusse, la France est diplomatiquement isolée. Le second Empire est discrédité : les entreprises coloniales qu'il a conduites aussi.

7 avril 1872 Invité à Angers par les républicains du Maine-et Loire, Gambetta prononce un discours dans lequel il déclare : « *Pour reprendre véritablement le rang qui lui appartient dans le monde, la France se doit de ne pas accepter le repliement sur elle-même. C'est par l'expansion, par le rayonnement dans la vie du dehors, par la place qu'on prend dans la vie générale de l'humanité que les nations persistent et qu'elles durent; si cette vie s'arrêtait, c'en serait fait de la France.* »

1874 Paul Leroy-Beaulieu publie *De la colonisation chez les peuples modernes*. Il y soutient que l'expansion coloniale est la solution à l'insuffisance des marchés traditionnels et à la crise économique.

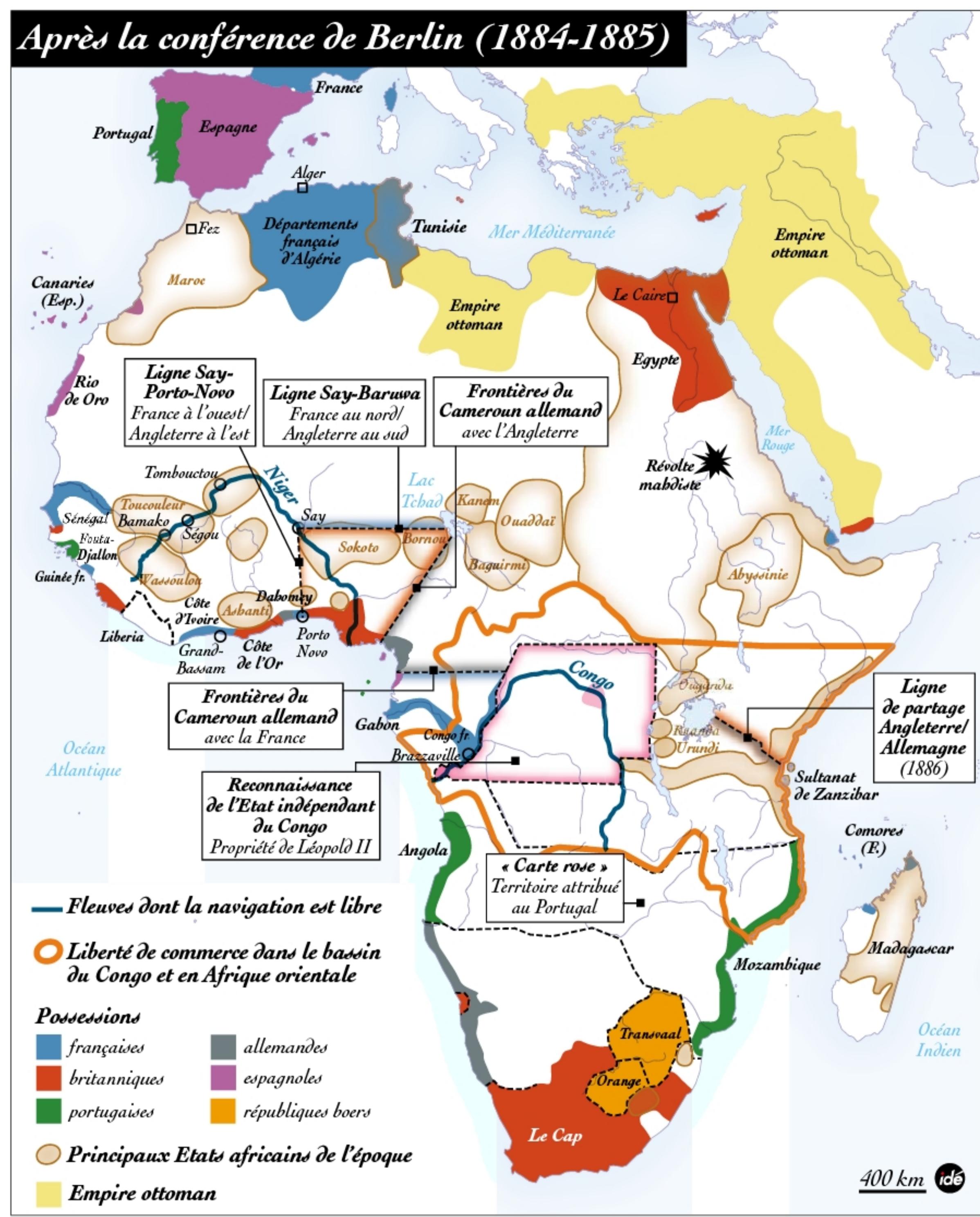
1875 Disraeli, Premier ministre de la reine Victoria d'Angleterre, achète les actions du khédive dans la compagnie de Suez. Mais les finances égyptiennes demeurent précaires. Le khédive, Ismaïl Pacha, demande les secours financiers de la France et de l'Angleterre. En septembre 1878, le ministère des Finances est confié à un Anglais, celui des Travaux publics à un Français. Face à cette ingérence étrangère, le nationalisme égyptien se développe ; des émeutes éclatent. En 1882, Londres décide de lancer une expédition punitive. La France refuse d'y participer. Les Britanniques occupent militairement le pays, sur lequel ils exercent un protectorat de fait sinon de droit jusqu'à ce qu'il soit effectivement proclamé le 18 décembre 1914.

3 novembre 1875-6 janvier 1879 Pierre Savorgnan de Brazza remonte l'Ogooué, mais sans atteindre le Congo. Rentré en France, il donne des conférences à la Société de géographie et reçoit la Légion d'honneur. Il repousse les offres du roi des Belges Léopold II qui a des vues sur le Congo et veut profiter de son expérience. Pendant ce temps, Henry Morton Stanley découvre le bassin du Congo que Savorgnan de Brazza n'avait pu atteindre.

13 juin-13 juillet 1878 Au congrès de Berlin, Bismarck et Salisbury incitent la France à s'installer à Tunis. Le bey de Tunis, craignant pour son autonomie au vu de l'installation des Français en Algérie et des



Après la conférence de Berlin (1884-1885)



COURSE AU CLOCHER La conférence de Berlin, réunie à l'initiative de Bismarck du 15 novembre 1884 au 26 février 1885, définit les conditions d'occupation de l'Afrique noire et reconnaît le nouvel Etat indépendant du Congo, propriété du roi Léopold II de Belgique. Elle s'inscrit dans un contexte de compétition entre les puissances européennes qui cherchent à s'établir en Afrique.

Ottomans en Tripolitaine, cherche à moderniser son pays et son armée.

1879 Charles de Freycinet, ministre des Travaux publics, forme une Commission du transsaharien. On pense alors que l'Afrique noire sera plus accessible par le nord que par le sud et on cherche donc à établir des liaisons ferroviaires transsahariennes. En 1881, la mission française d'exploration menée par le lieutenant-colonel Paul Flatters est massacrée par les Touaregs au Sahara.

1880-1882 Brazza explore la rive droite du Congo. Il signe un traité de protectorat avec le Makoko (puissant roi) des Batékés, le 10 septembre 1880, et établit un poste qui deviendra Brazzaville. Le traité Makoko, qui jette les bases de l'Afrique équatoriale française, est ratifié en novembre 1882 et la France occupe les territoires parcourus par Brazza. Brazza est nommé commissaire général du Congo français (incluant le Gabon) de 1886 à 1898.

12 mai 1881 Le consul Roustan impose au bey de Tunis le traité du Bardo, qui installe à Tunis un résident français, en charge des relations de Tunis avec l'étranger. Entre 1881 et 1910, les Français travaillent à la sécurité des confins situés entre la Tunisie et les provinces de la future Libye, ottomanes jusqu'en 1912.

1882 Lavigerie est nommé cardinal et, en 1884, primat d'Afrique.

1^{er} février 1883 Le colonel Borgnis-Desbordes occupe Bamako point d'ancre sur le fleuve Niger et sa vallée convoité depuis quelques années. Y prendre pied permet d'ouvrir la voie de la conquête du Soudan (actuel Mali).

8 juin 1883 Une révolte ayant éclaté dans le sud de la Tunisie, une seconde expédition aboutit à la convention de Marsa qui ôte encore plus d'autorité au bey et établit officiellement le régime du protectorat. On est très proche alors de l'administration directe de type colonial.

Juillet 1884 Gustav Nachtigal signe pour l'Allemagne des traités de protectorat au Cameroun et avec le roi Mlapa de Togo.

15 novembre 1884-26 février 1885 A l'initiative de Bismarck, qui

s'inquiète de la fièvre coloniale qui s'empare alors de l'Europe, la conférence de Berlin, rassemblant quatorze participants, définit les conditions d'occupation de l'Afrique centrale. Elle instaure l'obligation d'occuper effectivement un territoire avant d'en revendiquer la possession. La conquête proprement dite prend alors le pas sur l'exploration géographique et l'implantation économique. On parle de «course au clocher». La conférence reconnaît également l'Etat indépendant du Congo appartenant à Léopold II de Belgique et proclame la liberté commerciale dans le bassin du Congo.

30 mars 1885 La chute du ministère Jules Ferry s'accompagne de mouvements d'opposition à l'expansion coloniale (certains y voient un aspect de la lutte contre le capitalisme, d'autres comme Clemenceau craignent un repli en Europe et considèrent la revanche contre l'Allemagne comme une priorité...).

28 juillet 1885 Jules Ferry prononce un discours face aux députés dans lequel il affirme : «*Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. (...) Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures.*»

1885-1888 Le général Gallieni, depuis Bamako, élargit la zone sous contrôle français et installe un fort à Siguiri.

9 octobre 1886 Un accord anglo-allemand partage entre les deux puissances la suzeraineté sur le sultanat de Zanzibar (actuels Kenya et Tanzanie). La France se porte garante du traité.

1887 Le colonel Alfred Dodds conduit la pacification du Fouta-Djalon, dans le Haut-Sénégal. Création du sous-secrétariat d'Etat aux colonies avec pour titulaire Eugène Etienne.

1889 Création de l'Ecole coloniale.

1890 L'expansion reprend. La France, garante des traités de 1886 concernant le partage de Zanzibar, n'ayant pas été consultée pour les modifications que l'Angleterre et l'Allemagne lui ont portées par la suite, réclame et obtient des

Britanniques, le 5 août 1890, le droit d'effectuer la jonction de ses possessions d'Afrique occidentale (Haut-Sénégal-Niger) et d'Afrique équatoriale à l'est du lac Tchad. Cet accord délimite les zones de partage entre la France et la Grande-Bretagne en Afrique occidentale selon deux lignes, l'une de Say sur le Niger à Baruwa sur le lac Tchad, l'autre de Say à Porto-Novo (actuel Bénin).

17 décembre 1891 Création de la Guinée française et dépendances, comprenant les territoires des Rivières du Sud (terme désignant jusqu'alors la région de la côte située au sud du Sénégal) et dépendances (Grand-Bassam et Porto-Novo).

1892 Le général Dodds se voit confier la campagne de conquête du Dahomey, futur Bénin. En deux ans, il assure la chute du puissant roi Béhanzin.

27 août 1892 Le Soudan français est érigé en colonie autonome. Il prendra successivement les noms de Territoire du Haut-Sénégal et Moyen-Niger (1898-1902), de Territoire de Sénégambie et du Niger (1904) et de Soudan français en 1920. Il prendra le nom de Mali lors de son accession à l'indépendance en 1960.

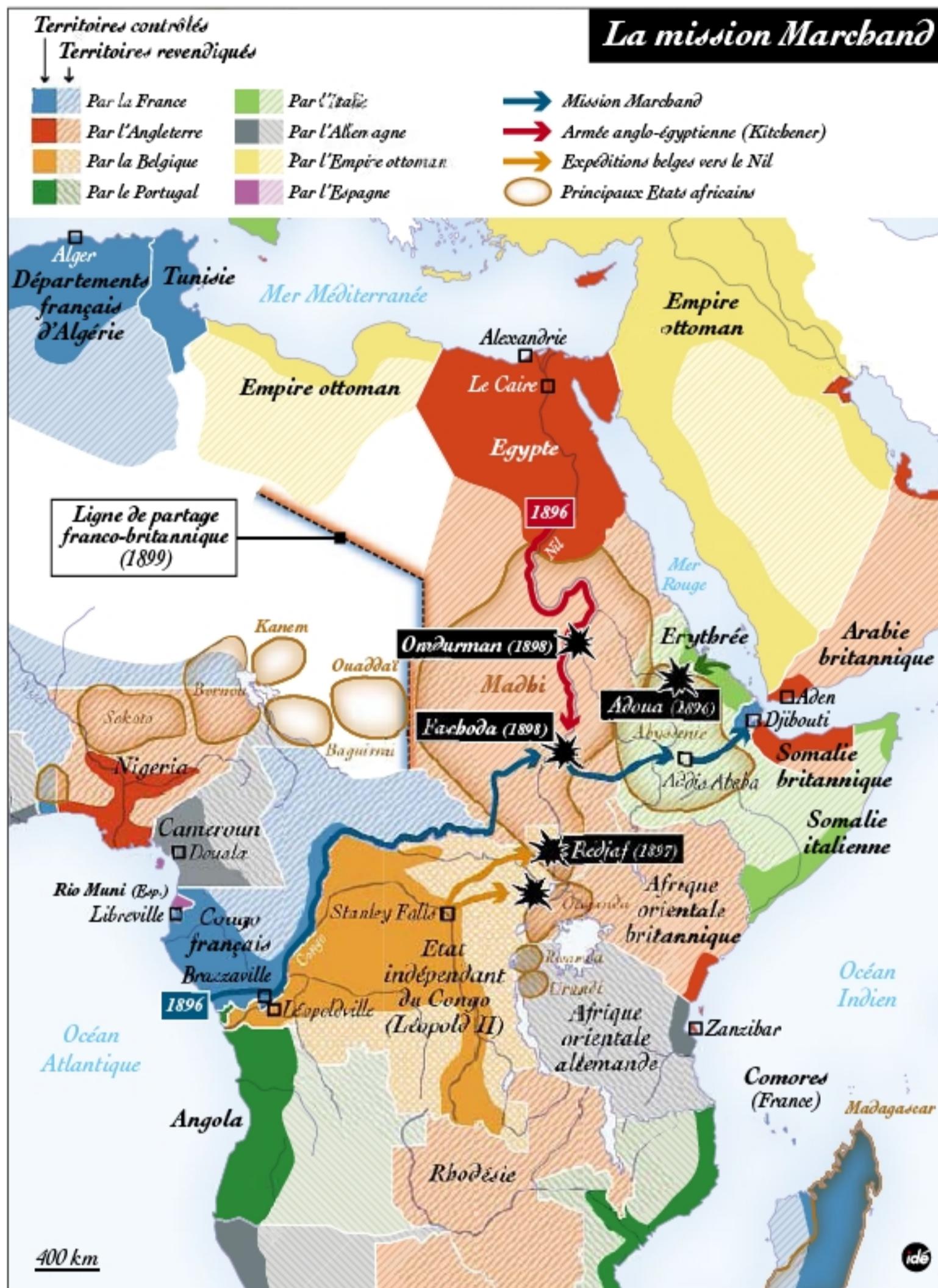
10 mars 1893 Un décret est signé organisant en trois colonies séparées et autonomes l'ancienne Guinée française et dépendances, ce qui donne le Dahomey, la Côte d'Ivoire et la Guinée française.

13 mars 1893 La France s'empare de Ségou (Mali), capitale de l'Empire toucouleur. De là, deux colonnes partent en décembre pour Tombouctou sous les ordres du lieutenant-colonel Bonnier et du commandant du génie Joffre. Bonnier y entre le 6 janvier 1894, mais lui et ses troupes sont massacrés par des Touaregs dans la nuit du 14 au 15 janvier. Le 24, Joffre inflige une défaite aux Touaregs et pénètre dans Tombouctou le 12 février 1894.

1894 Le ministère des Colonies est fondé, avec à sa tête Théophile Delcassé.

16 juin 1895 L'Afrique occidentale française (AOF) est créée, sous la direction d'un gouverneur général basé à Dakar pour coordonner sous une autorité unique la pénétration française sur le





MISSION CONGO-NIL Engagée le 18 avril 1896, la mission du capitaine Marchand devant rejoindre le sud de l'Egypte depuis le Congo se termine par un affrontement avec le général Kitchener, gouverneur anglais du Soudan, à Fachoda, le 19 septembre 1898. De fortes tensions diplomatiques entre la France et l'Angleterre s'ensuivent.

continent africain. Elle comprend la Côte d'Ivoire, la Guinée, le Sénégal et le Soudan. D'autres territoires s'y adjointent ensuite.

1^{er} octobre 1895 A Madagascar, le général Duchesne impose un nouveau traité de protectorat qui se substitue au semi-protectorat de 1885.

18 avril 1896 Le capitaine Marchand reçoit son feu vert pour lancer l'expédition «Congo-Nil» depuis l'Afrique équatoriale

française, au Gabon, vers l'extrême sud de l'Egypte, une expédition présentée alors comme scientifique, mais qui a en réalité pour but de prendre de vitesse les Anglais en Afrique équatoriale.

6 août 1896 L'annexion de Madagascar est formellement proclamée. Gallieni est nommé gouverneur.

10 juillet 1898 Marchand parvient à Fachoda (Kodok), point stratégique du

Haut-Nil, à 650 km au sud de Khartoum. Il y plante le drapeau français et renomme le lieu Fort Saint-Louis.

18 septembre 1898 Marchand est rejoint par le général anglais Kitchener qui lui enjoint d'abandonner toute prétention sur le bassin du Nil. Sur ordre du gouvernement, Marchand quitte Fachoda et poursuit sa route vers l'est. Cet incident conduit à la définition d'un modus vivendi avec l'Angleterre en Afrique, prémisses de l'Entente cordiale de 1904 : à l'Angleterre, la France laisse l'Egypte, obtenant en échange la voie libre vers le Maroc.

29 septembre 1898 Henri Gouraud capture par surprise l'empereur Samory Touré, chef de l'Empire mandingue ou wassoulou (qui comprend la Sierra Leone et certains territoires du Mali, de la Guinée et de la Côte d'Ivoire), célèbre pour son opposition farouche aux Français. Gouraud signe ainsi ce qu'un de ses biographes appellera «l'achèvement de la conquête de l'Afrique de l'Ouest».

22 avril 1900 Trois expéditions françaises font leur jonction près du lac Tchad et écrasent l'armée de Rabah, sultan du royaume local de Bornou. Le Tchad passe sous domination française.

1904 La France et l'Angleterre concluent l'Entente cordiale.

31 mars 1905 En vue de prévenir la mainmise de la France sur le Maroc, Guillaume II de Prusse débarque à Tanger et y prononce un discours qui impose l'empereur comme protecteur de la souveraineté marocaine. Ce «coup de Tanger» entraîne la démission de Théophile Delcassé.

16 janvier-7 avril 1906 Une conférence internationale se réunit à Algésiras. Grâce à l'Entente cordiale et au soutien britannique, la France (et à un moindre degré l'Espagne) se voit confier un mandat européen pour exercer un pouvoir de police limité à huit grandes villes du littoral marocain. Malgré l'opposition allemande et en violation des accords d'Algésiras, la France va poursuivre son dessein de pénétration du Maroc.

15 janvier 1910 Création de l'Afrique équatoriale française (AEF), qui place sous

L'EMPIRE À SON APOGÉE

L'empire colonial français atteint dans les années 1930 sa plus grande expansion. Il est célébré lors de l'exposition coloniale de la Porte dorée, à Paris, de mai à octobre 1931.

Ce fut son ultime représentation à l'heure des premiers craquements.

l'autorité d'un gouverneur général basé à Brazzaville quatre territoires : Gabon, Moyen-Congo, Oubangui-Chari (actuelle République centrafricaine) et Tchad.

1911 Des troupes françaises pénètrent à Fès. L'Allemagne riposte en envoyant la canonnier *Panther* donner une démonstration de ses effets dans la baie d'Agadir : ce que l'on appelle depuis le coup d'Agadir. S'ensuivent des accords franco-allemands. Le 4 novembre 1911, le Reich accepte le protectorat français sur le Maroc en échange de compensations en Afrique noire et à la condition que les intérêts économiques allemands au Maroc n'en souffrent pas. La France cède au Cameroun allemand deux bandes de territoires qui sectionnent l'AFF en trois morceaux.

30 mars 1912 La signature d'un traité franco-marocain à Fès instaure le protectorat français sur le Maroc. L'annonce de ce protectorat entraîne un soulèvement général du pays. Lyautey, en charge du protectorat, décide de pacifier et de restaurer le Maroc traditionnel dans un respect scrupuleux des termes du protectorat, sans administration directe mais avec un Makhzen des Français (ensemble d'institutions régaliennes), et en créant un Maroc largement ouvert à l'extérieur et à l'initiative privée. La pacification prend du temps et est un moment suspendue par la Grande Guerre. Ce ne sera qu'en 1925, à la fin de la guerre du Rif, que l'ordre français triomphera enfin des rebelles.

1914 A la veille de la guerre, l'empire colonial français s'étend sur 14 416 000 km² et compte près de 48 millions d'habitants. Son extension territoriale a été considérable depuis 1815. Mais la compétence du ministère des Colonies ne s'étend pas au



domaine colonial tout entier : l'Algérie dépend du ministère de l'Intérieur, les protectorats marocain et tunisien du ministère des Affaires étrangères.

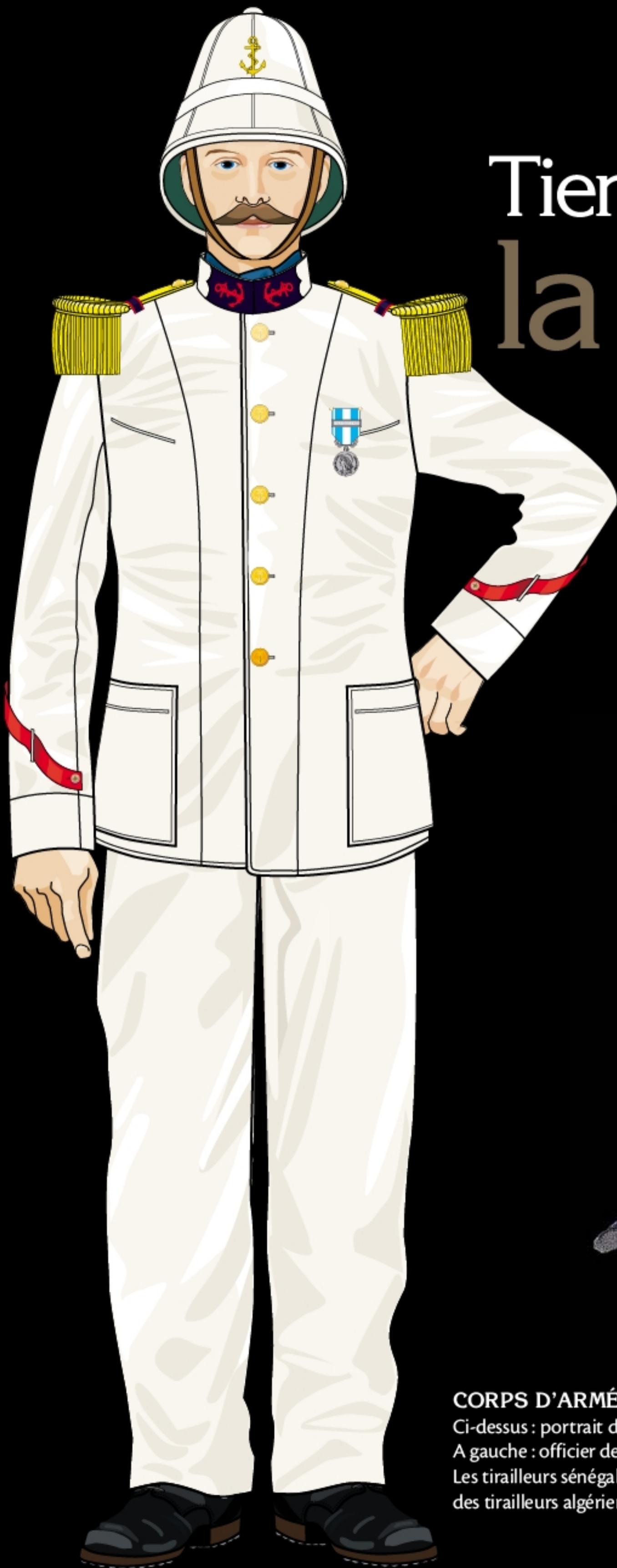
1918 A l'issue de la Première Guerre mondiale, la SDN accorde à la France des mandats sur des territoires pris à l'Allemagne : l'est du Togo et la majeure partie du Cameroun. La France concède à la Libye devenue italienne 150 000 km². Mais elle retrouve les territoires de l'Afrique équatoriale qu'elle avait abandonnés à l'Allemagne en 1911. Durant l'entre-deux-guerres, des troubles graves éclatent pour de complexes

raisons : déception face à l'absence de concrétisation des promesses de réformes qui avaient été faites pendant la guerre, déclin de la puissance de l'Europe, impact de la révolution soviétique. Il existe déjà quelques mouvements nationalistes qui restent toutefois assez localisés. Ce sont surtout le fait de minorités d'intellectuels. Très souvent ils réclament l'assimilation totale fréquemment promise et jamais accordée.

1931 A Paris, dans le bois de Vincennes, l'exposition coloniale exalte l'empire dans un climat d'euphorie générale. 

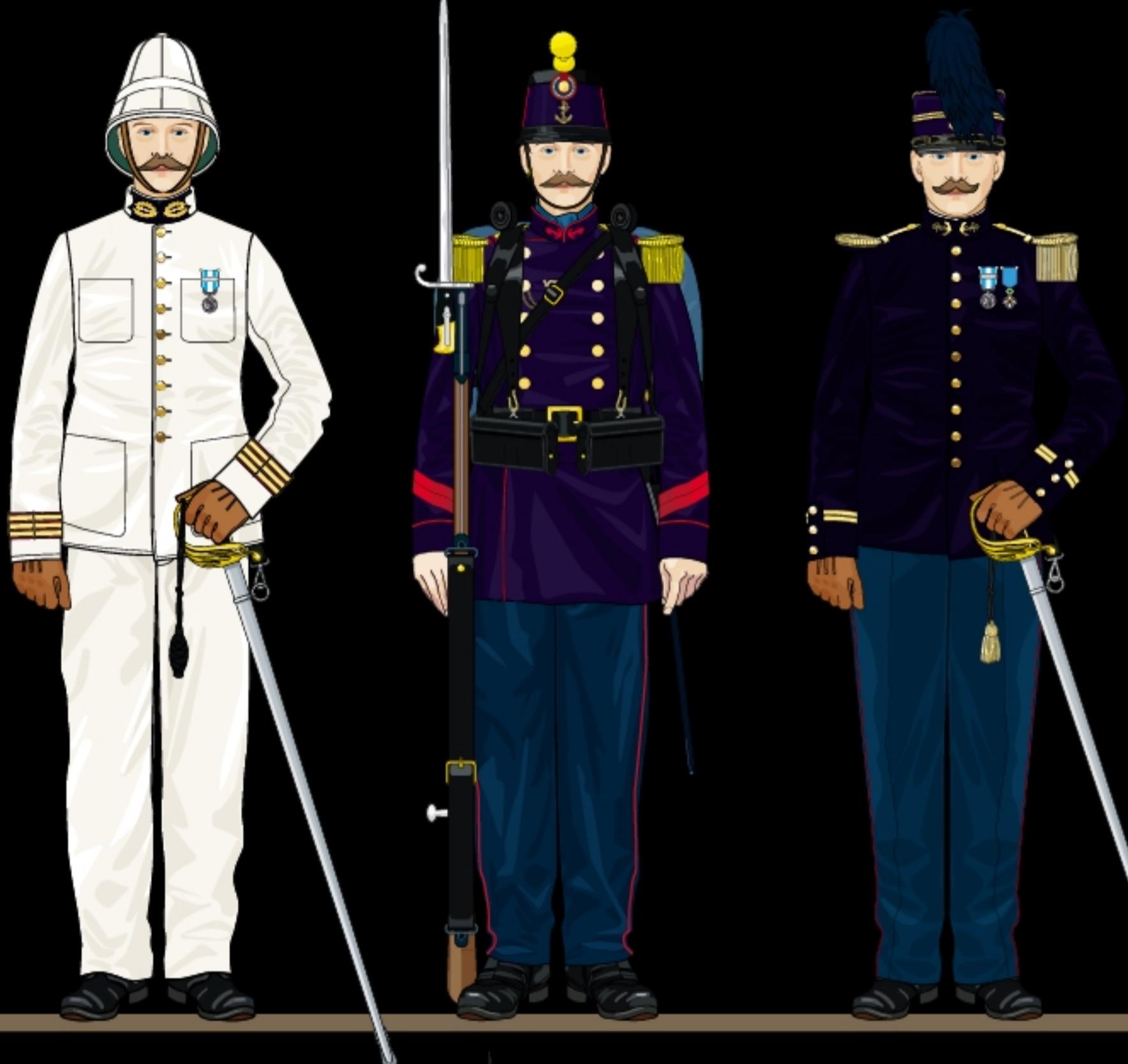
Tiens, voilà la Coloniale

Les forces françaises en Afrique étaient constituées de deux ensembles : l'armée d'Afrique, stationnée au Maghreb, et l'armée coloniale, en Afrique noire.



CORPS D'ARMÉE

Ci-dessus : portrait d'un tirailleur sénégalais, carte postale datant de novembre 1914. A gauche : officier de la 1^{re} division de l'armée coloniale en tenue blanche, vers 1890. Les tirailleurs sénégalais étaient un corps de l'armée coloniale, à la différence des tirailleurs algériens ou des spahis qui étaient, eux, membres de l'armée d'Afrique.



LA COLONIALE

Elle est issue des unités de marine créées sous Colbert pour sécuriser les navires, puis les ports et les comptoirs coloniaux, et dépend du ministère de la Marine jusqu'à ce que la loi du 5 juillet 1900, qui lui donne son nom d'armée coloniale, la rattache au ministère de la Guerre. Elle reprend le nom de « troupes de marine » (TDM) au moment des décolonisations. De gauche à droite : médecin de l'armée coloniale en tenue blanche; caporal de la Coloniale, vers 1875-1880, lieutenant de la Coloniale en grande tenue, vers 1910.



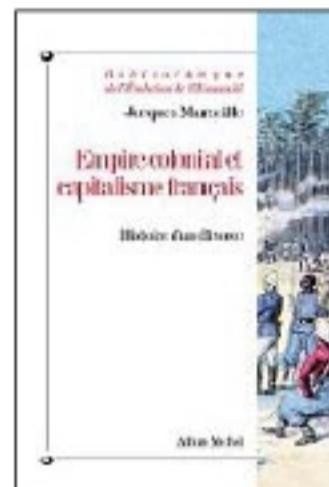
TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS

Créés en 1857 par Louis Faidherbe, les régiments de tirailleurs sénégalais (RTS), composés en réalité d'indigènes originaires de toute l'AOF, constituèrent un corps mythique, particulièrement efficace.

Ils étaient encadrés par des officiers issus de la Coloniale. De gauche à droite : première classe RTS en tenue de toile, vers 1890; lieutenant de RTS en tenue de toile, vers 1900; sergent rengagé d'un régiment de tirailleurs sénégalais, vers 1905-1914.

Par Michel De Jaeghere, Albane Piot, Philippe Maxence et Pascale de Plélo

Bibliothèque coloniale



Empire colonial et capitalisme français

Jacques Marseille

Entreprise en 1970, achevée treize ans plus tard, la thèse de Jacques Marseille fait partie des

travaux universitaires qui ont changé notre perception de l'histoire.

Au contraire des convictions initiales de son auteur, elle a prouvé, par l'étude minutieuse des faits, et notamment l'examen des comptes de pas moins de 469 sociétés coloniales, le dépouillement des archives ministérielles et le décryptage des comptes du commerce extérieur, que loin d'avoir été une bonne affaire pour l'économie française, les colonies avaient été pour elle un boulet et un frein à la modernisation de la France. Elle pulvériseait, par là, le préjugé tenace selon lequel la métropole aurait assis sa prospérité sur le pillage de l'Afrique, en montrant que c'était au contraire la décolonisation qui avait procédé d'un calcul d'intérêt de la part du général De Gaulle et du patronat français. Reste entière la question de savoir s'il ne s'agissait pas là pourtant d'un réalisme à courte vue, négligeant les conséquences géopolitiques qu'elle n'a pas manqué de provoquer sur un continent livré prématulement à des élites mal préparées, et le choc en retour de l'immigration des populations africaines vers une Europe qui fait depuis, pour elle, figure d'eldorado. *MDej*

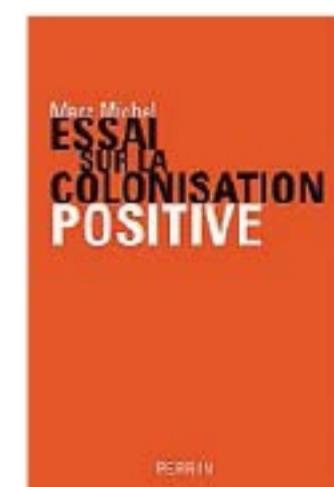
Albin Michel, « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », 640 pages, 21,80 €.

Essai sur la colonisation positive

Marc Michel

La colonisation de l'Afrique noire vaut mieux que les caricatures et les polémiques qui opposent les images simplistes du village enfumé au médecin usé par la lutte contre les épidémies, le petit blanc avide au maître d'école exemplaire. Elle fut une succession d'affrontements violents et d'accompagnements progressifs, une poursuite d'objectifs contradictoires fondée sur des principes eux-mêmes ambigus. Loin de toute réduction manichéenne, de tout anachronisme, Marc Michel a voulu expliquer comment quelques centaines d'Européens ont pu, en l'espace d'une génération, transformer le destin de millions d'Africains. Oui, dit-il, la conquête a procédé d'un acte violent, de guerres asymétriques, imposé des solutions de force en bouleversant des équilibres séculaires. La réduire à une entreprise d'« extermination » lui apparaît pourtant comme une manifestation de la « *sottise contemporaine* ». Inégalitaires, les relations entre Noirs et Blancs ne furent ni toujours violentes ni systématiquement marquées par le sceau de l'antipathie. *MDej*

Perrin, 418 pages, 22,50 €.

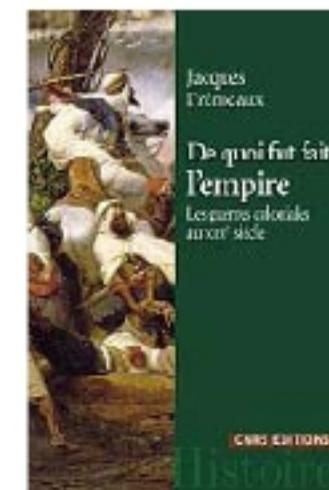


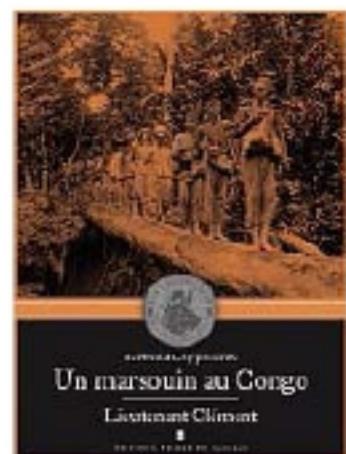
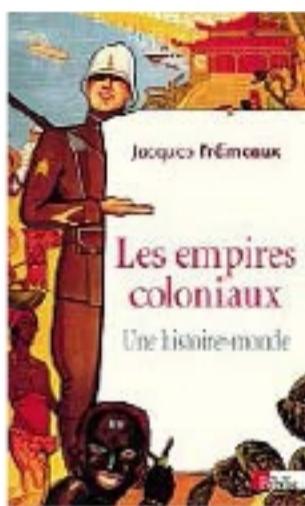
De quoi fut fait l'empire. Les guerres coloniales au XIX^e siècle

Jacques Frémeaux

Dépassant le seul cadre de l'Afrique, Jacques Frémeaux brosse ici un tableau précis de l'expansion des empires coloniaux au XIX^e siècle à l'échelle de la planète : la France en Afrique à partir de son débarquement en Algérie en 1830, les Anglais aux Indes, les Russes dans le Caucase, les Américains dans les Grandes Plaines. Il présente avec précision et clarté les origines des guerres : motifs précis, causes immédiates, décideurs ; il décrit en détail les forces en présence, les subdivisions d'armes, les moyens matériels de transport, d'acheminement, la logistique, les tactiques et stratégies employées. Il analyse enfin l'effort humain et financier que ces guerres nécessitèrent, les opinions occidentales à leur endroit. Une réflexion fine et détachée des représentations convenues étayée par une documentation époustouflante. *PdP*

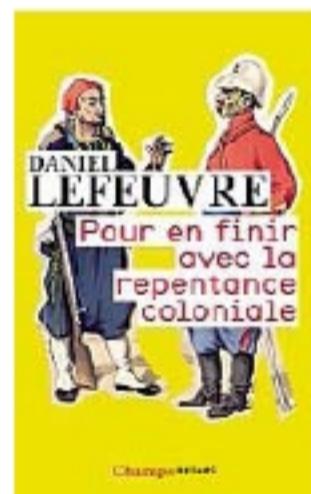
CNRS éditions, 576 pages, 29,40 €.





Les Empires coloniaux. Une histoire-monde Jacques Frémeaux

Avec cette étude comparative des systèmes coloniaux pendant l'entre-deux-guerres, Jacques Frémeaux s'attache autant à évaluer l'importance des différentes possessions que la structure de l'économie ou l'émergence des nationalismes. Au terme de cette plongée érudite, il remarque que nombre de problèmes actuels trouvent leur origine dans l'héritage colonial. Avec justesse, il met le doigt sur la diffusion de l'idée productiviste au sein de régions qui l'ignoraient. On regrette cependant que son livre ne remonte pas aux origines de la colonisation au XVI^e siècle, histoire de montrer pourquoi ce fut alors l'Europe qui embrassa le monde si goulûment. *PM*
CNRS, «Biblis», 564 pages, 12 €.



Pour en finir avec la repentance coloniale Daniel Lefeuvre

De la conquête de l'Algérie à l'accueil des immigrés en métropole, une nouvelle génération d'anticolonialistes a fait de l'aventure coloniale le péché capital de la France et la source d'une dette inextinguible. Dans la lignée des travaux de Jacques Marseille, Daniel Lefeuvre a rouvert le dossier pour mettre en évidence la somme des contrevérités et des contresens sur laquelle était fondé le discours des nouveaux repentants. Sans se départir de sa rigueur universitaire, il en propose ici une réponse roborative. *MDeJ*
Flammarion, «Champs actuel», 230 pages, 7,20 €.

Fachoda. Guerre sur le Nil. Marc Michel

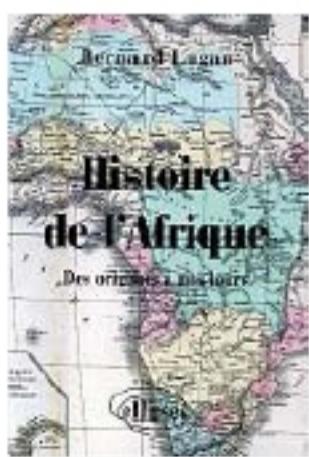
Fachoda, c'est l'incident qui conclut la mission Congo-Nil menée par le capitaine Marchand afin de doubler les Anglais en Egypte. Episode final du partage de l'Afrique, épilogue de la question d'Egypte qui opposait alors la France et l'Angleterre, l'événement eut des retentissements d'une importance capitale pour l'histoire des relations entre la France et l'Angleterre mais aussi entre la France et l'Afrique. S'appuyant sur les témoignages des membres de la mission, l'auteur brosse un portrait haut en couleur des protagonistes, raconte les péripéties et les vicissitudes de cette aventure extraordinaire que vécurent Marchand et ses hommes durant deux ans, jusqu'à sa conclusion. La vivacité du récit s'allie à l'analyse en profondeur de la portée des faits. *AP*
Larousse, 224 pages, 18,25 €.



Un marsouin au Congo. Lieutenant Clément

Présenté par Bertrand Goy

«*Le pays que l'on aime est celui où l'on a souffert.*» C'est sur ces mots que le lieutenant Clément (1871-1945) achève le récit inédit de son séjour dans la forêt congolaise entre 1902 et 1904. Retrouvés par hasard, ces souvenirs saisissent sur le vif un moment de la colonisation française en Afrique, avec son lot de pettesses, de massacres, de guerres intestines entre l'armée et l'administration coloniale sans oublier l'ivresse de l'aventure, des chasses, des batailles et du pouvoir. A sa manière, Clément confirme le jugement de Pierre Savorgnan de Brazza qui, envoyé par le gouvernement français, constata le dérèglement de l'administration, rongée par l'avidité et la soif du pouvoir. Et pourtant, le Congo et ses hommes restèrent gravés au cœur du jeune lieutenant, homme ordinaire confronté à un destin hors norme. *PM*
Pierre de Taillac, 174 pages, 19,27 €.



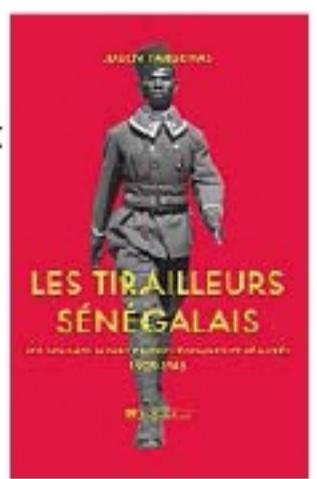
Histoire de l'Afrique. Des origines à nos jours. **Bernard Lugan**
Cette somme impressionnante est le résultat de plus de trente années de recherches : un travail qui reste inégalé et montre la complexité d'une histoire qui est celle d'une multitude d'éthnies avec leur identité propre, leurs constantes à travers les âges, leurs antagonismes. Un regard qui éclaire les crises actuelles de l'Afrique. *AP*
Ellipses, 1245 pages, 37,27 €.



Les Tirailleurs sénégalais

Julien Fargettas

Recrutés dans les colonies de l'Afrique subsaharienne, les tirailleurs sénégalais ont fasciné les Français depuis leur création en 1857. En 1914, pourtant, l'état-major les avait oubliés et quand, enfin, on eut recours à eux, la France ne le regretta pas. Dès lors, la «force noire» fut utilisée sur tous les champs de bataille. Issu d'une thèse universitaire, le livre de Julien Fargettas offre une remarquable synthèse de l'histoire de ce corps mythique, abordant tous les aspects de son existence, depuis le mode de recrutement jusqu'au problème des pensions d'après-guerre en passant par les questions délicates des exactions subies ou commises. *PM*
Tallandier, 382 pages, 22,21 €.



L'ESPRIT DES LIEUX

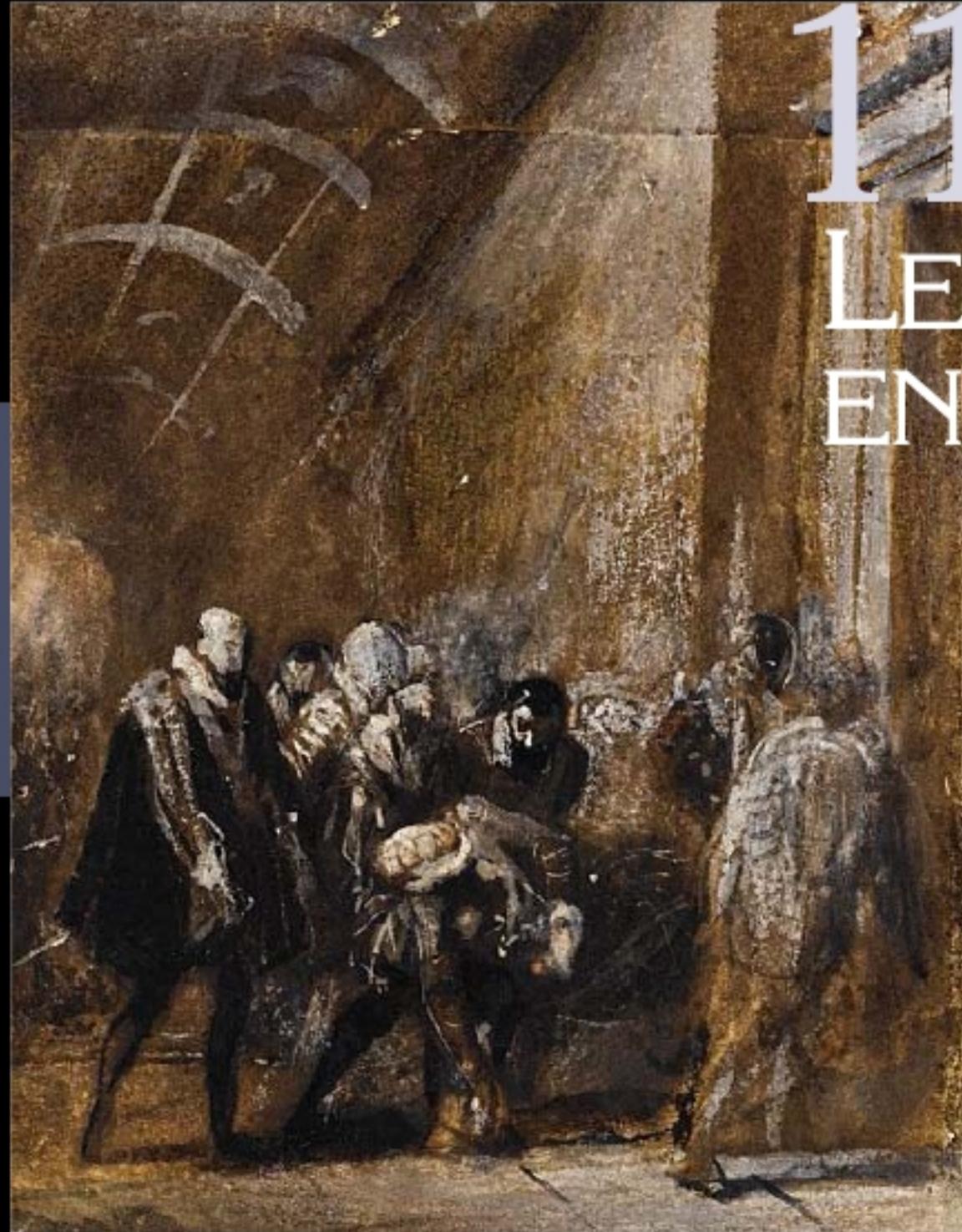
© ERIC BORDA. © RMN-GRAND PALAIS (CHÂTEAU DE PAU)/RENÉ-GABRIEL OJEDA. © CUSTODIE DE TERRE SAINTE, A. BUSSOLIN. © MATHIAS HATTU DU VEHU/AMACIUS



102

VIVRE OU MOURIR À FENESTRELLE

L'HISTORIEN ALESSANDRO BARBERO DÉNONCE, DANS UN ESSAI ICONOCLASTE, LE MYTHE D'UN MASSACRE DE SOLDATS MÉRIDIONAUX LORS DE L'UNITÉ DE L'ITALIE. REPORTAGE AU COEUR DE LA FORTERESSE, THÉÂTRE D'UN CRIME IMAGINAIRE.



112

LE LOUVRE EN 12 TABLEAUX

RÉSIDENCE ROYALE AVANT D'ÊTRE UN MUSÉE, LE LOUVRE EST LA MAISON COMMUNE, L'ARCHE DE NOTRE HISTOIRE.

GEORGES POISSON EN OUVRE LES PORTES SECRÈTES ET RETRACE LES ÉPISODES LES PLUS MARQUANTS QUI S'Y SONT DÉROULÉS.



118

LE TRÉSOR SECRET DU SAINT-SÉPULCRE

RÉUNIS AU FIL DES SIÈCLES, LES JOYAUX OFFERTS
AU SAINT-SÉPULCRE VONT ÊTRE EXPOSÉS AU PUBLIC
AU CHÂTEAU DE VERSAILLES ET DANS LA MAISON
DE CHATEAUBRIAND. UNE PREMIÈRE MONDIALE.



ET AUSSI LES INVALIDES TRANSFIGURÉS

LE SOMPTUEUX SPECTACLE *LA NUIT AUX INVALIDES*
RACONTE EN 3D LES GRANDES HEURES
DE NOTRE HISTOIRE DANS LA COUR D'HONNEUR
DU CÉLÈBRE MONUMENT.

Vivre ou mourir à Fenestrelle

Par Geoffroy Caillet

La thèse d'un massacre de soldats méridionaux dans la forteresse de Fenestrelle lors de l'unité de l'Italie est battue en brèche par l'historien Alessandro Barbero dans un livre qui fait polémique en Italie.





AUX PORTES D'ITALIE

Le fort San Carlo vu d'en haut.

C'est dans cette partie de la forteresse de Fenestrelle que furent enfermés trois semaines durant, à partir du 9 novembre 1860, 1 186 soldats de l'armée du royaume des Deux-Siciles.

Le visiteur était prévenu : «*En cas de neige abondante, seul l'itinéraire court sera ouvert.*» Bigre. Heureusement, l'hiver est doux cette année dans les Alpes italiennes, et les 12 °C du thermomètre alimentent toutes les conversations du car qui serpente à travers le val Cluson. Soixante-dix kilomètres à l'ouest de Turin, elle apparaît soudain au détour d'un lacet, tel le dos écailleux d'un dinosaure de pierre assoupi sur les crêtes du mont Orsiera. Même les habitués tournent la tête pour saluer ce monstre familier.

Une Grande Muraille de Chine au cœur de l'Europe.

A tout seigneur tout honneur, c'est un enfant du pays, l'écrivain piémontais Edmondo De Amicis, qui en a dressé le tableau le plus suggestif dans un récit de 1884 pétri d'accents romantiques, *Aux portes d'Italie* : « *Un des plus extraordinaires édifices que puisse jamais avoir imaginé un peintre de paysages fantastiques : une sorte d'escalier titanesque, comme une cascade énorme de murailles échelonnées, qui de la cime d'un mont haut de près de 2000 mètres*

MYSTIFICATION

A droite : cette plaque apposée sur un mur de Fenestrelle en 2008 par un mouvement italien pro-Sud évoque un massacre perpétré sur les soldats méridionaux. Une allégation que l'historien Alessandro Barbero a dénoncée avec force comme une manipulation de l'histoire.

Page de droite : la forteresse de Fenestrelle s'étend sur 3,5 km à travers le val Cluson.

descend au fond de la vallée, (...) un amas gigantesque et triste de constructions, qui offre je ne sais quel aspect mêlé de sacré et de barbare, comme une nécropole guerrière ou une roche monstrueuse, élevée pour arrêter une invasion de peuples ou pour contenir par la terreur des millions de rebelles. Une chose étrange, grande, vraiment belle. C'était la forteresse de Fenestrelle. »

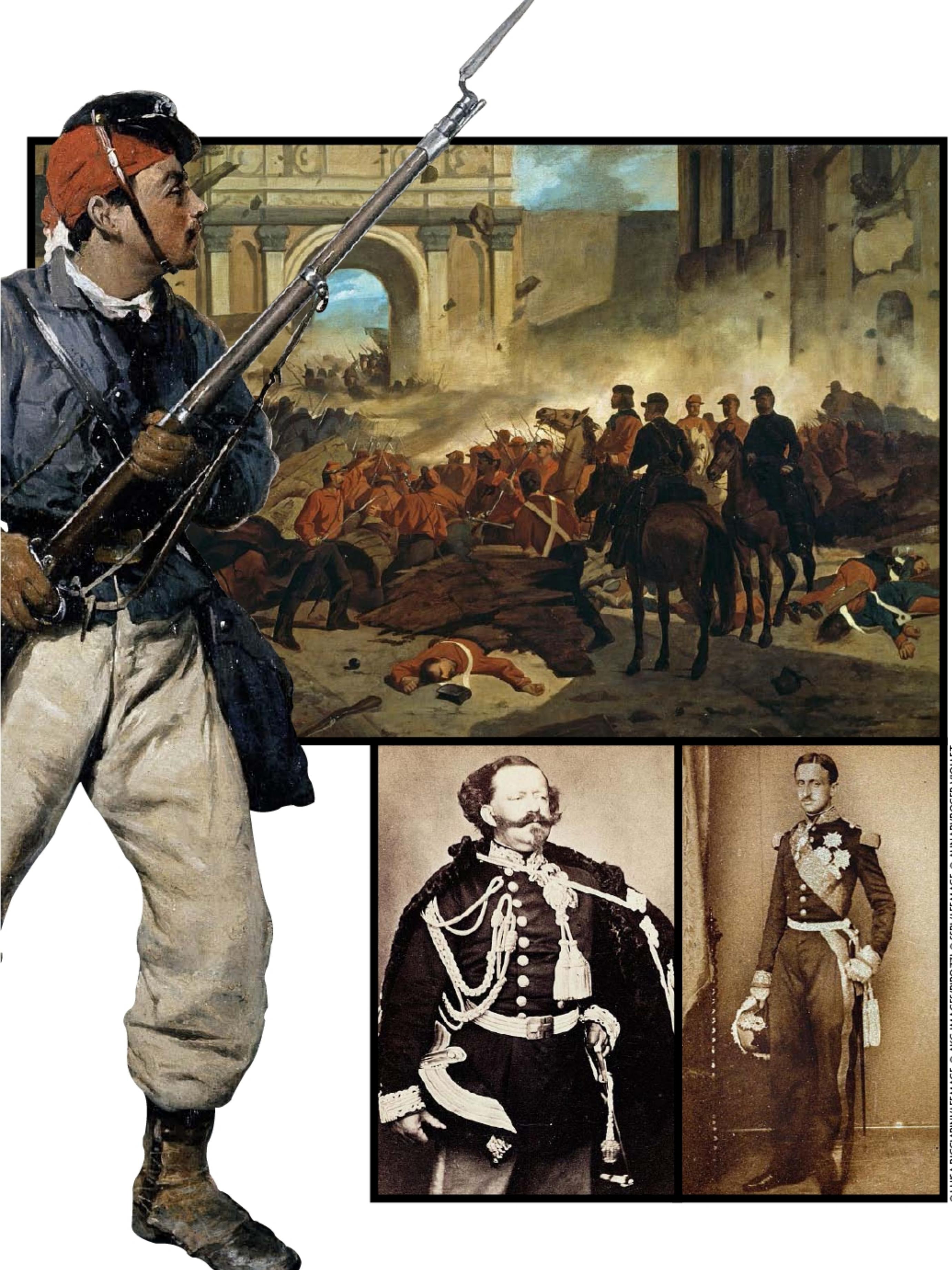
Si ses 3,5 kilomètres de long et sa superficie de 1 350 000 mètres carrés disent clairement le gigantesque barrage que forme Fenestrelle aux portes

A l'époque, cette partie supérieure du val Cluson est française. Elle le restera jusqu'au traité d'Utrecht (1713), qui la cède à Victor-Amédée II de Savoie. En 1728, celui-ci décide l'édification du fort delle Valli, à 1 780 mètres d'altitude, suivi du fort Tre Denti puis du fort San Carlo, l'actuelle entrée depuis le village de Fenestrelle. En une trentaine d'années, la forteresse est opérationnelle. Mais ce n'est qu'en 1850 que les travaux incluant fortins, batteries et poudrières mettent le point final à cette Grande Muraille de Chine au cœur de l'Europe.

Plus que le dépôt de munitions qu'elle renferma, c'est son usage séculaire de prison qui attire le visiteur averti. Dès la fin du XVIII^e siècle, les officiers coupables de duel goûtent en effet aux joies des arrêts entre ses murs glacés. Si Fabrice Del Dongo ne fait que l'imaginer dans *La Chartreuse de Parme* («*J'aurais donné ou reçu quelque bon coup d'épée qui m'eût conduit à la forteresse de Fenestrelles*»), c'est, en 1794, le sort bien réel de l'écrivain savoyard Xavier de Maistre. De 1797 à 1813, la période française consacre Fenestrelle comme prison d'Etat. Napoléon y fait enfermer ses opposants politiques, comme le cardinal Pacca. Le retour des Savoie entérine cet usage. Tout au long du XIX^e siècle, se succèdent à Fenestrelle libéraux, officiers







de Garibaldi, soldats du pape et de l'armée des Bourbons de Naples.

C'est à ces soldats méridionaux que l'historien Alessandro Barbero, professeur à l'université du Piémont-Oriental, vient de consacrer un ouvrage puissamment documenté, *I prigionieri dei Savoia*. Son argumentation prend sans ambages le contre-pied de l'inscription à demi effacée que porte une plaque de marbre apposée sur un mur du fort San Carlo : «Entre 1860 et 1861 furent isolés dans la forteresse de Fenestrelle des milliers de soldats de l'armée des Deux-Siciles qui s'étaient refusés à renier leur roi et leur antique patrie. Peu rentrèrent chez eux, la plupart moururent de privations. Les rares personnes à le savoir s'inclinent.»

L'identité de ces prisonniers renvoie directement aux événements qui jalonnèrent le Risorgimento – le processus qui mena à l'unité de l'Italie.

Depuis le milieu du XIX^e siècle, une partie de la péninsule, divisée en Etats indépendants, luttait pour se débarrasser du joug de l'Autriche-Hongrie, qui tenait sous sa coupe la Lombardie, la Vénétie, les duchés de Parme et de Modène, le grand-duché de Toscane et jusqu'au royaume des Deux-Siciles, établi à Naples, dont elle soutenait les souverains Bourbons. Sous la double poussée des mouvements révolutionnaires et du royaume de Piémont-Sardaigne, une guerre d'indépendance est menée en 1848-1849. Privée d'ap- puis étrangers, elle échoue.

Dix ans plus tard, une deuxième guerre éclate à l'initiative du Premier ministre piémontais Cavour et de Napoléon III, bientôt vainqueur des Autrichiens à Magenta et à Solferino (juin 1859). La France y gagne Nice et la Savoie. A la tête de mille patriotes, Garibaldi lance

alors, en mai 1860, une expédition militaire contre le royaume des Deux-Siciles. Il envahit la Sicile puis remonte par la Calabre jusqu'à Naples, où il entre le 7 septembre 1860. Le roi François II est défait à Gaète par l'armée piémontaise et, le 17 mars 1861, Victor-Emmanuel II de Savoie proclame le royaume d'Italie.

A travers le sort réservé aux prisonniers de l'armée du royaume des Deux-Siciles, c'est donc un épisode militaire du Risorgimento qui est au centre du livre de Barbero. Ses recherches minutieuses dans les archives d'Etat de Turin et dans celles de l'état-major de l'armée italienne révèlent l'arrivée à Fenestrelle, le soir du 9 novembre 1860, d'une colonne de soldats désarmés et en

du Sud pour le Piémont et la Calabre, avait parlé de Fenestrelle comme d'un camp d'extermination comparable à Auschwitz, affirmant que les 8000 hommes qui y étaient morts de faim et de froid n'étaient qu'une partie des 40000 prisonniers méridionaux exterminés au nord après la chute des Bourbons.

Son discours ne faisait que reprendre une vulgate répandue depuis cent cinquante ans au sujet de Fenestrelle, mais singulièrement revigorée depuis les années 1990. En qualifiant pour la première fois le lieu de «camp de concentration», un article de Francesco Maurizio Di Giovine paru en 1993 avait en effet sonné le coup d'envoi d'une historiographie désormais spécialisée dans la

Le dernier cercle d'un enfer carcéral, auquel n'aurait manqué que son Soljenitsyne.

piteux état. Capturés lors de la reddition de Capoue, ils avaient été embarqués à Naples pour Gênes, avant de parcourir en train et à pied le reste de la route. Sur 1 186 hommes, l'un mourut à peine arrivé. Quatre autres succombèrent bientôt à l'hôpital militaire de la forteresse. Trois semaines plus tard, tous avaient quitté les lieux, enrôlés pour la plupart dans l'armée piémontaise.

«Tutto qui?» demanderait un Italien. Oui, c'est bien tout. Quid alors de l'isolement des milliers de soldats et des morts pour cause de privations évoqués par la plaque du fort San Carlo? «Une mystification! affirme Barbero. Tout comme le discours prononcé le jour de son inauguration.» Le 6 juillet 2008, Duccio Mallamaci, coordinateur du Parti

surenchère. En 1998, le journaliste Lorenzo Del Boca développe cette thèse dans *Maledetti Savoia* (Maudits Savoie). L'année suivante, paraît *I lager dei Savoia. Storia infame del Risorgimento nei campi di concentramento per meridionali* (les goulags des Savoie. Histoire infâme du Risorgimento dans les camps de concentration pour méridionaux), sous la plume de l'historien Fulvio Izzo. La même année, Roberto Martucci donne *L'invenzione dell'Italia unita* (l'invention de l'Italie unie). *I vinti del Risorgimento* (les vaincus du Risorgimento) du journaliste Luigi Di Fiore (2004) et *Terroni* (culs-terreux) de Pino Aprile (2010) ferment le ban.

Le point commun de cette copieuse bibliographie est la conviction que Fenestrelle fut le lieu d'une politique d'élimination des soldats méridionaux par les protagonistes de l'unité italienne. A défaut de démonstration, les auteurs ne reculent devant aucun stratagème susceptible de revisiter l'histoire à peu de frais. Dans le livre de Fulvio Izzo, un dessin représente ainsi la forteresse

UNITÉ ITALIENNE A gauche : *Chasseur alpin de l'armée de Giuseppe Garibaldi*, par Angelo Trezzini, 1859 (Turin, Musée national du Risorgimento). En haut : *Garibaldi à Palerme*, par Giovanni Fattori, 1860 (collection particulière). En bas, de gauche à droite : Victor-Emmanuel II, roi de Sardaigne (1849-1861), artisan de l'unité italienne et premier roi d'Italie (1861-1878); François II, dernier roi des Deux-Siciles (1859-1860).

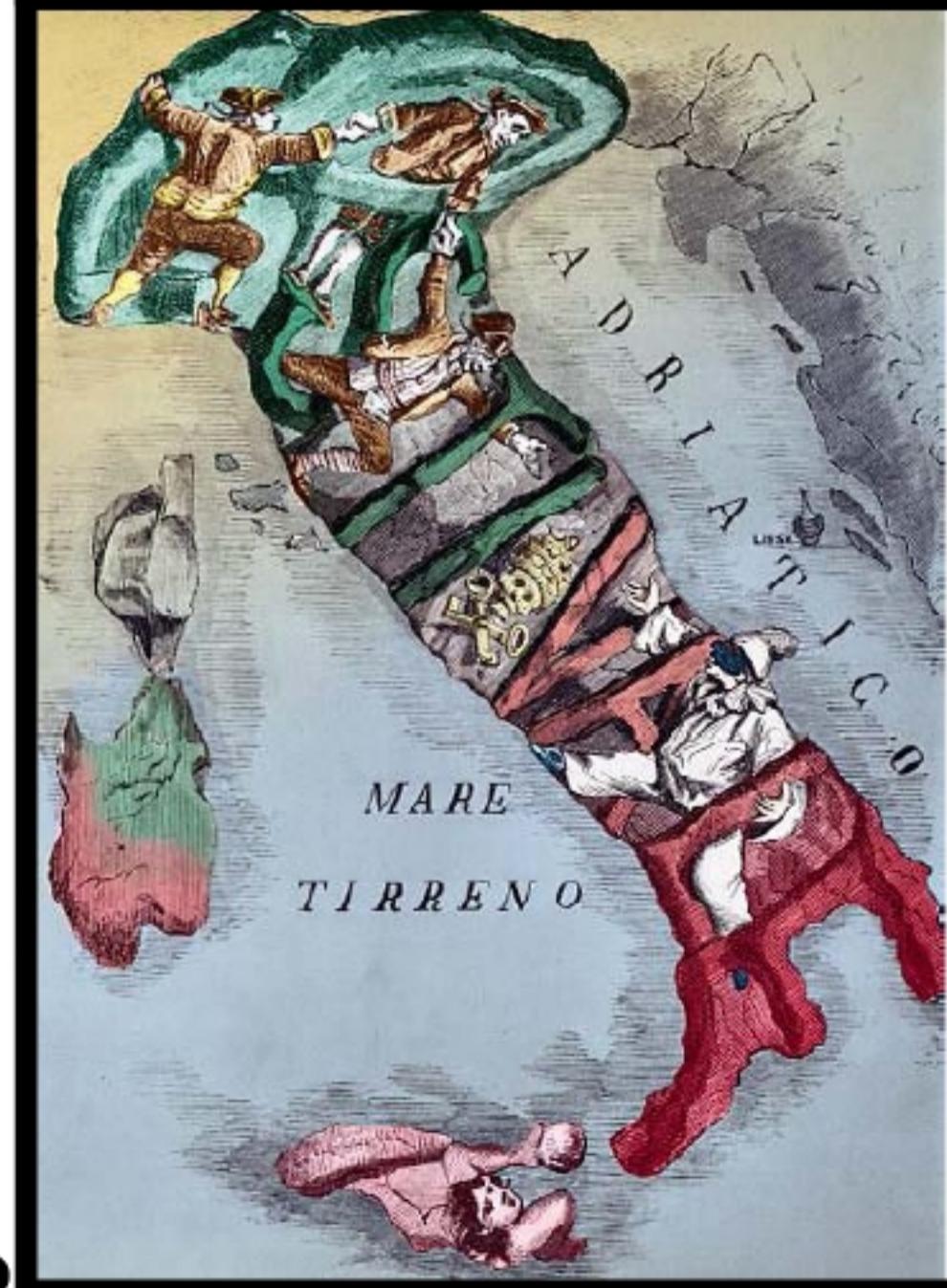
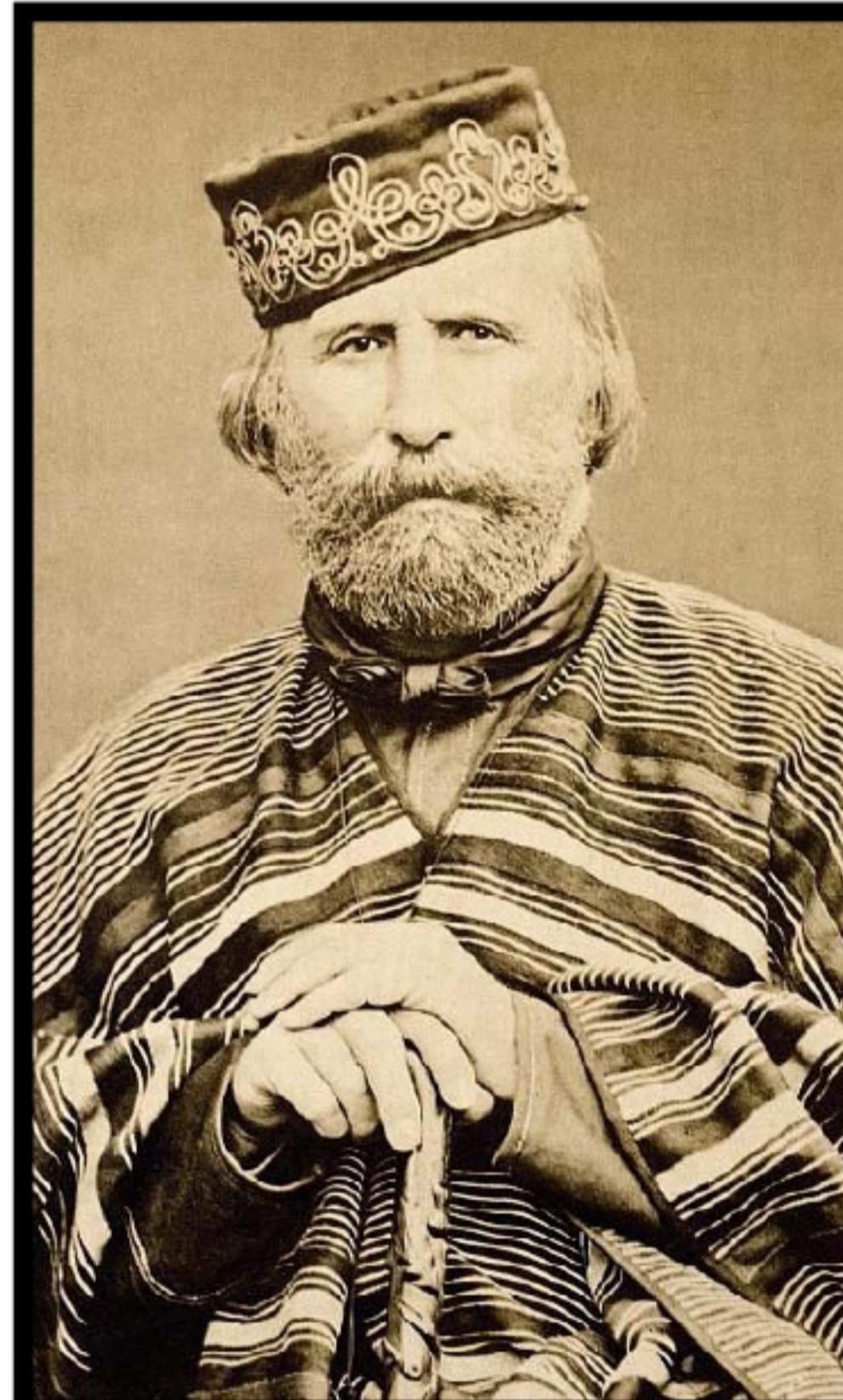
entourée de fils barbelés. Peu importe qu'ils n'aient pas encore été inventés : l'imaginaire des camps de concentration nazis est aussitôt convoqué. Quant au préfacier de l'ouvrage, il n'hésite pas à faire dans le lyrisme dantesque en décrivant Fenestrelle comme « *le dernier cercle de cet enfer carcéral, auquel malheureusement a manqué un Soljenitsyne* ».

La charge explicite menée par Barbero contre ces tentatives de falsification a mis le feu aux poudres. Sur le blog dédié à son livre, l'injure est aujourd'hui devenue la règle : « *Barbero est piémontais, cela suffit pour définir sa recherche comme un amas de mensonges* », « *C'est comme faire écrire l'histoire d'Auschwitz à Goebbels* »...

Un silence sépulcral flotte entre ses murailles, qui ne laissent filtrer qu'un jour livide.

dépit du soleil, pierres grises et toits de lauze donnent à l'ensemble un aspect sinistre. Dans l'escalier, l'obscurité est presque complète. Un silence de sépulcre flotte entre ses murailles, qui laissent seulement, de loin en loin, filtrer un jour livide à travers d'étroites meurtrières. « *On dit que les mullets qui la gravissaient tous les jours pour ravitailler le fort supérieur finissaient par devenir aveugles* », explique Claudio, à l'apitoiement général de son auditoire.

C'est malheureusement un argument du même tonneau que brandissent à l'appui de leur cause plusieurs auteurs pro-Sud. Puisant dans une anecdote de soldats ayant, par révolte, brisé les vitres



de leurs quartiers, certains répètent ainsi, avec force effets, que ce sont les autorités de Fenestrelle qui auraient délibérément arraché fenêtres et châssis pour faire mourir de froid, dans les brumes nordiques, les pauvres méridionaux seulement accoutumés au riant soleil de Naples...

La complexité de la situation à l'époque de la chute du royaume des Deux-Siciles fournit aux mêmes auteurs un moyen plus sûr encore de brouiller les cartes. Des 100 000 soldats de son armée, 16 000 reçurent le statut de prisonniers de guerre. 8 000 d'entre eux furent alors envoyés au nord afin d'être enrôlés dans l'armée du jeune royaume d'Italie. C'est le cas des 1 186 soldats restés trois semaines à Fenestrelle. Là, ils voisinairent avec les déserteurs et les insubordonnés de l'armée italienne, regroupés au sein des chasseurs francs. A l'été 1861, soit bien après leur départ, le gouvernement y envoya aussi des soldats qui avaient rejoint le mouvement de brigandage né dans le Sud après la proclamation du royaume d'Italie.

A l'appui de leurs thèses, les tenants d'un massacre à Fenestrelle évoquent la présence, derrière l'église de la forteresse, d'une fosse commune destinée aux cadavres des soldats. Or, si une telle fosse a bien existé, c'était pour prévenir le cas où un siège empêcherait d'enlever les morts. L'occasion ne s'étant jamais présentée, on croit sur parole Claudio, le guide, qui explique lors de la visite que les fouilles pratiquées là n'ont rien livré. D'autres font valoir des milliers de morts non enregistrés. « *Une absurdité quand on connaît la bureaucratie minutieuse de l'époque* », répond, preuves à l'appui, Alessandro Barbero.

D'une façon générale, les chantres d'un sort funeste réservé aux soldats de Fenestrelle tirent un profit maximum du potentiel dramatique de la forteresse. En



PRISON D'ÉTAT Le palais des officiers (bâtiment carré en haut de la photo) abrite la chambre du cardinal Pacca (ci-dessous), enfermé par Napoléon à Fenestrelle de 1809 à 1813. La pièce a été restaurée dans les années 1820, après le retour des Savoie. La fresque du plafond représenterait ainsi l'aigle de la maison des Savoie lacérant le drapeau français (ci-dessous, à gauche). En haut, à gauche : Giuseppe Garibaldi, vers 1865. En bas, à gauche : caricature parue à l'époque de l'unification de l'Italie. Le Nord cherche à donner la main au Sud, incarné par Pulcinella. Au centre, le Vatican barre la route.



Au total, trois populations différentes s'étaient donc succédé ou avaient cohabité à Fenestrelle. Mais leur confusion par les partisans d'un goulag permet d'accréditer l'enfermement massif et le massacre des soldats du royaume des Deux-Siciles. Plusieurs auteurs ont ainsi dressé des listes très fournies de soldats présumés exterminés, en extrayant des registres de sépultures de la forteresse les noms à consonance méridionale. Outre le caractère empirique de la méthode, ce procédé est d'un arbitraire total, puisqu'il ne dit rien de l'appartenance militaire des défunt et, surtout, ne démontre pas la cause de leur mort.

«*Il y a un noyau de vérité là-dedans*, concède Alessandro Barbero. *L'unification de l'Italie a laissé les séquelles d'une*

Raviver l'idée séculaire d'une volonté d'extermination du Sud par le Nord.

guerre civile méridionale. Le violent mouvement de brigandage qui a duré dix ans était un mélange de délinquance commune et d'agitation favorisée par les Bourbons en exil et par le pape contre l'Etat italien. Il a été un peu notre Vendée et réprimé, comme elle, avec une très grande violence : fusillades, massacres, villages brûlés. La volonté du Sud de maintenir ce souvenir et cette fierté est donc très positive. Mais elle prend aujourd'hui la forme d'une résistance héroïque contre l'invasion piémontaise, sans craindre de manipuler l'histoire.»

Par un paradoxe qui n'en a que l'apparence, deux publics a priori opposés trouvent en effet un intérêt commun à cette relecture du Risorgimento. Au Nord, il s'incarne dans les velléités fédéralistes de la Ligue du Nord, fondée en 1989 par Umberto Bossi, qui estime que le Risorgimento «*a attaché au pied du Nord le boulet du Sud*». Par un effet miroir, son ascension dans la vie politique italienne explique à la fois

l'émergence de cette littérature pro-Sud dans les années 1990 et celle d'une vaste nébuleuse d'associations dissemblables mais unies pour dresser le constat opposé. Au prix d'une illusion montée de toutes pièces : l'idée selon laquelle le Sud, avant l'unité de l'Italie et sa «*spoliation*» par les Piémontais, aurait été un pays prospère et industrialisé.

Mouvement néobourbonien, fondé en 1993 comme «*culturel et sans aucune finalité politico-électorale*», ou Parti du Sud, né en 2007 et exaltant «*le martyre du Sud pendant le soi-disant Risorgimento*» : tous profitent de l'effet boule de neige de l'information diffusée sur Internet pour asséner leur vérité sur le royaume des Deux-Siciles. «*On lit même ici ou là qu'il gagna à l'Exposition*

sont fermés à l'industrialisation, alors que ce sont eux qui avaient construit la première ligne ferroviaire d'Italie en 1839. Lié à une croissance extrêmement rapide, le basculement s'est fait en quelques années.»

C'est un basculement analogue qui a marqué l'historiographie italienne des dernières années, laquelle paie ainsi le prix d'une vision longtemps unilatérale de l'unité de l'Italie et de ses mythes patriotiques. Par un mouvement de balancier bien connu, cent cinquante ans de célébration unanimiste du Risorgimento ont désormais amené à dire exactement l'inverse, en faisant de Garibaldi un vulgaire criminel, et en présentant l'unité de l'Italie comme la source de tous ses maux actuels.

Si l'affaire se calme un peu, Alessandro Barbero reste sceptique : «*Marc Bloch a parlé des "fausses nouvelles" qui se répandent au point de devenir inattaquables. La vérité est fatigante, car il faut la démontrer. Aujourd'hui, l'accumulation d'informations tient donc lieu de raisonnement, et il en reste toujours quelque chose.*» Pour preuve, l'autorisation donnée par la surintendance aux Biens culturels d'apposer cette plaque dans la forteresse, ou le documentaire *Lager Savoia*, produit par la RAI en 2011, qui épousait avec sensationnalisme la thèse du massacre.

En attisant l'éternel dualisme social et économique du pays, l'affaire de Fenestrelle ne fait au fond que révéler la difficulté de l'Italie contemporaine à préserver – voire à définir – une identité plus que jamais malmenée par un usage politique de l'histoire. Le risque ultime n'est pas mince. Il consisterait à donner raison, deux siècles plus tard, au prince de Metternich, qui voyait simplement en elle «*une expression géographique*». 

universelle de Paris de 1856 le prix de la troisième puissance industrielle du monde. Mais il n'y a pas eu d'exposition cette année-là! Et en 1855, le royaume n'y a pas participé... s'amuse Barbero. Malheureusement, le public prend ces assertions pour argent comptant, comme dans le cas de Fenestrelle.»

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le niveau de développement du royaume des Deux-Siciles n'était, de fait, pas inférieur au reste de la péninsule. Mais une première différence s'était fait sentir avec la conquête napoléonienne, qui s'était accompagnée d'une croissance au Nord. La véritable fracture date du milieu du XIX^e siècle, avec le changement de culture politique. «*A partir des années 1840, explique Barbero, Ferdinand II a eu peur des nouveautés, car le progrès technologique était lié au libéralisme. Les Bourbons n'ont alors plus investi dans le changement, à la différence des Savoie. En réprimant le libéralisme attaché à la modernité, ils se*

NÉCROPOLE GUERRIÈRE

Erigée en 1720, la sinistre guérite du Diable fournit un bon exemple du potentiel dramatique de Fenestrelle.



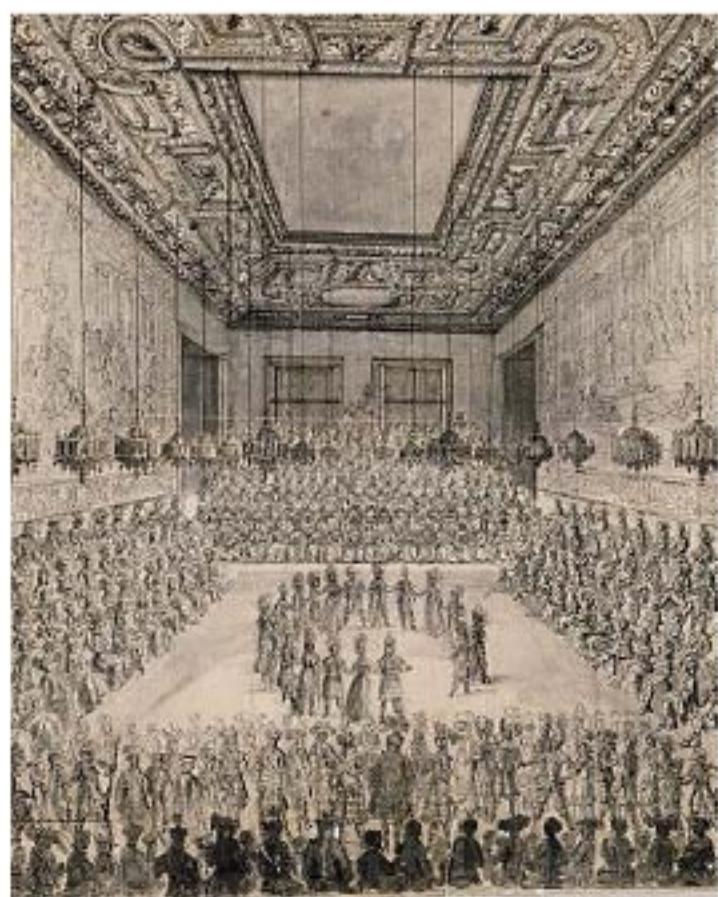


LIEUX DE MÉMOIRE

Par Georges Poisson

Le Louvre en 12 tableaux

Durant des siècles, le Louvre a été résidence royale. Il fut ainsi le théâtre d'événements marquants de l'histoire de France. Leur cadre subsiste encore en partie et l'on peut essayer de les retrouver.



© RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE) Y. MICHÈLE BELLOT.



FORTERESSE ROYALE Page de gauche : la salle Saint-Louis est le seul intérieur médiéval conservé au Louvre. Les murs datent de l'époque de la construction de la forteresse, sous Philippe Auguste (1180-1223), et les voûtes et leurs supports de celle de Saint Louis (1226-1270). En bas : *Bal dans la Grande Antichambre, au Louvre*, par Israël Silvestre, 1662 (Paris, musée du Louvre). Ci-dessus, à gauche : *Le Bal des noces du duc de Joyeuse*, anonyme, vers 1581 (Paris, musée du Louvre). En dessous : reconstitution du Louvre en 3D, à l'époque de Charles V (1364-1380). A droite : *Marie Stuart*, par François Clouet, 1559 (Paris, Bibliothèque nationale de France).

Le Louvre a commencé comme construction de guerre. Le roi Philippe Auguste, ayant fait entourer Paris d'une enceinte dont nous avons quelques vestiges, s'avisa qu'elle ne suffirait pas à défendre la ville contre une offensive ennemie : les Anglais étaient à Gisors et, progressant le long de la Seine, pouvaient arriver au pied de la ville et l'investir. Peu après 1200, le roi fit élever au bord du fleuve, à l'endroit le plus sensible, un château fort composé d'un haut donjon entouré d'une enceinte. Le calcul était bon, puisque cette ligne Maginot remplit son rôle : jamais le Louvre ne sera attaqué. Et les fouilles de 1984 ont permis de retrouver les superbes vestiges de la forteresse royale.

Sous la Renaissance, à l'intérieur de ce château fort qui se muait en palais,

la famille royale organisait des fêtes – alternance de joutes équestres, de danses et de spectacles –, auxquelles participait une jeune reine écossaise renommée pour sa beauté et qui passa dix ans à la cour de France, Marie Stuart. Elle y lisait des vers de son ami Ronsard et en composait elle-même, ou des discours latins. A un bal de nuit, elle apparut en kilt, montrant les premières jambes féminines dévoilées.

En 1558, elle épousa ici le Dauphin François qui, à la mort du roi l'année suivante, monta sur le trône : voici

Marie reine de France. Mais le jeune François II mourut après quelques mois et le pouvoir passa à sa mère, Catherine de Médicis. En 1561, Marie, reine de France et d'Ecosse, quitta le Louvre et la France pour suivre son tragique destin.

En août 1572, le mariage de la catholique Marguerite, sœur du roi Charles IX, avec le protestant roi de Navarre Henri de Bourbon exaspéra l'antagonisme entre « papistes » et huguenots, et un attentat contre l'amiral de Coligny,





GRAND SIÈCLE

Vue de Paris du côté du Louvre prise depuis le Pont-Neuf, école française du XVII^e siècle, 1666 (Versailles, musée du Château).



conseiller très écouté du roi, mit le feu aux poudres. Au Louvre, décision fut prise d'éliminer les chefs protestants. Catherine de Médicis et son fils Henri eurent du mal à vaincre la résistance de Charles IX, qui finalement s'écria : « *Vous le voulez. Eh bien, qu'on les tue tous!* » A-t-il ajouté : « *Qu'il n'en reste pas un pour me le reprocher!* » ? On l'a dit. Dès le lendemain matin 24 août, jour de la Saint-Barthélemy, tandis que Coligny était assassiné, les seigneurs protestants, pourchassés à travers le palais, furent poussés dans la Cour carrée et livrés aux épées, dagues et hallebardes. Le sang ruisselait sur le pavé de grès retrouvé en 1984. Une légende représentera le roi Charles IX, depuis la fenêtre de la galerie, tirant

à l'arquebuse sur les fuyards. Mais cette fenêtre n'existe pas à l'époque.

Les derniers mois du règne d'Henri IV virent l'équilibre du royaume vaciller : le roi compromettait la politique de l'Etat par sa poursuite sénile de la princesse de Condé et désertait le Louvre pour fuir les crieilleries de Marie de Médicis. Le 14 mai 1610, il descendit de son appartement par l'escalier qui subsiste à l'angle sud-ouest de la Cour carrée, guetté depuis la poterne par un homme qui décida finalement d'aller tenter sa chance ailleurs : c'était Ravaillac. Le carrosse royal se présenta. « *Où faut-il conduire le roi ? – Mettez-moi hors de céans !* »

Mortellement blessé rue de la Ferronnerie, le roi fut ramené dans la cour du Louvre. On le descendit au pied du même escalier. Henri IV ouvrit les yeux et expira. C'est le seul de nos souverains qui soit mort au Louvre. La reine hurlait : « *Le roi est mort !* » Le chancelier de Sillery intervint : « *Les rois ne meurent pas en France.* » Et désignant le jeune

Dauphin, submergé de chagrin : « *Voici le roi vivant, Madame.* »

Sept ans plus tard, Louis XIII n'avait toujours pas conquis le pouvoir. Majeur et sacré, il était écarté par sa mère et l'aventurier Concini, nommé maréchal de France bien que n'ayant jamais tenu le mousquet et qui mettait la France au pillage.

Louis, groupant des conjurés, décida de l'arrêter dans le palais, et l'opération fut confiée à Vitry, capitaine des gardes. « *Mais, sire, s'il se défend, que Votre Majesté veut-elle que je fasse ?* » Devant le silence de Louis, un autre répondit : « *Le roi entend qu'on le tue.* » Louis XIII n'approuva ni ne s'opposa : son silence valait acquiescement. Et Vitry : « *Sire, j'exécuterai vos ordres.* »

L'opération fut fixée au 24 avril. Concini ayant franchi la poterne, la porte se refermerait, le coupant de sa suite. Deux heures durant, les conjurés attendirent. Finalement, un guetteur agita trois fois son chapeau : Concini arrivait. Le piège fonctionna. Le maréchal d'Ancre isolé, Vitry s'approcha. « *Le roi m'a commandé de me saisir de votre personne.* » Concini eut à peine le temps de répondre. Cinq pistolets se déchargèrent et il fut tué sur le coup, son chapeau roulant dans la boue. A cette nouvelle, Marie de Médicis montra son affolement. Et comme on lui demandait comment prévenir sa vieille amie l'épouse de Concini, elle s'écria : « *Si on ne peut lui dire la nouvelle, qu'on la lui chante !* »

LA SAINT-BARTHÉLEMY

Le Massacre de la Saint-Barthélemy (24 août 1572), par François Dubois, 1576-1584 (Lausanne, Musée cantonal des beaux-arts). Détail de la partie gauche du tableau avec Charles IX (1560-1574) sortant du Louvre au fond et Catherine de Médicis se penchant sur les cadavres nus des huguenots.



UN ROI EXPIRE AU LOUVRE

Ci-contre : *Henri IV mort transporté au Louvre après son assassinat (14 mai 1610)*, par Joseph-Nicolas Robert-Fleury, 1835 (Pau, Musée national du château). En bas : reconstitution du Louvre en 3D sous le règne d'Henri IV (1589-1610).

étage du Louvre ou au château de Vincennes. Chacun se demandait qui lui succéderait comme Premier ministre et le candidat le plus affirmé était le surintendant des Finances, Nicolas Fouquet, brillant seigneur aimé des femmes, mécène averti, mais gestionnaire peu scrupuleux.

Mazarin mourut à Vincennes le 9 mars 1661 et le lendemain Louis XIV, convoquant ses ministres au Louvre à l'aurore, leur signifia qu'il gouvernerait désormais lui-même. S'ouvre ici un règne triomphal, dont Versailles ne verra que le déclin.

Depuis que le roi résidait au Louvre, il s'y trouvait mal logé, resserré dans de petites pièces dont nous avons gardé l'antichambre (salle Henri II), et l'on avait souvent pensé transférer l'appartement royal. En 1664, il fut projeté de l'installer à l'est du palais et l'on fit appel au plus célèbre architecte d'Europe, le Cavalier Bernin. Son projet n'ayant pas séduit, il fut grassement dédommagé et l'entreprise confiée à des architectes français, Louis Le Vau et Claude Perrault, qui élevèrent la célèbre colonnade. Mais celle-ci débordait du palais au nord et au sud, entraînant la construction en bord de Seine

Après douze ans passés sur les routes de France, Molière voulait conduire sa troupe à Paris, et au succès. Pour cela, un seul chemin : parvenir à jouer devant le roi, au Louvre. L'autorisation fut obtenue pour le 24 octobre 1658, et un théâtre monté dans la salle des Gardes, au premier étage. Devant Louis XIV, la reine mère, et Mazarin, la troupe joua *Nicomède*, convenablement, mais ils n'étaient pas excellents dans le tragique. C'est alors que Molière s'avança près de la rampe et demanda l'autorisation de jouer une de leurs comédies de province. Ce fut *Le Docteur amoureux* où, sous les applaudissements, il révéla le merveilleux acteur comique qu'il était. Le roi riait sans retenue et la partie était gagnée : la troupe fut installée dans une dépendance du Louvre (emplacement de l'actuelle colonnade).

Allait commencer une carrière de quinze ans jalonnée de chefs-d'œuvre.

Depuis la paix avec l'Espagne et le mariage du roi, la santé de Mazarin faiblissait et il avait dû quitter son appartement, séjournant au premier





d'une nouvelle aile, dans laquelle on envisageait de transférer l'appartement royal. Le bâtiment fut élevé, tel que nous le voyons, mais non aménagé. En 1678, Louis XIV décida l'arrêt des travaux, la fin de ses séjours au Louvre et le transfert de la Cour, qui s'installera en 1682 à Versailles.

Au long du XVIII^e siècle, le Louvre fut investi par les artistes qui, en dehors des logements installés par Henri IV sous la Grande Galerie, squattèrent les locaux autour de la Cour carrée. Milieu souvent favorable aux idées nouvelles et à la tête duquel se manifesta le peintre David, proclamant son ardeur révolutionnaire, votant la mort du roi son bienfaiteur, consacrant une superbe toile à la mémoire de Marat, organisant des fêtes populaires.



Après le 9 thermidor, ayant échappé à la guillotine, il reprit son activité de chef d'atelier et entama bientôt, au Louvre, une grande toile, *Les Sabines*, dans laquelle il voulait recréer la peinture grecque. D'où certains échos : « *En habillant, in naturalibus, / Et Tatius et Romulus / Et de jeunes beautés sans fichus et sans cottes / David ne nous apprend que ce que l'on savait. / Depuis*

longtemps Paris le proclamait / Le Raphaël des sans-culottes ! »

Pour Napoléon, les œuvres d'art étaient avant tout prises de guerre, symboles de victoire arrachés à l'ennemi, et il se livra à une véritable razzia dans les pays d'Europe soumis ou même alliés. Au Louvre entra un nombre considérable d'objets au moyen desquels le directeur, Vivant Denon, fit du palais, rénové par Percier et Fontaine, le plus riche musée du monde, dont certains voyageurs ont décrit la splendeur. Aujourd'hui encore, certaines toiles prestigieuses, comme *Les Noces de Cana*, témoignent de ces conquêtes artistiques, complétées par une intelligente politique d'achats, dont atteste l'*Hermaphrodite endormi*.

Soucieux de fonder une dynastie, Napoléon, répudiant Joséphine, épousa Marie-Louise de Habsbourg-Lorraine et décida que le mariage religieux serait célébré au Louvre, dans le Salon carré transformé en chapelle. Ce qui causait souci à Denon, ne sachant comment déplacer certains tableaux. « *Brûlez-les !* » fit l'empereur.

Réplique de corps de garde qui suffit à faire trouver une solution. Le Salon fut débarrassé, aménagé en chapelle

CONQUÊTES ARTISTIQUES

Ci-contre : *Napoléon I^{er} visitant l'escalier du Louvre sous la conduite des architectes Charles Percier et Pierre-François Fontaine*, par Louis Charles Auguste Couder, 1833 (Paris, musée du Louvre). En haut : reconstitution du Louvre en 3D à l'époque de Napoléon I^{er} (1804-1814 et 1815).

MARIAGE À L'IMPÉRIALE

Le Salon Carré du Louvre, école française, XIX^e siècle (collection particulière). En 1810, le Salon débarrassé de ses tableaux sur ordre de Napoléon servit de chapelle pour le mariage de l'empereur avec Marie-Louise.

et le cortège nuptial y arriva le 2 avril 1810, depuis les Tuileries, par la Grande Galerie entièrement garnie de chefs-d'œuvre venus de toute l'Europe. Napoléon, de blanc habillé, portait le Régent, ce célèbre diamant, à la garde de son épée. Rajeuni : qui aurait pu penser qu'il n'avait plus que cinq ans à porter la couronne, plus que onze ans à vivre ? A ses côtés, Marie-Louise, charmante et joliment faite, portant une parure d'émeraudes et de brillants dont une partie, après aventures, est revenue au Louvre.

Napoléon III avait réalisé le projet de son oncle : réunir le Louvre aux Tuileries et en faire la cité du pouvoir qui manquait jusque-là au pays et lui manque de nouveau aujourd'hui. Le gouvernement fonctionnait bien, le musée s'accroissait (son dernier



achat fut *La Dentellière de Vermeer*) et un plébiscite, en mai 1870, apporta à l'empereur une énorme majorité, telle qu'il ne s'en est jamais retrouvé depuis.

Mais en juillet, c'était la guerre contre la Prusse, à laquelle Napoléon III s'était laissé entraîner. Ce furent très vite les premiers revers, à la suite desquels quelques députés républicains, par un véritable coup d'Etat, mirent bas le régime légal du pays, le 4 septembre. Des émeutiers battaient les grilles du Louvre et des Tuileries, criant : « *A bas l'Espagnole ! Mort à Badinguet !* » L'impératrice régente finit par céder à ceux qui lui conseillaient de fuir.

Accompagnée des ambassadeurs d'Autriche et d'Italie, du préfet de police, d'un amiral, de sa lectrice, elle passa des Tuileries dans la Grande Galerie du Louvre, parcouru sur toute sa longueur jusqu'au Salon Carré. Puis, par la galerie d'Apollon, ils parvinrent dans la salle des Sept Cheminées, où était exposé *Le Radeau de la Méduse*, autre drame. Là, Eugénie demanda à ses compagnons de la quitter, ne voulant pas les compromettre. Et, pour prendre congé, elle leur fit sa célèbre révérence. Eugénie survivra cinquante ans à cette journée.

• La visite virtuelle de Paris à travers les âges proposée par Dassault Systèmes est accessible à tous sur le site paris.3ds.com

• A voir en replay sur www.france3.fr un numéro spécial de l'émission « L'Ombre d'un doute », consacré au Louvre, présenté par Franck Ferrand.

CITÉ DU POUVOIR

Fête de nuit au jardin des Tuileries, le 10 juin 1867, à l'occasion de la visite des souverains étrangers à l'Exposition universelle, par Pierre Tetar Van Elven, vers 1867 (Paris, musée Carnavalet). Au premier plan, l'impératrice Eugénie au bras du tsar Alexandre II. Derrière eux, Guillaume I^{er} de Prusse en compagnie de Napoléon III et, à gauche, le chancelier de Prusse Bismarck.



LA GRANDE HISTOIRE DU LOUVRE Georges Poisson



Perrin
« Pour
l'histoire »
480 pages
24,50 €

D'ORIENT ET D'OCCIDENT Ci-contre : grand bassin en argent doré offert par Louis XIII en 1625. Il porte en son centre les armes de France et de Navarre. Ci-dessous : cloche mongole en bronze, datée des XII^e-XIII^e siècles. A droite : grand baldaquin en or et pierres précieuses, offert par le roi de Naples Charles de Bourbon, en 1754 (h : 1,75 m, l : 76 cm). L'ostensoir qu'il abrite avait été envoyé dès 1746. *Pokal* (coupe) d'argent en forme de grappe de raisin couronnée d'un aigle bicéphale, confectionnée à l'origine pour le palatin de Cracovie.



Le trésor secret du Saint-Sépulcre

Un magnifique ensemble d'objets précieux offerts aux Lieux saints tout au long de l'histoire est pour la première fois exposé au public.



Nul ne le soupçonne. Le Saint-Sépulcre, cette église sans équivalent, qui ressemble si peu à une église, où cohabitent Grecs orthodoxes, coptes, Arméniens, franciscains, Ethiopiens, où se croisent des dizaines de milliers de pèlerins, de touristes conduits par des guides vociférant chacun dans sa langue, ce lieu de culte sans lumière ni bancs, dont les clés sont détenues par deux familles musulmanes (souvenir de la domination exercée sur les lieux depuis la prise de Jérusalem par Saladin en 1187 et jusqu'au statu quo de 1852), recèle un trésor secret. Les Franciscains, gardiens des Lieux saints au nom de l'Eglise catholique depuis 1342 (on les nomme les custodes), sont en effet les dépositaires des cadeaux qu'à travers les siècles des générations de fidèles ont voulu laisser, en gage de dévotion, en témoignage de foi, au lieu même qui en constitue le cœur, celui de la mort et de la résurrection du Christ. Ces présents constituent aujourd'hui un ensemble de près de 3000 objets, de toutes les époques (les plus anciens sont des émaux limousins des XII^e-XIII^e siècles), répartis dans les divers lieux saints administrés par la custodie, modestes ou somptueux, présents d'humbles inconnus, petits seigneurs ou

PHOTOS: © CUSTODIE DE TERRE SAINTE/PHOTOS MARIE-ARMELLE BEAULIEU ET A. BUSSOLIN



religieux, ou offrandes somptuaires de souverains, d'autant plus magnifiques que la piété s'accompagnait souvent, pour les nations européennes, d'enjeux de prestige, liés à une rivalité de possession des Lieux saints dont elles se disputèrent le protecto-
rat notamment à partir du XVI^e siècle.

Ce trésor encore inaccessible va être exposé pour la première fois aux yeux du public. Un événement extraordinaire que l'on doit au travail passionné de l'historien d'art Jacques Charles-Gaffiot (qui fut commissaire en 1997 de l'exposition « Voir Jérusalem » à la mairie du V^e arrondissement de Paris), co-commissaire de l'exposition avec Bernard Degout, directeur de la maison de Chateaubriand, en collaboration avec le château de Versailles et sa directrice, Béatrix Saule, et grâce au mécénat généreux du conseil général des Hauts-de-Seine.

L'enjeu n'est pas seulement de satis-
faire à la délectation des connais-
seurs : il est, à l'origine du pro-
jet, d'aider la custodie de
Terre sainte à réactualiser

ses inventaires et de permettre une étude scientifique de ses collections, de recenser et dater les objets qui les composent, d'en restaurer un bon nombre. Une étude qui a réuni des experts aussi éminents que Michèle Bimbenet-Privat, conservateur en chef au département des objets d'art du musée du Louvre, spécialiste de l'orfèvrerie des XVII^e et XVIII^e siècles, Danièle Véron-Denise, conservateur en chef émérite au palais de Fontainebleau, spécialiste de broderies, Xavier Petitcol, expert en tissus, Jean Vittet, inspecteur de la création artistique au Mobilier national, ou encore Antoine Tarantino, expert en peinture italienne des XVII^e et XVIII^e siècles. Une entreprise portée par le désir qu'ont les franciscains d'ouvrir, un jour (en 2015, espèrent-ils), un musée, dans leur couvent du Saint-Sauveur à Jérusalem, où seront désormais pré-
sentées au public les pièces les plus importantes.

Ce sont 250 d'entre elles qui seront expo-
sées à partir du



PRÉCIEUX Ci-
contre : staurothèque,
ou reliquaire de la
Vraie Croix, en argent
doré, réalisé vers 1628
par Rémond Lescot,
orfèvre d'Anne
d'Autriche. En haut :
crosse en or massif,
rubis, émeraudes,
saphirs et diamants,
offerte par le roi
Charles III de Bourbon
en 1756.



PHOTOS: © CUSTODIE DE TERRE SAINTE / PHOTOS MARIE-ARMELLE BEAULIEU ET A. BUSSOLIN.

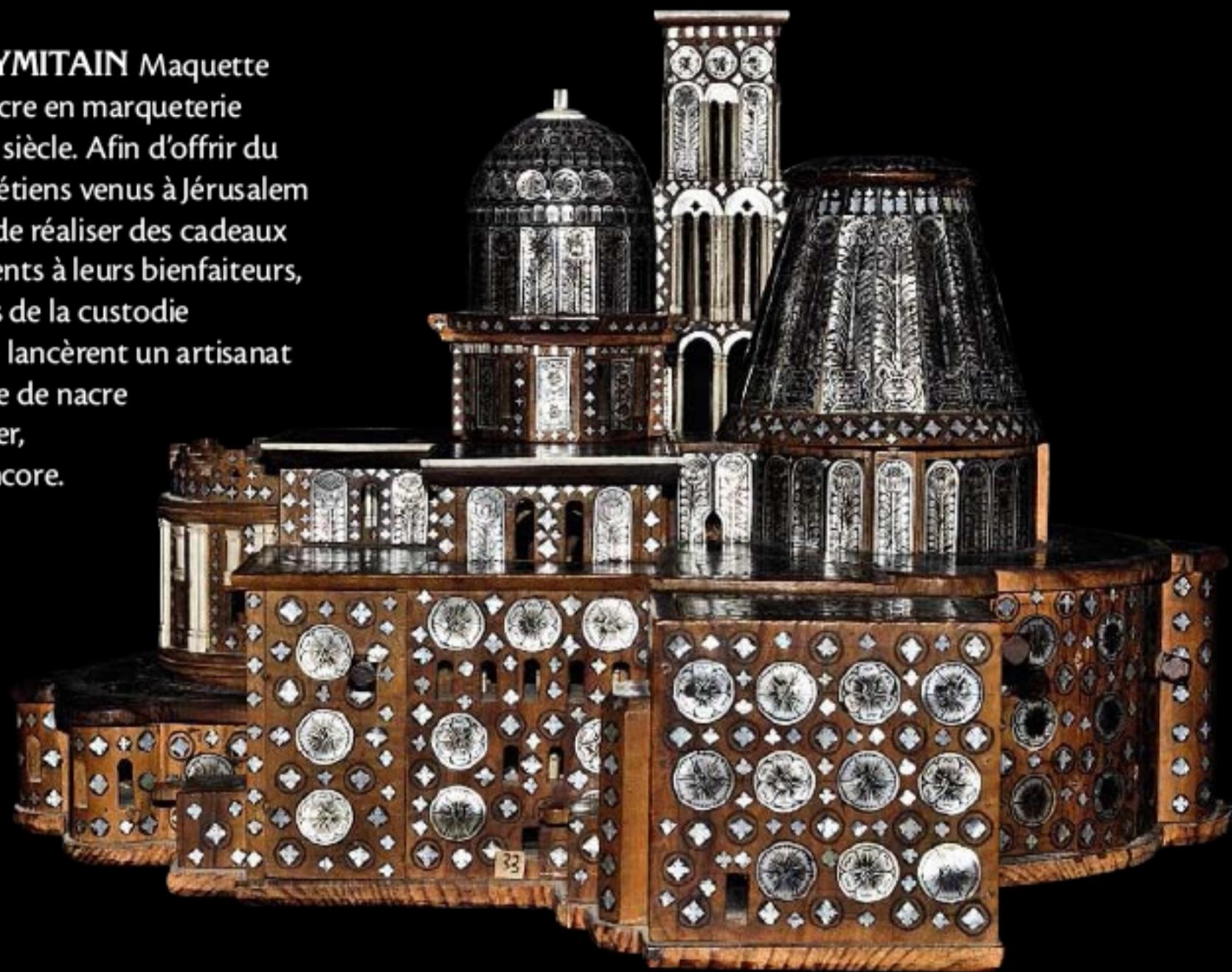
PONTIFICAL Ci-dessus : vaisseau brodé en fils de soie, aux armes de la sérénissime république de Gênes, partie de l'ornement pontifical offert par la république de Gênes en 1686. A gauche : chasuble, du même ornement. Les deux bandes verticales encadrant les armes de Gênes sont appelées bandes laticlaves. Elles symbolisent les bandes de pourpre que portait l'empereur romain lorsqu'il sacrifiait en tant que souverain pontife. Au moment de sa conversion, l'empereur Constantin offrit donc les bandes laticlaves au pape Sylvestre. Celui-ci, invoquant le fait que lors du sacrifice de la messe la dignité du célébrant, qu'il soit simple prêtre, évêque ou pape, du fait qu'il officie *in persona Christi*, est égale, étendit le port des bandes laticlaves à tous les prêtres de l'Eglise catholique.



PRÉSENTS DU ROI DE FRANCE Ci-contre : dalmatique brodée d'or et d'argent provenant d'un ornement pontifical offert par Louis XIII pour les fêtes de Pâques, en 1621. L'ensemble de l'ornement est encore complet. Originellement brodé sur drap d'argent, il a été transféré sur une soie rouge pour des raisons de conservation. Cet ornement fut exposé aux yeux de tous à Notre-Dame de Paris avant d'être envoyé au Saint-Sépulcre. Page de droite, en bas : calice en argent doré repoussé et ciselé et cabochons de citrines et améthystes, offert par Louis XIV, réalisé par l'orfèvre Nicolas Dolin en 1661.



HIÉROSOLYMITAIN Maquette du Saint-Sépulcre en marqueterie de nacre, XVII^e siècle. Afin d'offrir du travail aux chrétiens venus à Jérusalem et sans doute de réaliser des cadeaux de remerciements à leurs bienfaiteurs, les franciscains de la custodie de Terre sainte lancèrent un artisanat de marqueterie de nacre sur bois d'olivier, qui perdure encore.



16 avril 2013 au château de Versailles et à la maison de Chateaubriand (pour les peintures, neuf tableaux dont sept du peintre Francesco de Mura), et rappelleront l'histoire du Saint-Sépulcre depuis l'époque des premiers voyageurs, comme cette femme du IV^e siècle, prénommée Egérie, dont un manuscrit du XI^e siècle raconte la visite de Jérusalem, la Ville sainte que la conversion de Constantin (313) venait de consacrer comme nouvel omphalos, nouveau centre du monde, en lieu et place de Delphes.

Ces objets sont parfois insolites, telle cette cloche mongole, découverte à Bethléem, au début du siècle dernier, par les franciscains, alors qu'ils s'apprêtaient à construire une hôtellerie destinée aux pèlerins : elle fut peut-être apportée là par le franciscain Guillaume de Rubrouck, de retour de Mongolie où le roi Saint Louis l'avait envoyé en ambassade en 1253 pour tenter de convaincre le Grand Khan de porter secours aux armées croisées et de prendre à revers les armées musulmanes de Syrie.

Pour la plupart, il s'agit d'objets usuels, dont le luxe s'explique par leur destination à la liturgie, et que

les frères franciscains utilisent toujours aujourd'hui, lors de cérémonies solennelles : grandes messes de Noël ou de Pâques, ou encore, lors d'une cérémonie propre au Saint-Sépulcre commémorant la mise au tombeau du Christ, le soir du vendredi saint. Les célébrants portent à cette occasion des ornements noirs. Ils ôtent les clous des mains et des pieds d'un Christ articulé de bois polychrome datant du XVII^e siècle et les déposent dans des bassins d'argent doré qui furent offerts en 1625 par Louis XIII; des *pokale* (coupes) ovoïdes du XVII^e siècle en argent et portant en leur centre une gemme contenant la myrrhe et les arômes que l'on répand dans un linge blanc qui évoque le linceul du Christ.

Le jeudi saint, pour la commémoration de la Cène, les frères utilisent toujours un grand bassin d'argent envoyé au XVIII^e siècle par les rois de Portugal pour servir au lavement des pieds des pèlerins, auquel les custodes se livraient alors quotidiennement. L'ornement de Gênes, offert en 1686 par la sérénissime république et restauré au XIX^e siècle, est l'un des plus beaux au monde, un pontifical complet constitué de tout ce qui est nécessaire à la célébration de la messe par un pape : antependium, chasuble, dalmatiques,





PHOTOS: © CUSTODIE DE TERRE SAINTE/PHOTOS MARIE-ARMELLE BEAULIEU ET A. BUSSOLINI

chape... le tout brodé sur satin au fil de soie. La ville venait d'être mise à mal par les armées de Louis XIV et, n'ayant plus ni or ni argent, avait confié l'ouvrage aux brodeurs professionnels qui faisaient sa gloire et qui fournirent pour l'occasion un ouvrage éblouissant, qui a conservé toute sa fraîcheur. Les dons les plus somptueux sont ceux qui furent offerts par Charles de Bourbon, souverain de Naples dès 1734 et roi de Sicile dès 1735, le futur Charles III d'Espagne. Le royaume de Naples, qui avait hérité des Farnèse des richesses considérables, et abritait de grands orfèvres travaillant le corail et les pierres précieuses, avait en effet la capacité financière et artistique de produire des chefs-d'œuvre. Ainsi une crosse en or massif et rubis d'un raffinement extraordinaire, ornée des saints franciscains et de l'emblème héraldique de la cité de Jérusalem et datée de 1756. Ou encore un fastueux baldaquin eucharistique surmonté d'une couronne et daté de 1754, destiné à abriter selon les occasions un splendide ostensorial d'or

massif et de pierres précieuses ou un crucifix d'or, lapis-lazuli et saphirs. Sa réalisation avait été le résultat des aumônes jointes du roi et de ses vassaux, chacun participant à sa mesure au don du royaume. Devant la magnificence du présent et afin d'assurer son arrivée à bon port – ce qui, depuis la prise de Jérusalem par les musulmans, était loin d'être évident –, le roi Charles avait dû conclure un traité de commerce spécifique avec le sultan! Il mit quatre ans à arriver à destination.

Une pièce clôturera le parcours de l'exposition : un magnifique bas-relief d'argent, de près de 200 kg, réalisé sans doute d'après les dessins de l'artiste Francesco Solimena (1657-1747), et offert par le roi de Naples pour être placé à l'intérieur de l'édicule de la basilique du Saint-Sépulcre, au-dessus du tombeau du Christ. Il représente la Résurrection. Une manière de manifester que le réel trésor des franciscains de Jérusalem ne réside pas dans la somptuosité des œuvres qu'ils conservent, mais bien dans la promesse de ce tombeau vide. ✓

HONORER LE CHRIST Ci-dessus : lampe de sanctuaire en or massif, présent du roi Jean V de Portugal (1706-1750). Ci-dessous : suite de six flambeaux d'autel en argent doré, présents de Louis XIII et Anne d'Autriche envoyés entre 1625 et 1645. Ils devaient accompagner une croix d'autel, perdue. A droite : omblig en porphyre antique enchâssé dans une monture en argent et argent doré, offert en 1739 par les souverains de Sicile à la basilique de la Nativité de Bethléem pour y marquer le lieu de la naissance du Christ. Page de droite : relief de la Résurrection offert en 1736 par le commissaire de Terre sainte à Naples.





TRÉSOR DU SAINT-SÉPULCRE

Muriel Hoyaux
et Bernard Degout

Catalogue de l'exposition
Parution le 15 avril 2013
Silvana Editoriale
416 pages 39 €

EXPOSITIONS

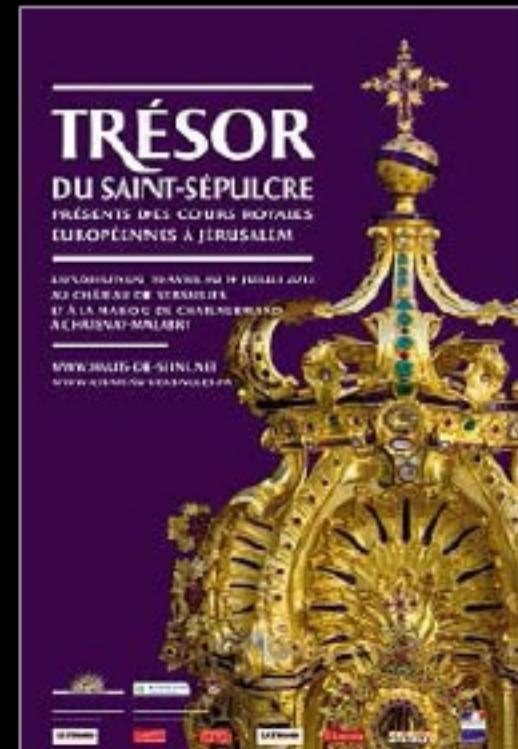
Du 16 avril au 14 juillet 2013 :
Château de Versailles, salles des Croisades. Tous les jours,
sauf le lundi, de 9 heures à 18 h 30.

Exposition incluse dans le circuit de visite du château.
Plein tarif : 15 € ; tarif réduit : 13 € (avec audioguide).
www.chateauversailles.fr

Tél. : 01 30 83 78 00

Maison de Chateaubriand, 87, rue Chateaubriand,
92290 Châtenay-Malabry. Du mardi au samedi,
de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures,
le dimanche de 11 heures à 18 heures.
Visite libre : 4 € (tarif réduit : 2,50 €).
Visite guidée : 6 € (tarif réduit : 4,50 €).

<http://maison-de-chateaubriand.hauts-de-seine.net>
Tél. : 01 55 52 13 00





TRÉSORS VIVANTS
Par Sophie Humann

Les Invalides transfigurés



Grâce aux moyens techniques les plus sophistiqués, la cour des Invalides va devenir le théâtre d'un spectacle qui plonge le visiteur au cœur du roman national.



SOUVENIRS ET MYSTÈRE

L'historien Bruno Seillier (*en bas à gauche*) est à la fois le scénariste et le réalisateur de ce spectacle.

En projetant des images 3D sur les murs de la cour d'honneur des Invalides (*ci-dessus*), il donne l'illusion que les pierres bougent et prête vie au monument.

Pour quelques instants encore règnent l'ombre et le silence. Dans la cour d'honneur, la masse sombre des murs écrase les 3 000 spectateurs. C'est alors que la voix brise ce silence, celle d'André Dussollier, étrangement familière : « Bienvenue à l'hôtel national des Invalides. Le monument était au commencement en bordure de la ville de Paris. Il est maintenant en son cœur et constitue l'un de ses joyaux. Enserré désormais par la capitale, son destin se confond avec la France et son histoire en est l'un de ses plus fascinants reflets. » Des falots s'allument ici ou là. Un arc électrique court-circuite la façade. Mais déjà la voix profonde de Jean Piat a pris le relais : « Le jour est aux hommes, mais la nuit est aux souvenirs et au mystère... » Avec quel plaisir et quelle émotion chacun entre dans ces 35 minutes de spectacle que ses créateurs eux-mêmes qualifient

d'« ovni culturel ». *La Nuit aux Invalides*, qui revient en avril, n'est ni un « son et lumière », ni du cinéma, ni du théâtre. Grâce à l'alliance parfaite d'images en trois dimensions projetées sur les pierres, d'un texte à la fois didactique et onirique lu par de grands acteurs de théâtre, et d'une illustration sonore choisie avec soin dans le grand répertoire classique, il nous offre une plongée unique dans l'histoire. Une dramaturgie en une dizaine de tableaux évoque la victoire de Clio, la muse de l'Histoire, sur Cronos, le dieu du Temps. Le portrait en pied de Louis XIV s'affiche sur son hôtel éclatant d'or, alors que retentissent les trompettes de sa renommée. Puis l'armée révolutionnaire marche sur les spectateurs au son évocateur de la musique de *Peer Gynt* d'Edvard Grieg et finit par enflammer la cour d'honneur...

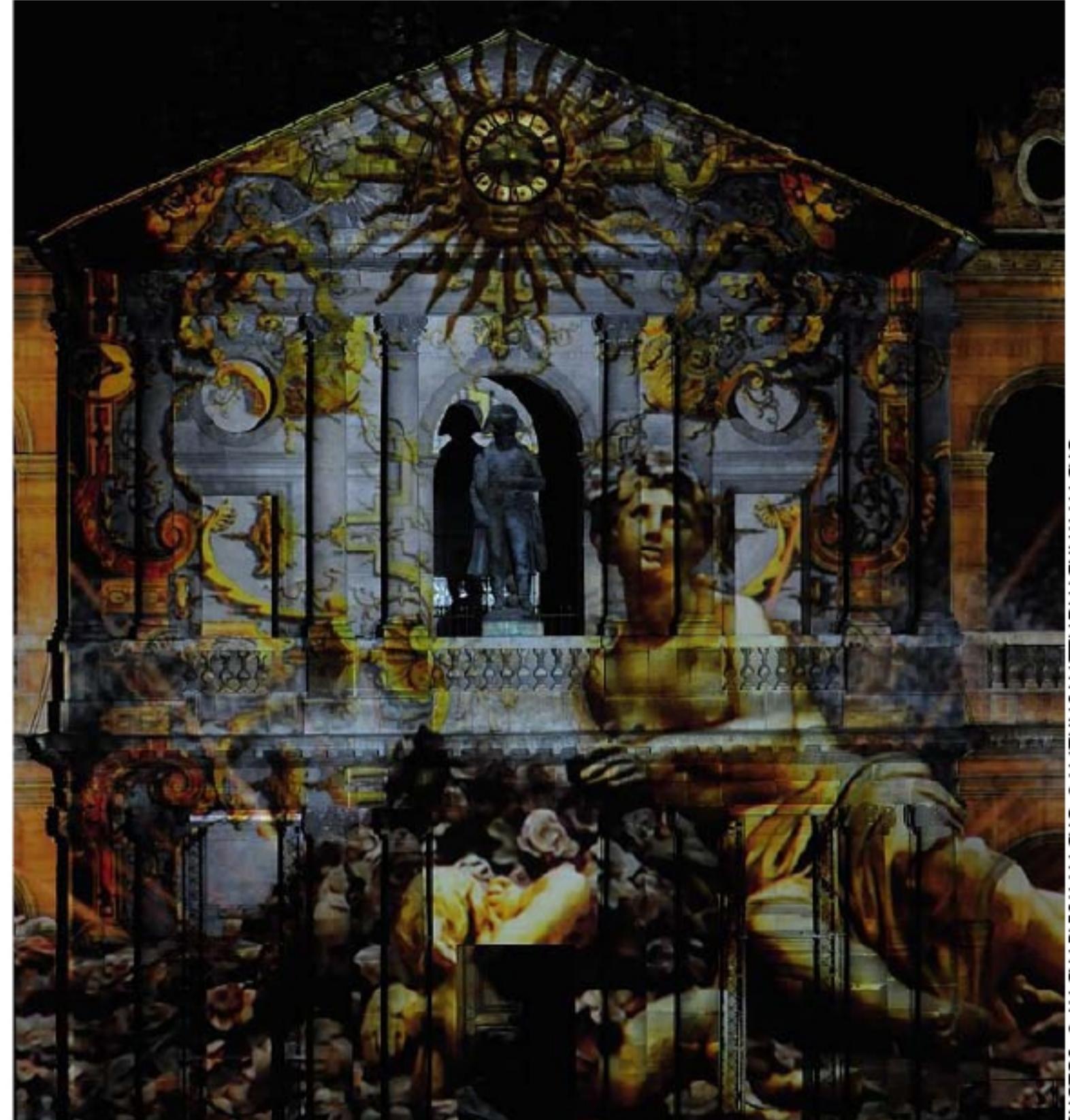
« A deux cents ans de distance, son nom suscite encore le respect et l'émotion... » nous raconte Jean Piat. Tout s'illumine en rouge et vert. Les grognards apparaissent aux fenêtres. Place à l'Empereur et à son bicorne ! L'un des tableaux les plus émouvants de cette dramaturgie, c'est peut-être pourtant celui de la Grande Guerre. Les comédiens se taisent, les images d'archives parlent d'elles-mêmes. Un chœur de soldats entonne les vers de Charles Péguy : « Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle, Heureux les épis murs et les blés moissonnés. » Dans

le public, certains baissent la tête pour cacher leurs larmes.

Ils la redressent pour accueillir l'évocation de la libération de Paris, puis l'immense drapeau tricolore qui claque dans la nuit. Le présent n'est pas oublié : un tableau salue avec délicatesse, avant le bouquet final, la mémoire des hommes tombés récemment au combat et auxquels la nation rend ici les honneurs militaires.

Impossible d'en sortir indemne : voici ce qui résume les réactions des 30 000 spectateurs venus assister à la première édition de *La Nuit aux Invalides* l'an passé. « *Leur enthousiasme nous a encouragés, d'autant plus que beaucoup de responsables du tourisme parisien nous avaient prédit un désastre* », se réjouit François Nicolas, l'un des deux fondateurs d'Amaclio, la société productrice de l'événement intégrée au groupe Arthur Straight.

L'homme est conscient d'avoir pris un sacré pari en se lançant dans cette aventure. L'hôtel des Invalides ne se transfigure pas d'un coup de baguette magique en décor de théâtre, pour la simple raison qu'il est à la fois un musée, un monument classé et un site militaire. On n'y fait pas ce que l'on veut ! Il a fallu quatre ans pour monter ce premier spectacle de vidéo monumental au cœur de Paris. Le temps de convaincre les autorités concernées du bien-fondé du projet, de s'adapter aux travaux qui n'en finissaient plus d'être retardés...



PHOTOS : © JM CHARLES/AMACLIO. © MATTHIAS HATT DU VEHU/AMACLIO.

Sur le plan technique, *La Nuit aux Invalides* est une prouesse qu'il aurait été impossible de réaliser il y a cinq ans car les ordinateurs n'étaient pas assez puissants pour diffuser tant d'images si précises en même temps.

Bruno Seillier, son créateur et le cofondateur d'Amaclio, a inventé le nom de « moeniaménie » (les pierres qui parlent) pour désigner les spectacles qu'il bâtit avec le concours de la société Spectaculaires, l'un des meilleurs spécialistes des technologies visuelles et sonores, qui a créé des scénographies originales sur la Grand-Place de Bruxelles, la place Stanislas de Nancy, l'abbaye de Beauport... et a gagné, en 2008, le grand prix de la fête des Lumières à Lyon.

Trois jours avant la première nuit de spectacle, une trentaine de techniciens viennent installer dix-sept projecteurs Barco ultrapiussants (chacun coûte plus de 100 000 euros) qui, reliés à des ordinateurs, vont projeter chacun les images 3D sur une vingtaine de mètres de façade et couvrir ainsi les 4 000 m² de la cour d'honneur. Après le dernier spectacle (il y en a deux par soirée), il faut démonter

certaines projecteurs pour ne pas gêner le public qui, le jour, vient visiter le musée, avant de les réinstaller le lendemain soir : aux Invalides, la règle est très stricte, toute trace d'événement doit pouvoir disparaître en vingt-quatre heures pour laisser la place à une cérémonie officielle imprévue.

Véritables enlumineurs du XXI^e siècle, les infographistes de Spectaculaires ont travaillé 4 000 heures pour mettre au point leurs vidéos selon les indications de Bruno Seillier. A partir d'une reconstitution photographique des façades, ils dessinent et mettent en couleur chacune des images qui viendront se placer sur la pierre avec une précision parfaite, se superposant et se succédant pour créer l'illusion rêvée par leur créateur.

UNE PROUesse TECHNIQUE

Projections d'œuvres d'art (à gauche et ci-dessus) ou de dessins qui se superposent au rythme de la musique, images d'archives... Il a fallu 4 000 heures de travail pour que les infographistes construisent les vidéos projetées par dix-sept appareils de dernière génération.



«J'ai une affection particulière pour les Invalides, depuis que j'y ai vu mon premier son et lumière à l'âge de 7 ans, raconte Bruno Seillier. Majestueux, élégant, un peu austère, ce bâtiment abrite plus de 60000 objets chargés d'histoire. Un peu comme s'il était notre maison de famille commune. Tant de destins, dont certains très illustres, s'y sont croisés! Aujourd'hui, les conflits, les guerres dont il a été le témoin sont apaisés. Il peut être un cadre propice pour une entreprise qui vise d'abord à réconcilier les Français autour de leur histoire.»

Avec plus de 40 spectacles historiques à son actif, Bruno Seillier n'est pas un débutant. Etudiant déjà, ce bâtisseur d'histoires montait des pièces dans des châteaux inspirés et perdus. Il y a acquis le goût du théâtre et de la direction d'acteurs. Sous ses dehors disciplinés, il y a du Capitaine Fracasse dans cet homme-là. Son DEA d'histoire médiévale en poche, il s'est avisé de vivre de sa passion, tout simplement. Pari révélé, pari risqué, pari tenu. Au début, l'historien cousait lui-même les costumes de ses comédiens et ramassait le crottin des chevaux. Chacune de ses créations lui reste chère : son premier spectacle historique au château de Sévérac dans l'Aveyron sous une chaleur accablante, les quelques créations du Puy-du-Fou auxquelles il a collaboré, l'illumination de Notre-Dame pour célébrer le Parvis des gentils... Jusqu'à la création d'Amaclio, en 2011, qui a permis de monter un projet de l'ampleur de *La Nuit aux Invalides* et d'en envisager d'autres.

Fortes du succès du spectacle parisien programmé jusqu'en 2014, les équipes d'Amaclio en lancent deux autres cette année. *Les Ecuyers du temps* vont faire revivre l'épopée des chevaliers dans le

château de Saumur. *Les Luminessences d'Avignon* raconteront l'histoire des papes en leur palais. Grâce aux images 3D, les spectateurs auront l'impression que l'eau du Rhône monte tout autour du palais, suinte à travers les pierres et se déverse sur eux dans la cour d'honneur! L'an prochain, un nouveau spectacle parisien est prévu au Grand Palais autour des pionniers de l'aviation...

«Notre but, résume François Nicolas, c'est de donner aux gens l'envie d'aimer l'histoire en leur proposant des spectacles accessibles, en touchant à la fois les sens, le cœur et l'intelligence et en leur faisant prendre conscience de l'importance, pour nous tous, de ces monuments de notre passé.» Accessible, cela signifie qu'à l'heure où la culture ne peut plus dépendre des subventions publiques, le spectacle doit être payant, mais gratuit pour les plus jeunes et pas plus cher qu'une place de cinéma. Cela implique aussi que des recherches rigoureuses sont menées avant d'écrire le texte et que l'histoire est racontée pour rassembler et non pour diviser. La phrase d'André Malraux qui clôt *La Nuit aux Invalides* n'a pas été choisie au hasard : «Puissions-nous faire que tous les enfants de France comprennent un jour que ces pierres encore vivantes leur appartiennent à condition de les aimer...»

La Nuit aux Invalides, du 18 avril au 7 mai 2013 (deux séances de 35 minutes chaque soir).

Rens. et réservations sur www.lanuitauxinvalides.fr
Billet couplé (spectacle + visite scénographiée du Dôme) : 20 €, plein tarif; 17 €, demi-tarif.

Billet spectacle seul : 12 €, plein tarif; 9 €, demi-tarif. Gratuit pour les moins de 10 ans.

Les Ecuyers du temps, à Saumur, du 4 juillet au 24 août 2013. *Les Luminessences d'Avignon*, du 15 août au 28 septembre 2013. www.amaclio.fr

ABONNEZ-VOUS

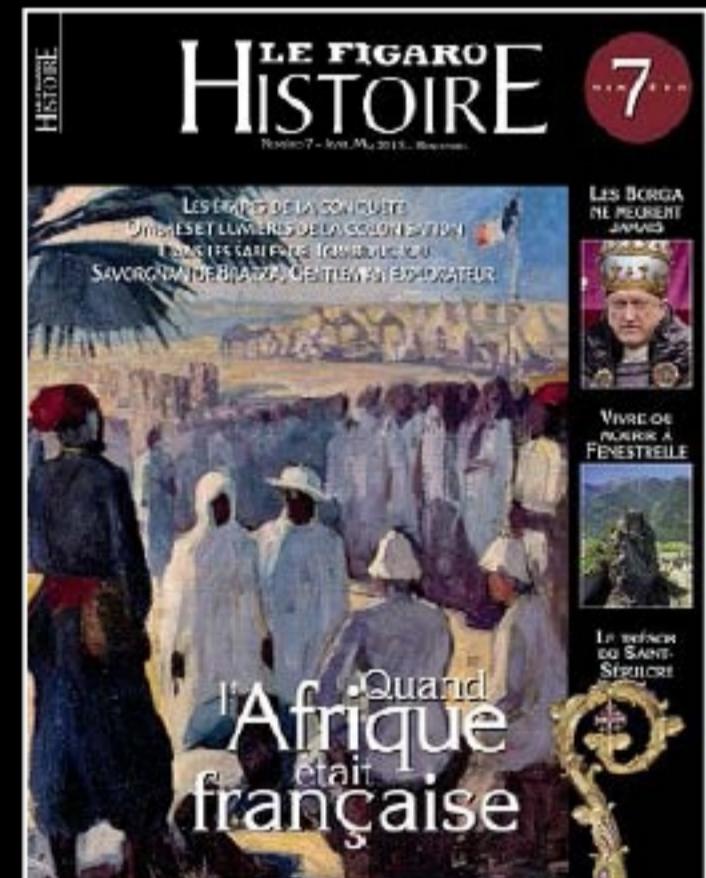
LE FIGARO
HISTOIRE

OFFRE SPÉCIALE

29€

► SEULEMENT

1 an d'abonnement (6 n°s) soit
près de 30% de réduction



TOUT RESTE
À DÉCOUVRIR

Commandez en appelant au

01 70 37 31 70

avec le code RAP13002

1 an d'abonnement au Figaro Histoire (6 n°s)
pour 29€ au lieu de 41,40€

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 30/09/2013. Informatique et Libertés : en application des articles 38, 39 et 40 de la loi Informatique et Libertés, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et de radiation des informations vous concernant en vous adressant à notre siège. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐

Photos non contractuelles. Société du Figaro, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. SAS au capital de 16 000 000 €. 542 077 755 RCS Paris.



Tempo Di Roma



Elle aura payé pour les autres, la pauvre interprète qui, le soir de l'élection du pape François, s'est embrouillée dans la traduction du *Notre Père* et du *Je vous salue Marie* : chèvre émissaire d'une société médiatique à l'inculture religieuse impressionnante. Ignorante, mais saisie par la splendeur du décor – le bleu du *Jugement de Michel-Ange*, le noir et blanc des fumées, le gris des colonnes du Bernin, le jaune des gardes suisses, le rouge des cardinaux –, qui, partout, joint la grandeur à la beauté.

Comme par miracle, un passionnant essai de Jean Delumeau, qui sortira à la mi-avril, *La Seconde Gloire de Rome* (Perrin), raconte dans «une suite de conversations familiaires, presque au coin du feu», la naissance de ce fabuleux théâtre. Dans une langue jajillissante comme les fontaines de la place Navone, le grand historien du christianisme et de la Renaissance a la délicatesse de partager avec nous le fruit d'une vie de travail et de recherches. Dans la ville impériale, sacerdotale et royale, il est le meilleur des guides. Avec lui, le faste des églises, des palais; les ors, les sculptures, les fresques; toute cette magnificence qui semble loin de la pauvreté évangélique prend soudain tout son sens.

Voici Nicolas V qui règne de 1447 à 1455.

C'est lui qui entame la construction du palais du Vatican, crée la bibliothèque Vaticane, protège Fra Angelico. Sur son lit de mort, à ceux qui douteraient de sa politique de grands travaux, il lance : «*Nous vous exhortons, au nom de Dieu, à poursuivre et à terminer les constructions que nous avons commencées, afin que nos successeurs, libérés de tout danger d'agression extérieure et de persécution intérieure, puissent s'occuper avec plus de diligence et de tranquillité du troupeau du Seigneur et le conduire sur le chemin du Salut éternel.*»

Voici Sixte IV qui poursuit le rêve romain de Nicolas V : «*s'il est une ville au monde qui doive briller par sa propreté et sa beauté, peut-on lire dans un bref de 1473, c'est avant tout celle qui porte le titre de capitale de l'univers, et que l'honneur de posséder la chaire de saint Pierre place incontestablement au premier rang.*»

C'est lui qui commande à Pérugin, Botticelli, Ghirlandaio, les scènes de la vie de Moïse et de la vie du Christ qui aujourd'hui encore font face aux cardinaux pendant le conclave.

Voici Alexandre VI Borgia, le sombre taureau au goût exquis (on lui doit les fresques de Pinturicchio dans le palais apostolique). Jules II, le pape terrible qui a inventé le Michel-Ange de la Sixtine et le Raphaël des stanze. Léon X, le conciliateur qui récolte un à un les trésors d'une ville en efflorescence. Clément VII, l'incertain qui assiste en 1527, barricadé dans le château Saint-Ange, au sac de Rome, ce «*pèlerinage inversé*» (André Chastel).

Ville sainte ou nouvelle Babylone, Rome ajoute à ses églises, ses palais, ses jubilés, ses triomphes, quelques enfants rebelles qui ne

lui pardonneront pas sa splendeur : Martin Luther en est le plus vigoureux. Pendant dix-huit ans, de 1545 à 1563, le concile de Trente tentera de répondre à la double menace de la Réforme et du néo-paganisme de la Renaissance.

La cité se dépouille. Paul III, pape de la fresque du *Jugement dernier* de Michel-Ange, approuve l'ordre d'Ignace de Loyola : la compagnie de Jésus lance la guerre spirituelle. Sur les collines de Rome, Philippe Néri, le «*saint humoristique*» (Goethe), explique l'Evangile en maudissant honneurs et règlements : «*Si tu veux qu'on t'obéisse, affirme-t-il, ne fais pas de commandements.*» Pie IV, en 1564, rend obligatoire les décrets du concile.

Pie V «*ne chercha pas à embellir Rome, mais à la moraliser d'une main de fer et à y renforcer la foi et la charité.*» «*Pour évangéliser Rome, explique encore Delumeau, il fallait, selon le nouveau pape, en chasser l'immoralité.*» Le pape dominicain préfère conserver son habit blanc (il est parvenu jusqu'à nous) plutôt que de revêtir l'habit pourpre de son prédécesseur. Il permet la vente des antiquités gréco-romaines, s'élève contre le prêt à intérêt qui ruine les plus faibles emprunteurs, fait la chasse aux prostituées, exige des évêques qu'ils résident dans leur diocèse... «*Il est le premier pape à exercer le pontificat comme un prêtre plutôt que comme souverain*», écrit sa biographe Nicole Lemaître.

Le lendemain de son élection, le pape François s'est recueilli un instant, devant sa tombe, dans la basilique Sainte-Marie-Majeure. Le souverain pontife veut, dit-il, évangéliser Rome et chasser «*la mondanité*» de l'Eglise. Le magnifique essai de Jean Delumeau lui fournit le programme. Il contient aussi un incroyable scoop : rien à Rome n'est «sans précédent».

© NICOLAS REITZAU. © AFP PHOTO / OSSERVATORE ROMANO.

LA SECONDE
GLOIRE DE ROME.
XV^E-XVII^E SIECLES
Jean Delumeau



Perrin
« Pour
l'histoire »
299 pages
23 €

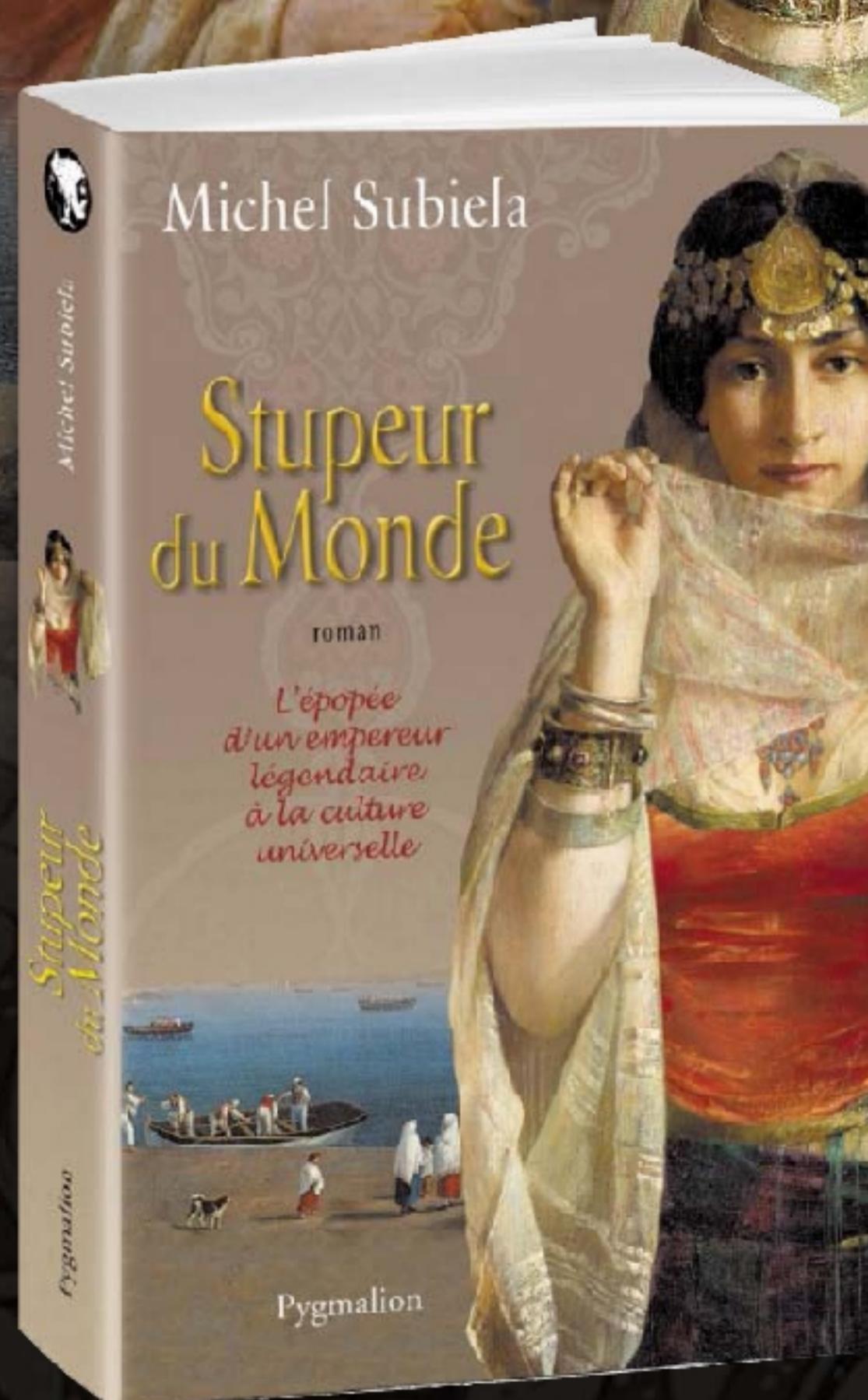
L'ENFANT DES RUES DE PALERME QUI DEVINT EMPEREUR

1194 : débarquée dans un petit port sicilien, une princesse venue des brumes du Nord met au monde un garçon chétif. Il va grandir entre misère et splendeur dans les rues de Palerme.



Il n'est pourtant pas un garçon comme les autres : descendant des ducs normands, petit-fils de Frédéric Barberousse, c'est l'héritier du trône du Saint-Empire romain germanique.

Dans cette saga magistrale, Michel Subiela retrace la fabuleuse ascension de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, maître de la Méditerranée, prince savant et philosophe. Un des plus grands destins de tous les temps !



Pygmalion

NOUVEAU VOLVO V60 PLUG-IN HYBRID

LE PREMIER DIESEL HYBRIDE RECHARGEABLE AU MONDE



POWER

- 280ch (puissance cumulée)
- 0-100 km en 6,1 s

HYBRID

- 1,8 L/100 km
- 48 g de CO₂/km
- 900 km d'autonomie

PURE

- 50 km en 100% électrique
- 0 émission de CO₂

5 000€ DE BONUS ÉCOLOGIQUE ET EXONÉRATION DE TVS*

PIRE FRANCE

VOLVOCARS.COM/FR

* Les véhicules émettant moins de 50 grammes de CO₂ par kilomètre bénéficient d'un bonus gouvernemental de 5 000€ sous réserve d'avoir été commandés avant le 31/12/2013 (Décret n° 2007-1973 du 26 Décembre 2007 et Loi n°2007-1924 du 25 Décembre 2007). Les véhicules émettant moins de 50 grammes de CO₂ par kilomètre sont exonérés de la Taxe sur les Véhicules de Société (TVS) (Article 21 de la Loi n° 2011-1906 du 21 Décembre 2011). Le règlement du bonus et ses modalités financières sont du ressort de l'Etat français et ne relèvent en aucun cas de la responsabilité de Volvo Automobiles France ou de ses distributeurs agréés. Consommation Euromix du Volvo V60 Plug-in Hybrid D6 AWD 280ch : 1.8 l/100 km, CO₂ rejeté : 48 g/km. La consommation (usage mixte, litres/100km) est calculée selon la nouvelle directive 715/2007/EC.

75 PARIS 16 ^e	01 44 30 82 30	56, AVENUE DE VERSAILLES
75 PARIS 17 ^e	01 40 53 71 53	14, BOULEVARD PEREIRE
92 NEUILLY	01 46 43 14 40	58, AVENUE CHARLES DE GAULLE
92 LA GARENNE	01 56 47 06 60	86, AVENUE DE L'EUROPE
78 PORT-MARLY	01 39 17 12 00	8, ROUTE DE ST GERMAIN
78 VERSAILLES	01 39 20 17 17	45/47, RUE DES CHANTIERS
78 MAUREPAS	01 30 50 67 00	ZA PARIWEST - 8 RUE ALFRED KASTLER
78 BUCHELAY/MANTES	01 34 79 92 92	ZI LES CLOSEAUX - 1 RUE DES GAMELINES

Actena
Automobiles
www.actena.fr

Groupe
Priod